

# **La porte vers l'infini**

**Brackett, Leigh**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# *La Porte vers l'Infini*

The illustration depicts a large, metallic, circular portal on the left, emitting a bright beam of light towards a classical building on the right. The building has columns and a pediment, and a figure is visible near its entrance. The scene is set against a dark, starry sky with a blue and green horizon. The entire cover has a cracked, aged texture.

**LEIGH  
BRACKETT**

★ **ANTICIPATION** ★

★  
Editions  
"Fleuve Noir"

**LEIGH BRACKETT**

**LA PORTE VERS L'INFINI**

*1957 by Editions Fleuve Noir, Collection Anticipation  
Traduit de l'anglais par A. Audiberti*

# CHAPITRE PREMIER

Matt Carse, lorsqu'il sortit de chez M<sup>me</sup> Kan s'aperçut tout de suite que quelqu'un le suivait. Le rire des petites femmes brunes avait beau lui résonner encore aux oreilles et le doux et chaud brouillard de la fumée du *thil* monter devant ses yeux, tout cela n'amortissait pas le claquement léger des sandales qu'il entendait derrière lui, dans la froide nuit martienne.

Carse détacha tranquillement de sa gaine son revolver protonique, sans tenter d'échapper à celui qui le suivait. Il traversa Jekkara sans ralentir ni presser le pas.

« La vieille ville, pensa-t-il. Ce sera le meilleur endroit. Par ici, il a trop de monde ».

Jekkara n'était pas endormie, malgré l'heure tardive. Les villes du Bas Canal ne dormaient jamais, car les lois ne les atteignaient pas et le temps ne comptait pas pour elles. À Jekkara, comme à Valkis et Barrakesh, la nuit n'était qu'un jour moins éclatant.

Carse longea l'ancien canal creusé au fond de la mer morte, où dormait une eau noire et tranquille. Il regardait les torches toujours allumées, agitées par le vent sec et il écoutait la musique atonale des harpes qui jamais ne se taisaient. Dans les rues pleines d'ombre, des hommes, des femmes souples et minces le côtoyaient, silencieux comme des chats, hors le léger tintement des clochettes que portaient les femmes, bruit délicat comme celui de la pluie.

Les passants ne faisaient pas attention à Carse. Celui-ci était en effet de leur confrérie, bien qu'il fût visiblement un homme de la terre, malgré ses vêtements martiens et, qu'au long des Bas Canaux, la vie d'un Terrien eût d'habitude moins de prix que la flamme d'une chandelle éteinte. Les hommes de Jekkara, de Valkis et de Barrakesh qui constituaient l'aristocratie du monde des voleurs admiraient l'habileté, respectaient le savoir, et savaient reconnaître un gentleman quand ils en rencontraient un.

C'est pour ces diverses raisons que Matthew Carse, ex-membre de la Société Interplanétaire d'Archéologie, ex-assistant à la chaire des Antiquités Martiennes de Kaora, venu sur Mars à l'âge de cinq ans et y résidant depuis trente ans, avait été admis dans la société très fermée des voleurs et avait échangé avec eux le serment d'amitié qui ne

pouvait se rompre.

Cependant, au long des rues de Jekkara, un des « amis » de Carse le suivait avec toute la ruse d'un animal nocturne. Carse se demanda un moment si la Direction de la Police Terrestre n'aurait pas envoyé un agent à ses trousses sur Mars, mais il écarta immédiatement cette idée. Aucun agent de police ne pourrait vivre à Jekkara. Non, c'était quelque citoyen des Bas Canaux en quête d'une affaire personnelle.

Carse quitta le canal. Il tourna le dos au fond de mer morte pour pénétrer dans la région qui avait été, autrefois, l'intérieur des terres. Le terrain montait en pente raide jusqu'aux falaises supérieures, rongées et usées par le temps et le vent perpétuel. La vieille cité, ancienne forteresse des rois de la race de Jekkara, ressassait la gloire dont l'avait dépouillée depuis longtemps le retrait des eaux.

La nouvelle Jekkara, la ville vivante au bord du Canal, était déjà ancienne alors que Ur, en Chaldée, n'était encore qu'un village primitif sans aucune civilisation. La vieille Ville, elle, avec ses docks de pierre et de marbre encore dressés dans le port poussiéreux et desséché, était d'une antiquité qui dépassait toute imagination. Carse lui-même, qui en savait plus long à ce sujet que personne, était toujours saisi d'une admiration mêlée d'angoisse quand il pensait à ces temps révolus.

Il avait choisi cette direction parce que tout y était absolument mort et désert et qu'un homme pouvait y trouver la solitude nécessaire à une conversation entre « amis ».

Les maisons vides laissaient entrer la nuit. Le temps et l'érosion du vent avaient usé les angles des porches. Aplanies, elles se fondaient dans le paysage monotone et flou, formaient de petits monticules bas dont les ombres enchevêtrées se contrariaient.

L'homme de la Terre, qu'enveloppait un long manteau sombre, mêla sa haute taille aux ombres et disparut.

Tapi à l'abri d'un mur, il écouta les pas de l'homme qui le suivait. Le bruit s'amplifia, se précipita, ralentit, hésita, puis se pressa encore. Les pas se rapprochèrent, passèrent ; soudain, Carse bondit dans la rue, saisit un petit corps flexible qui se tordait et, avec un miaulement de frayeur, reculait devant la gueule glacée de l'arme protonique qui le menaçait.

– Non ! cria-t-il. Ne tirez pas ! Je n'ai pas d'arme ! Je ne voulais vous faire aucun mal. Je désirais seulement vous parler. Il ajouta, avec un accent de ruse qui perça même à travers sa frayeur : « J'ai un cadeau pour vous ! ».

Carse s'assura que l'homme était désarmé et relâcha son étreinte. À

la lumière de la lune, il pouvait voir nettement le Martien, petit voleur qui n'avait pas réussi, à en juger par sa jupe et son harnachement usés et l'absence d'ornements. La lie des Bas Canaux produisait des hommes de ce genre, frères des vers qui sortent furtivement de la poussière pour tuer. Carse n'écarta point son revolver.

– Parle ! dit-il.

– Pour commencer, dit le Martien, je suis Penkawr, de Barrakesh. Vous avez sans doute entendu parler de moi.

Il se pavanait, à l'énoncé de son propre nom.

– Pas du tout, dit sèchement Carse. Je n'ai pas entendu parler de vous.

Penkawr eut un rictus hargneux.

– Peu importe. Je vous connais, Carse. Comme je vous l'ai dit, j'ai un cadeau à vous faire. Un présent extrêmement rare et précieux.

– Si rare et si précieux que, même à Jekkara, vous avez dû me suivre dans l'ombre pour m'en parler ! s'écria Carse qui regarda Penkawr en fronçant les sourcils. Alors, qu'est-ce que c'est ? »

– Venez, je vais vous le montrer.

– Où est-ce ?

– Caché. Bien caché près des quais du palais.

Carse acquiesça.

– Un objet trop rare et trop précieux pour qu'on le porte ou le montre, même au marché des voleurs ! Vous m'intriguez, Penkawr. Allons voir cela.

Penkawr découvrit ses dents pointues qui brillèrent dans la lumière de la lune et montra le chemin. Carse le suivit à pas légers, prêt à l'action immédiate. Il se demandait quel prix allait fixer Penkawr pour son cadeau.

Tandis qu'ils grimpaient vers le palais, en se hissant sur des récifs usés, Carse avait, comme toujours, l'impression de monter une sorte d'échelle du passé. Un étrange frisson le secouait et le glaçait lorsqu'il voyait les grands docks encore debout, marqués par les amarres des vaisseaux. Dans ce clair de lune mystérieux, on aurait presque pu imaginer...

– Ici ! dit Penkawr.

Carse le suivit à l'intérieur d'une masse sombre de pierres croulantes. Il tira d'une poche de sa ceinture une petite lampe krypton et en fit jaillir la lumière. Penkawr s'agenouilla et fouilla les pierres

cassées du sol d'où il retira un long paquet mince enveloppé de chiffons. Il se mit à le développer avec un étrange respect, presque avec crainte. Carse s'agenouilla auprès de lui et attendit, en regardant les maigres mains brunes du Martien. Quelque chose dans l'attitude de l'homme avait éveillé chez lui une certaine tension.

La lumière de la lampe fit jaillir une étincelle de feu d'un joyau à moitié recouvert, puis montra l'éclat net du métal. Carse se pencha en avant. Les yeux de Penkawr, des yeux obliques de loup, d'un jaune topaze se levèrent, rencontrèrent le dur regard bleu de l'homme de la Terre, le soutinrent un moment, puis se détournèrent. D'un geste rapide, il enleva la dernière enveloppe de l'objet posé sur le sol.

Carse ne fit aucun mouvement. La chose posée entre eux brillait et flamboyait, mais aucun des hommes ne bougeait. Ils ne semblaient même pas respirer. La lumière rouge de la lampe faisait ressortir le dessin osseux des visages au-dessus des ombres immobiles et les yeux de Matthew Carse semblaient contempler un miracle.

Après un long moment, l'homme de la Terre allongea le bras, prit l'objet entre ses mains. Superbe et dangereuse minceur ; longueur et parfait équilibre ; poignée noire, et bien adaptée à sa longue main ; et, gravé sur cette lampe en symboles les plus rares et les plus anciens, un nom ! Carse ouvrit la bouche et sa voix ne fut qu'un chuchotement :

– L'épée de Rhiannon !

Penkawr exhala son souffle en un bruyant soupir.

– Je l'ai trouvée, dit-il. C'est moi qui l'ai trouvée.

– Où ? demanda Carse.

– Peu importe l'endroit. Je l'ai trouvée... et elle est à vous, pour un prix minime.

– Un prix minime, répéta Carse, souriant. Un prix minime pour l'épée d'un dieu !

– Un dieu maléfique, grommela Penkawr. Depuis plus d'un million d'années, on l'appelle, sur Mars, le Maudit !

– Je sais, dit Carse. Rhiannon, le Maudit, le Déchu, le rebelle des anciens dieux. Je connais la légende, celle qui raconte comment les anciens dieux vainquirent Rhiannon et l'enfermèrent dans une sépulture secrète.

– Je ne sais rien d'aucune tombe, dit Penkawr en détournant les yeux.

– Vous mentez ! lui dit Carse doucement. Vous avez découvert la tombe de Rhiannon, autrement vous n'auriez pu trouver son épée.



Vous avez mis à jour, en quelque sorte, la clef de l'une des plus anciennes légendes sacrées de Mars. Les pierres mêmes de l'endroit valent leur pesant d'or, pour les gens qui s'intéressent à la question.

– Je n'ai découvert aucune tombe, insista Penkawr, renfrogné. Mais l'épée seule vaut une fortune. Je n'ai pas osé chercher à la vendre. Ces Jekkariens me l'auraient arrachée comme des loups s'ils l'avaient vue. Mais vous, Carse, vous pouvez la vendre, poursuivit le petit voleur qui frissonnait de convoitise. Vous pouvez la faire passer à Kahora et la céder à un homme de la Terre pour une fortune.

– C'est ce que je ferai, consentit Carse. Mais nous allons prendre d'abord les autres objets de la tombe.

Une sueur intense coulait sur le visage de Penkawr. Il chuchota après un long moment :

– Tenez-vous-en à l'épée, Carse, c'est suffisant.

Carse comprit que l'angoisse de Penkawr était faite d'avidité et de crainte. Ce n'était pas qu'il eût peur des Jekkariens ; il craignait quelque chose d'autre, quelque chose qui devait être en vérité terrifiant, pour l'avoir emporté sur sa convoitise.

– Avez-vous tellement peur du Maudit ? Peur d'une simple légende que le temps a tissée autour d'un vieux roi qui, depuis des millénaires, n'est plus qu'un fantôme ?

Carse éclata de rire et fit étinceler l'épée dans la lumière.

– Ne vous inquiétez pas, continua-t-il. Je tiendrai les fantômes à distance. Pensez à l'argent ! Vous pourriez avoir un palais avec une centaine de charmantes esclaves qui vous rendraient heureux !

Sur le visage du Martien, Carse vit passer la frayeur et la convoitise.

– J'ai vu quelque chose là, Carse, quelque chose qui m'a terrifié, je ne sais pourquoi.

La cupidité l'emportait. Penkawr passa sa langue sur ses lèvres sèches.

– Mais peut-être, comme vous le dites, continua-t-il, tout cela n'est-il que légende. Et il y a là des trésors qui m'enrichiraient au-delà de tout ce qu'on peut rêver, même si je devais les partager.

– La moitié ? sourit Carse. Vous vous trompez, Penkawr. Votre part sera d'un tiers.

– Mais c'est moi qui ai trouvé la tombe ! s'écria Penkawr furieux. C'est ma découverte !

– Si vous ne voulez pas vous contenter de ce que je vous propose

dit Carse en haussant les épaules, gardez votre secret. Gardez-le... jusqu'à ce que vos « frères » de Jekkara vous l'arrachent avec des pincettes brûlantes quand je les aurai mis au courant.

– Vous feriez cela ? fit Penkawr, la voix entrecoupée. Vous le leur diriez pour me faire tuer ?

Le petit voleur fixait sur Carse des yeux pleins d'une rage impuissante. Celui-ci dressait sa haute taille dans la lumière de lampe, l'épée entre les mains, et son manteau qui glissait en arrière découvrait ses épaules nues, laissant voir l'éclat du collier et de la ceinture ornés de pierres précieuses dérobés à un roi mort. Il n'y avait chez Carse aucune douceur, aucune pitié. Les déserts et le soleil de Mars ; le froid, la chaleur, la faim, qui en étaient les conséquences, ne lui avaient laissé que des os et des muscles de fer.

– Très bien, Carse, fit Penkawr en frissonnant. Je vais vous y conduire.

– Je savais que vous le feriez, répondit Carse avec un sourire.

Deux heures plus tard, ils grimpaient à cheval les sombres collines érodées par le temps qui se profilaient derrière Jekkara et le fond de mer morte.

Il était très tard. C'était l'heure qu'aimait Carse, parce qu'il semblait alors que la planète s'identifiât à quelque vieux guerrier enveloppé d'un manteau noir, une épée brisée à la main, qui ressasserait les éternels rêves si proches de la réalité et se souviendrait du son des trompettes, des rires, et de sa force.

La poussière des collines anciennes chuchotait dans le vent perpétuel et les étoiles jetaient une lumière froide. Les lumières de Jekkara et le grand vide noir du fond de mer se trouvaient loin au-dessous d'eux. Penkawr le précédait dans les gorges à pic et leurs montures disgracieuses se frayaient un chemin avec une étonnante agilité sur le sol perfide.

– Voilà comment je suis tombé sur l'endroit, raconta Penkawr. Sur une corniche, ma bête s'est cassé une patte dans un trou et le sable, en s'écoulant à l'intérieur, a élargi la crevasse. La tombe était creusée là, en pleine falaise. Mais quand je l'ai découverte, l'entrée était bouchée.

Il se retourna et fixa sur Carse son maussade regard jaune.

– Je l'ai trouvée, répéta-t-il. Je ne vois toujours pas pourquoi je vous donnerais la part du lion !

– Parce que je suis le lion, répondit gaiement Carse.

Celui-ci fit quelques passes avec l'épée, sentit qu'elle convenait à son poignet flexible et regarda glisser sur l'arme la lumière des étoiles.

L'excitation lui faisait battre le cœur, et c'était l'excitation de l'archéologue autant que du pillard. Il connaissait mieux que Penkawr l'importance de cette trouvaille. L'histoire martienne était si longue qu'il n'était resté que de vagues légendes, de races humaines et mi-humaines, de guerres oubliées, de dieux disparus.

Les plus grands de ces dieux avaient été les Quiru, dieux-héros hommes, cependant super-humains, en qui était toute sagesse et tout pouvoir. Mais il s'était trouvé un rebelle parmi eux : le sombre Rhiannon, le Maudit, dont le coupable orgueil avait été la cause d'une mystérieuse catastrophe.

Les Quiru, disait la légende, avaient, pour ce péché, écrasé Rhiannon et l'avaient enfermé dans un tombeau caché. Et, depuis des milliers d'années, les hommes cherchaient cette sépulture qui contenait, croyaient-ils, les secrets de la puissance de Rhiannon.

Carse était trop versé en archéologie pour prendre très au sérieux de vieilles légendes. Mais il pensait qu'il existait sans doute une tombe d'une ancienneté inimaginable qui avait engendré tous ces mythes. Etant la plus ancienne relique de Mars, cette sépulture, avec tout ce qui s'y trouvait, ferait de Matthew Carse l'homme le plus riche des trois mondes – si toutefois il en sortait vivant.

« Par ici ! » dit soudain Penkawr qui chevauchait dans un silence boudeur depuis un long moment.

Ils se trouvaient très loin derrière Jekkara, dans les plus hautes montagnes. Carse suivit le petit voleur sur une corniche étroite au flanc d'une falaise abrupte.

Penkawr descendit de cheval et fit rouler de côté une grande pierre. Il découvrit ainsi dans la falaise un trou assez large pour qu'un homme pût s'y faufiler.

– Vous d'abord, dit Carse. Prenez la lampe.

Penkawr obéit à contrecœur et Carse le suivit dans le trou de renard.

Tout d'abord, il ne vit qu'une obscurité complète au-delà de la lumière de la lampe. Penkawr rentrait la tête dans les épaules, effrayé. Carse lui arracha la lampe et la souleva.

Le trou les avait conduits dans un couloir qui s'enfonçait dans le roc. Il était carré, sans ornements et la pierre avait un superbe poli. Carse avança dans ce couloir, Penkawr sur les talons.

Ce tunnel aboutissait à une vaste pièce, carrée elle aussi, d'une grandiose simplicité, d'après ce que pouvait en voir Carse. À une extrémité se trouvait une estrade avec un autel de marbre sur lequel

était gravé le même symbole que celui qui apparaissait sur la poignée de l'épée. C'était *Youroboros* sous la forme d'un serpent ailé. Mais le cercle était brisé. La tête du serpent, levée, semblait regarder un nouvel infini.

Carse perçut, derrière son épaule, un chuchotement nasillard qui était la voix de Penkawr.

– C'est ici que j'ai trouvé l'épée. Il y a d'autres objets, mais je n'y ai pas touché.

Carse, déjà, avait aperçu, rangés le long des murs des objets qui luisaient vaguement dans l'obscurité. Il accrocha la lampe à sa ceinture et se mit à les examiner.

C'était un véritable trésor ! Il y avait des cottes de mailles du travail le plus délicat, ornées de dessins faits de pierres inconnues. Il y avait des casques d'une forme étrange, fabriqués en métaux rares étincelants. Un lourd fauteuil d'or, semblable à un trône, portait de subtiles incrustations de métal sombre et, sur chacun des bras, brillait une grosse gemme basanée. Tous ces objets, Carse le savait, étaient d'une antiquité inconcevable. Ils provenaient sans doute de la partie la plus ancienne de Mars.

– Dépêchons-nous ! s'écria Penkawr.

Carse reprit son sang-froid et sourit de son oubli. Le savant avait un moment effacé en lui le pillard.

– Nous allons prendre, dit-il, tout ce que nous pourrons porter, des plus petits objets incrustés de pierres. Ce premier coup de filet à lui seul nous enrichira.

– Mais vous serez deux fois plus riche que moi ! dit Penkawr avec aigreur. J'aurais pu trouver à Barrakesh un homme de la Terre qui se serait contenté de la moitié.

– Quand on demande l'assistance d'un spécialiste notoire, répondit Carse en souriant, on doit payer un prix élevé.

Sa promenade autour de la pièce avait ramené Carse devant l'autel. Il vit que derrière celui-ci se trouvait une porte. Il la franchit et Penkawr le suivit à contrecœur. Elle ouvrait sur un court passage au bout duquel se trouvait une autre porte de métal plus petite, munie de lourdes barres. Celles-ci avaient été levées et la porte était entrouverte. Au-dessus de cette ouverture, il y avait une inscription en caractères haut-martiens. Carse put la lire, avec la facilité que lui donnait sa culture.

*Ici se trouve Rhiannon, condamné à perpétuité par les Quiru, seigneurs de l'espace et du temps !*

Carse poussa de côté la porte de métal et fit un pas à l'intérieur. Là, il s'arrêta, immobile, les yeux fixes. De l'autre côté de la porte se trouvait une vaste chambre de pierre, aussi grande que celle qu'il venait de quitter. Mais, dans cette pièce, il n'y avait qu'un objet.

C'était un grand bouillonnement d'obscurité. Une large sphère menaçante de noirceur mouvante que traversait l'éclair de petites particules scintillantes de lumière, comme des étoiles filantes vues d'un autre monde. Et la lumière de la lampe reculait, comme effrayée, devant cette sinistre bulle de bouillonnement noir.

Etait-ce la terreur ? la superstition ? Ou une force purement physique ? Toujours est-il que Carse fut parcouru d'un frisson glacé. Il sentit se dresser ses cheveux, essaya de parler et n'y parvint pas tellement sa gorge était nouée.

– C'est la chose dont je vous ai parlé, chuchota Penkawr. Celle que j'avais vue, comme je vous l'ai dit.

Carse l'entendit à peine. Une hypothèse, si vaste qu'il ne pouvait l'embrasser, faisait vaciller son cerveau. Il était dominé par une extase de savant, extase de la découverte qui s'apparente à la folie.

Cette menaçante bulle d'obscurité rappelait étrangement les ténèbres des points lointains de vide noir de la galaxie. Quelques savants avaient rêvé que ce seraient des trous du continuum lui-même, des fenêtres ouvertes sur l'infini extérieur à notre univers.

Invraisemblable, bien sûr ; pourtant, il y avait cette inscription occulte des Quiru. Fasciné par l'objet, malgré l'aura de danger qui en émanait, Carse fit deux pas en avant.

Il entendit derrière lui, sur le sol de pierre, le frottement rapide des sandales de Penkawr qui se précipitait. Carse comprit instantanément qu'il avait fait une erreur en présentant le dos au petit voleur mécontent. Il essaya de se retourner et leva son épée.

Les mains de Penkawr s'appuyèrent sur son dos avant qu'il eût achevé son mouvement. Il se sentit projeté dans l'obscurité. Un terrible choc déchira tous les atomes de son corps et le monde lui parut s'éloigner de lui.

« Partagez le destin de Rhiannon, Homme de la Terre ! Je vous ai dit que je pouvais trouver un autre associé ! ».

Le cri hargneux lui parvint d'une grande distance, tandis qu'il roulait dans un infini insondable et noir.

## CHAPITRE II

Carse eut l'impression de plonger dans un abîme de nuit, souffleté par tous les vents hurleurs de l'espace. Chute continue, interminable, en dehors du temps, dans l'horreur effrayante du cauchemar !

Il se débattit avec les féroces révolutions d'un animal pris au piège de l'inconnu. Sa lutte n'était pas physique car, dans ce néant aveugle et grondant, son corps était inutile. C'était un combat mental. Un noyau de courage se raffermissait chez l'homme désireux d'arrêter cette chute de cauchemar dans l'obscurité.

Mais tandis qu'il tombait, une sensation plus terrifiante vint le secouer, celle de ne pas être seul dans cette plongée vers l'infini. Une sombre présence aux fortes pulsations se trouvait près de lui, tentait de le saisir, des doigts tâtonnants et avides cherchaient son cerveau.

Carse fit un suprême effort mental désespéré. La sensation de chute parut diminuer, puis il sentit sous ses mains et ses pieds glisser la solidité du roc. Il rampa en avant dans un effort frénétique qui, cette fois, était physique.

Il se retrouva brusquement hors de la bulle noire, sur le sol de la pièce intérieure du tombeau.

« Au nom des neuf enfers ! qu'est-ce que... » commença-t-il d'une voix essoufflée. Mais il s'arrêta car le juron ne correspondait pas à ce qui venait de se passer.

La petite lampe agrafée à sa ceinture jetait encore sa lumière rougeâtre et l'épée de Rhiannon étincelait dans sa main. La bulle d'obscurité, à un pied de lui, se dressait encore, sinistre et menaçante, agitée par le tourbillon de ses grains de diamant.

Carse se rendit compte que son cauchemar avait eu lieu pendant qu'il se trouvait à l'intérieur de la bulle. Quelle démoniaque machine de la science ancienne était donc cet objet ! Sans doute quelque étrange tourbillon perpétuel de force, imaginé par les mystérieux Quiru du lointain passé.

Mais pourquoi avait-il eu l'impression de tomber dans l'infini, à l'intérieur de l'objet ? Et d'où était venue la sensation terrifiante que des doigts puissants et avides, pendant qu'il tombait, cherchaient en tâtonnant son cerveau ?

« Un tour de l'ancienne science Quiru, » marmonna-t-il, tremblant. Et la superstition de Penkawr l'a conduit à penser qu'il pourrait me tuer en me poussant dans cette machine. Penkawr ? Carse se releva d'un bond et, dans sa main, l'épée de Rhiannon jeta des lueurs méchantes.

« Maudite soit sa petite âme de voleur ! »

Penkawr n'était plus là. Mais il n'avait pas dû avoir le temps d'aller bien loin. Carse passa la porte avec un sourire qui n'était guère agréable.

Dans la pièce extérieure, il s'arrêta net. Il y avait là maintenant des objets – d'étranges objets volumineux et étincelants – qui ne s'y trouvaient pas auparavant.

D'où venaient-ils ? Était-il resté dans cette bulle plus longtemps qu'il ne le pensait ? Étaient-ce des objets trouvés par Penkawr dans des cryptes cachées, et qu'il avait déposés là, avec l'intention de revenir ?

L'étonnement de Carse augmenta lorsqu'il examina les appareils qui apparaissaient maintenant au milieu des cottes de mailles et autres reliques qu'il avait vues auparavant. Ces objets ne ressemblaient pas à de simples reliques artistiques. C'était, semblait-il, des machines compliquées, soigneusement façonnées, dont il était impossible de discerner l'utilisation.

Le plus gros consistait en une roue de cristal, du volume d'une petite table, montée horizontalement sur le sommet d'une sphère de métal terne. Sur le bord de la roue, des pierres taillées en polyèdres égaux étincelaient. Mais il y avait d'autres appareils plus petits, faits de prismes cristallins reliés et de tubes en boucles épaisses de métal massif.

Ces objets brillants étaient-ils des machines incompréhensibles d'une ancienne science étrangère martienne ? Cette supposition semblait invraisemblable. La planète du lointain passé, les historiens le savaient, avaient été un monde d'une culture rudimentaire, un monde de guerriers marins qui se battaient à l'épée, dont les galères et la puissance s'étaient heurtées sur des océans depuis longtemps disparus.

Cependant, peut-être, dans un passé encore plus reculé, y avait-il eu sur la planète une science dont les techniques étaient inhabituelles et perdues.

« Mais où Penkawr avait-il pu les découvrir, puisque ces objets ne se trouvaient pas là ? Et pourquoi n'avait-il rien emporté ? »

Le souvenir de Penkawr lui rappela que le petit voleur, d'instant en instant, s'éloignait. Carse serra les doigts autour de son épée, et longea rapidement le petit couloir carré de pierre qui menait vers le monde extérieur.

L'homme de la Terre, qui marchait à grands pas, remarqua que l'air de la tombe était étrangement humide. L'eau faisait briller les murs. Il n'avait pas noté auparavant cette humidité tout à fait inhabituelle sur Mars et en fut surpris.

« Sans doute un suintement venu de sources souterraines, comme celles qui alimentent les canaux, pensa-t-il. Pourtant, il ne s'y trouvait pas tout à l'heure ».

Son regard tomba sur le sol du couloir. Une épaisse couche de poussière le recouvrait, comme lorsqu'ils étaient entrés. Mais il n'y avait aucune trace de pas. Aucune empreinte, hors celles qu'il creusait maintenant !

Un horrible doute, un sentiment d'irréalité s'empara de lui. Cette humidité inconnue sur Mars, la disparition des traces de pas... Que s'était-il passé pendant qu'il se trouvait à l'intérieur de la bulle ?

Carse parvint à l'extrémité du couloir de pierre. Celui-ci était fermé. Il était fermé par une dalle massive de pierre monolithique. Carse s'arrêta, les yeux fixés sur la dalle. Il luttait contre son impression croissante d'irréalité sinistre et cherchait des explications.

« Il y avait sans doute une porte de pierre que je n'avais pas vue et Penkawr l'a fermée pour m'emprisonner à l'intérieur ».

Il essaya de pousser la dalle. Elle ne bougea point, et il n'y avait pas trace de poignée, de clef, ni de gonds.

Finalement, il recula et leva son revolver protonique. Le trait sifflant de flamme atomique mordit dans la dalle de pierre, la brûlant et la brisant. Elle était épaisse. Carse dut insister quelques minutes. Enfin, avec un craquement qui se répercuta en échos caverneux, les morceaux de dalle fendue tombèrent à l'intérieur. Mais par-delà, au lieu de l'air libre, il y avait une masse solide de terre rouge sombre.

« La sépulture de Rhiannon... Me voici enterré, maintenant. Penkawr a sans doute provoqué un affaissement ».

Carse ne le croyait pas du tout, mais il essayait de s'en persuader parce qu'il était de plus en plus effrayé. Et ce dont il avait peur était inconcevable.

Pris d'une aveugle colère, il se servit du rayon de feu de son pistolet pour couper la masse de terre qui lui barrait le passage. Il y travailla jusqu'à ce que la charge de l'arme se fût épuisée. Le rayon



s'éteignit brusquement. Il rejeta l'arme inutile et attaqua la chaude masse fumante à l'épée.

Haletant, transpirant, l'esprit plein d'un tourbillon de pensées confuses, il creusa dans la terre amollie jusqu'à ce qu'un trou éclairé par la lumière du jour se fût ouvert devant lui. Le jour ? Il était donc resté plus longtemps qu'il l'avait imaginé dans la sinistre bulle d'obscurité.

Le vent, par la petite ouverture, lui fouettait le visage, et c'était un vent chaud, un vent chaud et humide comme il n'en soufflait jamais sur cette planète désertique.

Carse se glissa à travers l'ouverture et se redressa au dehors pour regarder autour de lui.

Il y a des instants où toute émotion, toute réaction sont impossibles. Des instants où les centres nerveux sont engourdis, où les yeux voient, où les oreilles entendent, sans que rien se communique au cerveau qui est ainsi protégé contre la folie.

Carse essaya finalement de rire devant ce qu'il voyait, mais son rire ne fut qu'un cri rauque et haletant.

« Un mirage, naturellement, chuchota-t-il. Un vaste mirage. Vaste comme Mars tout entier ».

La brise chaude souleva ses cheveux châtons, colla son manteau contre lui. Un nuage passa devant le soleil et, quelque part, un oiseau poussa un cri aigu. Carse ne bougeait pas.

Il regardait un océan qui s'étendait jusqu'à l'horizon, vaste espace d'eau mouvante d'un blanc de lait aux pâles reflets phosphorescents, même en plein jour.

« Mirage, répéta Carse, entêté, dont l'esprit en déroute s'agrippait avec la fureur désespérée de l'épouvante à cet unique lambeau d'explication. « Il faut que ce soit cela ! Puisque c'est toujours Mars ! »

C'était en effet Mars, la même planète, les mêmes hautes collines où Penkawr l'avait entraîné dans la nuit.

Pourtant, étaient-elles vraiment les mêmes ? Le trou de renard qui ouvrait sur la tombe de Rhiannon était auparavant creusé au flanc d'une falaise à pic. Maintenant, Carse se trouvait sur la pente herbeuse d'une haute montagne.

Et il avait devant lui un moutonnement de vertes collines et de sombres forêts là où, auparavant, ne s'étendait que le désert. De vertes collines, des bois, une rivière lumineuse qui coulait au fond d'une gorge vers ce qui avait été un fond marin mais était maintenant la mer.

Le regard ébahi de Carse parcourut la longue côte de la rive lointaine. Et au loin, sur la rive éclairée par le soleil, il vit étinceler une blanche cité qui était, il le savait, Jekkara.

Jekkara, lumineuse et forte entre les collines verdoyantes et le puissant océan, un océan qui n'existait plus sur Mars depuis un million d'années !

Carse sut alors que ce n'était pas un mirage. Il s'assit et se cacha le visage dans les mains. De violents soubresauts le secouèrent et ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair.

Il savait maintenant ce qui lui était arrivé dans ce tourbillon d'obscurité. Il lui semblait qu'une voix glacée répétait avec les accents d'un lointain tonnerre :

« Les Quiru sont les Seigneurs de l'espace et du temps – du temps – DU TEMPS ! ».

Carse, les yeux fixés sur l'océan laiteux et sur les collines, fit un terrible effort pour réaliser l'inimaginable.

« Je suis venu dans le passé de Mars, se dit-il. Toute ma vie, j'ai étudié ce passé et j'en ai rêvé. Maintenant, je m'y trouve. Moi, Matthew Carse, archéologue, renégat, pillard de tombes.

« Les Quiru, pour des raisons personnelles, ont tracé un chemin que j'ai suivi. Le Temps est pour nous la dimension inconnue, mais les Quiru la connaissaient ! »

Carse avait fait des études. Il faut, pour devenir archéologue planétaire, connaître les éléments d'une demi-douzaine de sciences. Frénétique, il se creusait maintenant la mémoire pour trouver une explication.

Sa première hypothèse sur ce globe de noirceur avait-elle été exacte ? Était-ce réellement un trou dans le continuum de l'univers ? S'il en était ainsi, il pouvait vaguement comprendre ce qui lui était arrivé.

Le continuum espace-temps de l'univers est en effet fini, limité. Einstein et Reiman l'ont prouvé il y a longtemps. Et Carse, tombé tout droit hors de ce continuum, y était rentré... mais dans un cadre de temps qui n'était pas le sien.

Qu'avait donc, déjà, écrit Kaufman ? « Le passé est un présent à distance ». Carse était revenu dans cet autre présent éloigné, voilà tout. Il n'y avait aucune raison d'être effrayé.

Mais il l'était. L'horreur de ce passage lui arracha un grognement.

Il étreignit l'épée ornée d'une pierre et, aveuglément, bondit et se

retourna pour rentrer dans la tombe de Rhiannon.

« Je puis revenir par le même chemin, se dit-il. Passer par ce trou du continuum ! »

Mais il s'arrêta, saisi d'un frisson. Il ne pouvait prendre sur lui d'affronter encore cette bulle d'obscurité étincelante, cette plongée terrifiante dans l'infini interdimensionnel.

Il n'osait pas. Il n'avait pas le savoir des Quiru. Pendant cette traversée périlleuse dans le temps, le hasard seul l'avait lancé dans cette époque passée. Il ne pouvait avoir la certitude que le hasard le ramènerait dans son propre temps du futur.

« Je suis là, dit-il. Me voici dans ce passé lointain de Mars et il faut que j'y reste. »

Il se retourna de nouveau pour contempler l'incroyable spectacle. Longtemps il resta immobile. Des oiseaux de mer s'approchèrent et repartirent au rythme de leurs blanches ailes pointues. Les ombres s'allongèrent.

Le regard de Carse se porta de nouveau au loin, sur les blanches tours de Jekkara qui resplendissaient au soleil au-dessus du port. Ce n'était pas la ville qu'il connaissait, la ville des voleurs des Bas Canaux, qui s'effondrait dans la poussière, mais c'était un anneau qui reliait Carse à ce qui lui était familier, et il avait désespérément besoin d'un tel lien.

Il irait à Jekkara. Il tâcherait de ne pas penser. Il ne devait pas réfléchir, sinon son cerveau craquerait.

Carse saisit par la poignée l'épée ornée d'une pierre et se mit à descendre la pente herbeuse de la montagne.

## CHAPITRE III

Le chemin était long jusqu'à la cité. Carse avançait d'un lourd pas régulier. Il ne fit aucun effort pour chercher la plus facile. Il se fraya un passage à travers et par-dessus tous les obstacles, sans dévier de la ligne droite qui menait à Jekkara. Son manteau le gênait. Il l'arracha. Son visage était sans expression, mais la sueur lui coulait sur les joues et se mêlait à ses larmes salées.

Il marchait entre deux mondes. Il traversait des vallées assoupies dans la chaleur de l'été où les branches feuillues d'arbres étranges lui fouettaient le visage, et le suc des herbes qu'il foulait tachait ses sandales. Des animaux ailés, ou à fourrure, aux pieds agiles, s'enfuyaient devant lui. Et cependant, il savait qu'il avançait dans un désert où le vent lui-même avait oublié le nom des morts qu'il pleurait.

Il traversait de hautes crêtes qui dominaient la mer et il pouvait entendre le grondement des vagues sur le rivage. Cependant il ne voyait qu'une vaste plaine morte où la poussière volait en petites vagues parmi des récifs desséchés.

Il n'est pas facile d'oublier les réalités de trente années de vie.

Le soleil descendit lentement à l'horizon. Après le sommet de la dernière crête au-dessus de la cité, Carse avança sous un dais de feu. La mer flamboyait de toutes ses blanches phosphorescences que coloraient les nuages. Carse vit l'or, le rouge et le pourpre de la longue courbe du ciel s'abattre et glisser sur les eaux.

Il pouvait voir le port. Les docks de marbre qu'il connaissait si bien, usés et craquelés par les siècles et submergés par le sable du désert, solitaire sous la lune !

Comme dans un mirage, la mer emplissait maintenant le bassin du port.

Des navires marchands à coques rondes se pressaient contre les quais et les appels des débardeurs et des esclaves en sueur montaient jusqu'à lui dans l'air du soir. Des chaloupes allaient et venaient entre les navires et, plus loin que la digue, il vit la flotte de pêche de Jekkara qui rentrait ; les voiles rouges se détachaient, sombres, sur l'arrière-plan clair de l'ouest.

Près des quais du palais, près de l'endroit où il avait suivi Penkawr pour voir l'épée de Rhiannon, une longue galère de guerre, mince et sombre, à l'éperon de bronze, était tapie comme une taciturne panthère noire. Il y en avait d'autres plus loin ; au-dessus d'elles, hautes et fières, se dressaient les blanches tours du palais.

« Je suis revenu bien loin dans le passé de Mars, se dit Carse. Car voici la planète d'il y a un million d'années que décrivait notre archéologie ! ».

Une planète de civilisations rivales, aux connaissances scientifiques rudimentaires, mais qui chérissait une légende : la superscience des grands Quiru, antérieurs à cette époque elle-même.

« Planète du passé aboli que, suivant les lois divines, aucun homme de mon époque ne devait jamais voir ! ».

Matthew Carse frissonna, à croire qu'il faisait très froid. À pas très, très lents, il pénétra dans les rues de Jekkara ; il lui sembla, sous le soleil couchant, que la cité était tout entière tachée de sang.

Des murs l'emprisonnèrent. Il avait un brouillard devant les yeux et un bourdonnement dans les oreilles, mais il se rendait compte qu'il y avait des gens.

De minces formes agiles d'hommes et de femmes passaient dans les rues étroites, le coudoyaient et continuaient, puis s'arrêtaient et se retournaient pour le regarder. Le peuple brun et félin de Jekkara, Jekkara des Bas-Canaux de cet autre millénaire !

Il entendait la musique des harpes et le léger tintement des clochettes que portaient les femmes. Le vent lui fouetta le visage, un vent humide et chaud, alourdi par le souffle de la mer.

Carse continua sans savoir où il allait ni ce qu'il devait faire. Il avançait simplement parce qu'il était en train de marcher et que l'idée ne lui venait pas de s'arrêter.

Un pied devant l'autre, impassible, aveugle, comme un homme ensorcelé, il longeait les rues au milieu des bruns Jekkariens, haut et blond, traînant une épée nue.

Les gens de la cité le surveillaient : gens de l'avant-port, des auberges et des allées sinueuses. Ils s'écartaient devant lui et se groupaient en arrière pour le suivre et le regarder.

Le gouffre du temps les séparait. Son kilt, fait d'une étrange étoffe, était d'une teinte inconnue. Ses ornements venaient d'une époque et d'un pays qu'ils ne verraient jamais. Et son visage était étranger.

Ce caractère d'étrangeté les retint quelque temps. Peut-être un souffle de l'incroyable vérité était-il attaché à lui et les effrayait. Mais

quelqu'un dit un nom qu'un autre répéta et, en quelques secondes, il n'y eut plus de mystère, plus de crainte... rien que de la haine.

Carse entendit, le nom. Vaguement, comme d'une grande distance, il le perçut lorsque le chuchotement s'enfla en un cri qui se répercuta dans les rues comme un hurlement de loup.

« Khondorien ! Khondorien ! Un espion de Khondor ! » Suivi d'un autre cri : « À mort ! ».

Ce nom ne signifiait rien pour Carse, mais il le prit pour une injure. La voix de la populace lui apporta la menace de mort et il essaya de se réveiller, poussé par un tenace instinct de conservation. Mais son cerveau engourdi ne pouvait pas fonctionner.

Une pierre le frappa à la joue. Le choc physique ranima quelque peu sa conscience. Du sang lui coulait dans la bouche. Il tenta de se secouer pour écarter les voiles dans lesquels il se débattait, pour voir l'ennemi qui le menaçait.

Il était arrivé à un espace découvert près des docks. Maintenant, dans le crépuscule, la mer lançait des flammes d'un blanc froid. Les vergues des navires amarrés se détachaient, noires, sur elle. Phébé montait et, dans le mélange de lumière, Carse vit des créatures qui grimpaient dans les agrès des navires. Couvertes de fourrure, enchaînées, elles n'étaient pas entièrement humaines.

Sur l'appontement d'un vaisseau, il y avait deux hommes minces et ailés qui portaient un pagne d'esclave. Leurs ailes étaient brisées.

Le square était plein de gens, la plupart vomis par les allées étroites, attirés par les clameurs. « Espion ! ». Ce cri se répercutait sur les murs et le nom de « Khondor » martelait les oreilles de Carse.

De l'appontement, un cri fervent, poussé par les esclaves ailés et les créatures enchaînées, parvint jusqu'à lui :

« Attention, Khondorien ! Défendez-vous ! »

Des femmes criaient comme des harpies. Une autre pierre siffla aux oreilles de Carse. La populace devenait houleuse et agressive, mais ceux qui étaient en avant se tenaient à distance pour éviter la grande épée ornée d'une pierre dont la lame étincelait.

Carse poussa un cri. Il traça de son épée un arc bourdonnant autour de lui et les Jekkariens, aux armes plus courtes, reculèrent en désordre.

Il entendit de nouveau une voix qui montait de l'appontement : « Attention, Khondorien ! Abattez le Serpent ! Abattez Sark ! Luttez, Khondorien ». Il comprit que les esclaves l'auraient aidé s'ils l'avaient pu.

Une partie de son esprit commençait maintenant à fonctionner, celle qui se rapportait à une longue expérience des moyens de sauver sa tête. Il n'était qu'à quelques pas de la construction qui se trouvait derrière lui. Il pivota et bondit soudain en faisant tourbillonner sa lame brillante.

Elle mordit deux fois dans la chair et Carse parvint au seuil d'un marchand de fournitures pour la marine. On ne pouvait plus l'attaquer que de front. Mince avantage, mais chaque seconde de vie était une seconde de gagnée.

Il traça devant lui une barrière étincelante d'acier puis hurla, dans la langue Haut-Martienne des habitants :

– Attendez ! Je ne suis pas de Khondor !

La foule éclata d'un rire moqueur.

– Il dit qu'il n'est pas de Khondor ! Vos propres amis vous ont salué ! Ecoutez les galériens et les Hommes du ciel !

– Non ! cria Carse. Je ne suis pas de Khondor ! Je ne suis pas de...

Il s'arrêta court. Il allait dire qu'il n'était pas de Mars.

Une fille aux yeux verts, presque une enfant encore, s'élança dans le cercle de mort qu'il tissait devant lui.

– Poltron ! cria-t-elle. Imbécile ! Où, sinon à Khondor, met-on au monde des hommes comme vous, aux cheveux clairs et à la peau malsaine ? D'où pourriez-vous être, homme grossier au langage barbare ?

L'étrange expression revint sur le visage de Carse et il répondit :

– Je suis de Jekkara.

Ils éclatèrent de rire, à un tel point que toute la place en était secouée. Maintenant, ils n'éprouvaient plus aucune peur. Chacune de ses paroles révélait qu'il n'était, comme l'avait dit la fille, qu'un couard et un sot. Ils l'attaquèrent presque avec mépris.

Cette masse de visages pleins de haine et de courtes épées menaçantes qui avançait sur lui était pour Carse suffisamment réelle. Avec la longue épée de Rhiannon, il frappa, pris de rage, non point contre cette canaille meurtrière, mais contre le sort qui l'avait lancé dans leur monde.

Plusieurs succombèrent sous les coups de l'épée et le reste recula. Ils restèrent à le regarder, furibonds, comme des chacals qui auraient pris un loup au piège. Puis, un cri de joie s'éleva du brouhaha.

– Les soldats de Sark arrivent ! Ils vont abattre cet espion de Khondor !

Carse, haletant, le dos appuyé à une porte fermée, vit une petite phalange de guerriers vêtus de cottes noires et coiffés de casques noirs qui se frayaient un passage dans la foule comme un navire qui fend les vagues.

Ils avançaient droit sur lui et les Jekkariens se réjouissaient d'avance de sa mort.



## CHAPITRE IV

La porte contre laquelle s'appuyait Carse céda soudain et s'ouvrit. Il chancela en arrière dans l'obscurité de l'intérieur.

Pendant qu'il reprenait son équilibre en trébuchant, la porte se referma bruyamment. Il entendit tomber une barre et, à côté de lui, il perçut un léger gloussement.

– Cela les tiendra un moment. Mais nous ferions bien de sortir rapidement d'ici, Khondorien. Ces soldats de Sark vont abattre la porte.

Carse se retourna, l'épée haute mais, dans l'obscurité de la pièce, il était comme un aveugle. Il sentait une odeur de corde, de goudron et de poussière, mais ne pouvait rien voir.

Des coups frénétiques retentirent sur la porte. Alors Carse, dont les yeux s'accoutumaient à l'obscurité, décela tout près de lui une lourde forme corpulente.

L'homme était de haute taille, bien en chair, avec un air doux. Il portait une jupe qui paraissait ridiculement courte sur sa silhouette épaisse. Son visage, rond comme une pleine lune, se ridait en un sourire rassurant tandis que ses petits yeux fixaient sans crainte l'épée que levait Carse.

– Je ne suis ni Jekkarien ni Sark, dit-il. Je suis Boghaz Hoï de Valkis et j'ai des raisons personnelles pour aider les gens de Khondor. Mais il nous faut partir vite !

Carse dut faire un effort pour parler. Sa respiration était encore si haletante !

– Pour aller où ?

– Dans un endroit sûr.

De nouveaux coups plus forts commençaient à marteler la porte.

– Ce sont les Sarks, dit-il. Je m'en vais. Venez ou restez, ce sera comme vous voudrez, Khondorien !

Il se tourna vers le fond de la pièce obscure. Il se déplaçait avec une aisance et légèreté étonnante chez un homme si corpulent. Il ne regarda point si Carse le suivait.

Mais celui-ci n'avait pas le choix. Dans l'état de demi-hébétude

dans lequel il se trouvait encore, il n'était pas de taille à affronter les soldats en cottes de maille et la populace Jekkarienne. Il suivit Boghaz Hoï.

Le Valkisien riait en faisant passer sa carcasse par une petite fenêtre ouverte au fond de la pièce.

– Je connais tous les trous de rat de ce quartier du port, dit-il. C'est pourquoi, quand je vous ai vu adossé à la porte du vieux Tharas Thur, j'ai simplement fait le tour pour vous faire entrer. Je vous ai enlevé à leurs barbes.

– Mais pourquoi ? demanda encore Carse.

– Je vous l'ai dit. J'ai de la sympathie pour les Khondoriens. Ce sont des hommes qui ont le courage de se moquer de Sark et du maudit Serpent. Quand je peux en aider un, je le fais.

Carse ne comprenait rien à ces paroles. Comment aurait-il pu savoir quoi que ce fût des haines et passions de ce Mars d'un lointain passé ?

Il était pris dans cette étrange planète d'un temps révolu et il lui fallait chercher son chemin en tâtonnant, comme un enfant ignorant. Il était certain que la populace du dehors avait essayé de le tuer. On l'avait pris pour un Khondorien. Et non seulement la foule jekkarienne mais aussi ces esclaves étranges... ces êtres semi-humains aux ailes brisées, et les douces créatures enchaînées qui, des galères, l'avaient encouragé !

Carse frissonna. Il avait été jusqu'alors trop hébété pour penser à ce qu'avaient d'étrange ces esclaves pas tout à fait humains. Et qui étaient les Khondoriens ? Boghaz Hoï interrompit ses réflexions.

– Par ici, dit-il.

Ils avaient parcouru un petit labyrinthe obscur d'allées malodorantes et le gros Valkisien s'introduisait par une porte étroite à l'intérieur sombre d'une petite hutte.

Carse le suivit. Dans l'obscurité il entendit le sifflement d'un coup qu'il tâcha d'éviter, mais il n'en eut pas le temps. Le choc fit exploser des étoiles dans sa tête et il sentit le sol rugueux lui râper le visage.

Quand il se réveilla, une lumière vacillait devant ses yeux. Une petite lampe de bronze brûlait près de lui sur un tabouret. Il était allongé sur le sol de la hutte sale. Il essaya de bouger et vit que ses poignets et ses chevilles étaient attachés à des pieux enfoncés dans la terre tassée.

Torturé par une douleur cuisante au crâne, il laissa retomber sa tête. Un bruissement se fit entendre et Boghaz Hoï s'accroupit près de

lui. Le visage lunaire du Valkisien exprimait de la sympathie tandis qu'il approchait des lèvres de Carse une tasse en terre remplie d'eau.

– Je crains d'avoir frappé trop fort. Mais, dans l'obscurité, avec un homme armé, on doit prendre ses précautions. Vous sentez-vous la force de parler, maintenant ?

Carse le regarda et une vieille habitude lui fit dominer la rage qui le secouait.

– À quel sujet ? demanda-t-il.

– Je serai franc et sincère, dit Boghaz. Quand je vous ai enlevé à la foule, là-bas, mon seul but était de vous voler.

Carse vit que sa ceinture et son collier ornés de bijoux avaient été transférés sur Boghaz qui portait les deux à son cou. Le Valkisien leva sa main grassouillette pour les caresser avec amour.

– Ensuite, continua-t-il, j'ai regardé de plus près... ceci !

Il fit un geste de la tête dans la direction de l'épée qui était appuyée sur le tabouret et brillait dans la lumière de la lampe.

– Beaucoup de gens, après l'avoir examinée, continua-t-il, n'auraient vu là qu'une belle épée. Mais moi, Boghaz, j'ai de l'éducation. J'ai reconnu les symboles de cette lame.

Il se pencha en avant.

– Où l'avez-vous trouvée ?

Carse mentit instinctivement :

– Je l'ai achetée à un marchand, répondit-il.

– Ce n'est pas vrai, dit Boghaz en hochant la tête. Il y a des taches de corrosion sur cette lame, des écailles de poussière dans les incrustations. La poignée n'a pas été polie. Aucun marchand ne l'aurait vendue dans cet état. Non, mon ami, cette épée est restée longtemps dans l'obscurité, dans la tombe de celui qui en était le propriétaire... la tombe de Rhiannon.

Carse ne fit aucun mouvement. Il regardait Boghaz et ce qu'il voyait ne lui plaisait guère.

Le Valkisien avait un visage affable et bon vivant. Il était sans doute un excellent compagnon devant une bouteille de vin. Il était capable d'aimer quelqu'un comme un frère et de regretter sincèrement de se trouver dans la nécessité de lui percer le cœur. Carse força son visage à exprimer un ébahissement renfrogné.

– C'est peut-être l'épée de Rhiannon ! Néanmoins, je l'ai achetée à un marchand.

Boghaz fit la moue et hocha la tête. Il tendit la main pour caresser la joue de Carse.

– Ne mentez donc pas, mon ami, je vous prie. Les mensonges me bouleversent.

– Je ne mens pas, dit Carse. Ecoutez... Vous avez l'épée. Vous avez mes ornements. Vous avez tout ce que vous pouvez tirer de moi. Contentez-vous-en !

Boghaz soupira. Il jeta un regard implorant à Carse.

– N'avez-vous aucune reconnaissance ? Ne vous ai-je pas sauvé la vie ?

– C'était un noble geste ! fit Carse, ironique.

– Certainement. Si je suis pris, ma vie ne vaudra pas cela ! fit-il en faisant claquer ses doigts. J'ai privé la foule d'un moment de plaisir et je ne gagnerais rien à lui dire qu'en réalité vous n'êtes pas Khondorien.

Il laissa tomber ces mots comme par hasard mais, sous ses grasses paupières, son regard pénétrant guettait la réaction de Carse. Celui-ci lui rendit son regard, les yeux durs, son visage n'exprimant rien.

– Qui vous a donné cette idée ?

– Pour commencer, répondit-il en riant, aucun Khondorien n'aurait été assez imprudent pour montrer son visage dans les rues de Jekkara. Surtout s'il avait trouvé le secret que tout Mars cherche depuis une éternité – le secret de la tombe de Rhiannon.

Pas un muscle du visage de Carse ne bougea, mais il réfléchissait rapidement. Ainsi, la tombe était déjà, à cette époque, un mystère, comme dans son propre temps du futur ?

– Je ne sais rien de Rhiannon ni de sa tombe, dit-il en haussant les épaules.

Boghaz s'installa sur le sol près de Carse et lui sourit, comme s'il se pliait au caprice d'un enfant qui désire jouer.

– Mon ami, vous n'êtes pas honnête avec moi. Il n'y a pas d'homme sur Mars qui ne sache que les Quiru, il y a très, très longtemps, ont quitté notre monde à cause de ce qu'avait fait un de leurs membres, Rhiannon. Tout le monde sait qu'avant de partir ils ont construit une tombe secrète dans laquelle ils ont enfermé Rhiannon et ses pouvoirs. Est-il étonnant que les hommes convoitent la puissance des dieux ? Est-il étrange que, depuis, les hommes aient cherché cette tombe perdue ? Et maintenant que vous l'avez découverte, vais-je, moi Boghaz, vous blâmer de vouloir en garder le secret ? C'est tout naturel

de votre part, ajouta-t-il en tapotant l'épaule de Carse avec un sourire. Mais ce secret est une trop grande chose pour que vous vous en chargiez seul. Vous avez besoin de l'assistance de mon cerveau. Ensemble, avec ce secret, nous pourrons faire tout ce que nous voudrons, sur cette planète.

– Vous êtes fou, dit Carse sans émotion. Je n'ai aucun secret. J'ai acheté l'épée à un marchand.

Boghaz le regarda tristement, puis poussa un profond soupir.

– Réfléchissez, mon ami. Ne vaudrait-il pas mieux vous confier que de m'obliger à vous y contraindre ?

– Je n'ai rien à dire, répondit Carse, la voix rauque.

Il ne désirait pas subir la torture. Mais le bizarre instinct qui le mettait en garde était revenu, plus aigu. Tout au fond de lui, quelque chose l'avertissait qu'il ne fallait pas divulguer le secret de la tombe. D'ailleurs, s'il le faisait, le gros Valkisien était capable de le tuer pour l'empêcher de se confier à d'autres.

– Vous m'obligez à prendre des mesures extrêmes, reprit Boghaz en haussant ses épaules grasses. Et je déteste cela. J'ai le cœur trop tendre pour ce travail. Mais si c'est nécessaire...

Il fouillait dans la sacoche fixée à sa ceinture pour y prendre quelque chose quand, soudain, un bruit de voix se fit entendre à l'extérieur dans l'allée, ainsi que le bruit de pieds lourdement chaussés. Au dehors, quelqu'un cria :

– C'est là ! C'est le taudis de ce porc de Boghaz !

Un poing s'abattit sur la porte avec une telle force que la petite pièce en résonna comme l'intérieur d'un tambour.

– Ouvrez, là-dedans, charogne de Valkis !

De lourdes épaules commençaient à pousser la porte.

– Dieu de Mars ! grogna Boghaz. Le détachement de Sark a trouvé notre piste !

Il saisit l'épée de Rhiannon et la cachait dans son lit lorsque la porte céda sous la formidable poussée ; un groupe d'hommes armés jaillit dans la pièce.

## CHAPITRE V

Boghaz reprit son sang-froid avec un magnifique aplomb. Il s'inclina profondément devant le chef de la troupe : homme lourd à la barbe noire, au nez aquilin, qui portait la même cotte noire que les soldats de Sark.

– Monseigneur Scyld ! dit Boghaz. Je regrette que ma corpulence ralentisse mes mouvements. Je n'aurais pour rien au monde voulu donner à votre seigneurie la peine de briser ma porte, d'autant plus, ajouta-t-il avec une lumière de pure innocence sur le visage, d'autant plus que j'étais sur le point d'aller vous chercher. Je l'ai capturé, dit-il, désignant Carse du geste, et mis en sécurité.

Scyld, les mains sur les hanches, releva sa barbe aplatie et se mit à rire. Ce rire se communiqua aux soldats qui le suivaient et, plus loin, à la populace jekkarienne qui était venue voir le spectacle.

– Il l'a mis en sécurité ! répéta Scyld. Pour nous !

Les rires s'élevèrent encore. Scyld s'approcha de Boghaz.

– Je suppose, dit-il, que c'est votre loyauté qui vous a poussé à enlever d'abord ce chien de Khondor à mes hommes !

– Seigneur, protesta Boghaz, la foule l'aurait tué !

– C'est pourquoi mes hommes sont intervenus. Nous voulions l'avoir vivant. Un Khondorien mort ne nous sert à rien. Mais vous vouliez nous aider, Boghaz ! Heureusement, on vous a vu.

Il tendit la main pour caresser les ornements volés que Boghaz portait autour du cou et ajouta :

– Oui, fort heureusement !

Il arracha le collier et la ceinture, admira le jeu de la lumière sur les bijoux et laissa tomber le tout dans sa poche. Puis il s'approcha du lit où l'épée était à demi-cachée sous les couvertures. Il l'en retira, soupesa et apprécia l'équilibre de sa lame, examina sans y attacher d'importance l'emblème ciselé sur l'acier et sourit.

– Une véritable arme, dit-il. Belle comme notre Dame elle-même et tout aussi dangereuse.

De la pointe de l'épée, il coupa les liens qui attachaient Carse.

– Debout, Khondorien ! ordonna-t-il.

Celui-ci se releva en titubant et secoua la tête pour se remettre d'aplomb. Puis, avant que les hommes d'armes pussent l'arrêter, il écrasa d'un coup de poing furieux la panse rebondie de Boghaz. Scyld se mit à rire. Il avait un rire sonore et cordial de marin. Il continua à rire bruyamment pendant que ses soldats éloignaient Carse du Valkisien haletant plié en deux.

– Inutile de vous battre maintenant, lui dit Scyld. Vous avez le temps. Vous allez vous voir l'un l'autre continuellement.

Boghaz comprit et Carse vit s'étendre sur son visage gras une expression de désespoir.

– Monseigneur, chevrota l'homme encore haletant, je suis un homme loyal. Je désire seulement servir les intérêts de Sark et de Son Altesse, la Dame Ywain, fit-il en s'inclinant.

– Naturellement, dit Scyld. Et comment pourriez-vous mieux servir Sark et Lady Ywain qu'en tirant une rame de sa galère ?

Boghaz se décolorait de seconde en seconde.

– Mais, Seigneur...

– Quoi ? cria férocement Scyld. Vous protestez ? Où est votre loyauté, Boghaz ?

Et, levant l'épée :

– Vous savez de quelle peine on punit la trahison !

Les hommes du groupe, à force de réprimer leurs rires, étaient sur le point d'éclater.

– Non, dit Boghaz d'une voix rauque. Je suis loyal. Nul ne peut m'accuser de trahison. Je ne désire que servir...

Il s'interrompit net, se rendant compte sans doute qu'il était pris au piège de sa propre langue.

Scyld, du plat de son épée, frappa d'un coup vigoureux l'énorme croupe de Boghaz.

– Allez donc servir ! cria-t-il.

Boghaz bondit en avant avec un hurlement. Les hommes le saisirent. En quelques secondes, ils l'eurent solidement enchaîné avec Carse.

Scyld introduisit avec satisfaction dans son propre fourreau l'épée de Rhiannon, après avoir jeté la sienne à un soldat. Il sortit de la hutte d'un air fanfaron à la tête de ses hommes.

Une fois encore, Carse traversa les rues de Jekkara, mais cette fois dans la nuit. Il était enchaîné, dépouillé de ses bijoux et de son épée.

Il se dirigeait vers les quais du palais ; une sensation d'irréalité le secoua une fois encore d'un frisson glacé lorsqu'il regarda les hautes tours illuminées et les feux blancs adoucis de la mer qui brillait au loin dans l'obscurité.

Tout le quartier du palais fourmillait d'esclaves, d'hommes d'armes en cottes noires de Sark, de courtiers, de femmes, de jongleurs. Quand ils passèrent sous les murs du palais, le bruit de la musique et de la fête leur parvint. Boghaz s'adressa tout bas à Carse :

– Les imbéciles n'ont pas reconnu cette épée. Ne dites rien de votre secret, autrement ils vont nous emmener tous les deux à Caer Dhu pour nous faire subir la question, et vous savez ce que cela signifie !

L'énorme corps du Valkisien tremblait. Carse était trop abasourdi pour répondre. Sa réaction à ce monde inimaginable et à la fatigue purement physique l'empêchait même de penser. Boghaz continua tout haut, pour se faire entendre de leurs gardes :

– Tout ce déploiement est en l'honneur de Lady Ywain de Sark, une aussi grande princesse que son père, le roi Garach ! Servir dans la galère de Lady Ywain aussi longtemps est un privilège.

– Bien dit, Valkisien ! répondit Scyld avec un rire moqueur. Votre fervente loyauté sera récompensée. Vous aurez longtemps ce privilège.

La galère noire vers laquelle ils se dirigeaient se profilait devant eux. Carse vit qu'elle était longue, élancée, avec une rangée de bancs de rameurs jusqu'au milieu du pont et une basse tour arrière vers la poupe. Des flambeaux brûlaient sur le pont de poupe et, en dessous, les hublots des cabines crachaient une lumière rouge. Les soldats de Sark, groupés à l'arrière, se taquinaient à haute voix. Mais dans le long parterre sombre des rameurs, le silence régnait.

Scyld enfla sa voix de stentor pour appeler :

– Hé là ! Callus !

Un homme de forte stature sortit en grognant de la plage pleine d'ombre et franchit la passerelle avec l'habileté que donne une pratique habituelle. De la main droite il étreignait une outre de cuir, de la gauche, un fouet noir qu'un usage quotidien avait assoupli.

Il salua Scyld avec sa bouteille, sans prendre la peine de parler.

– Du renfort pour les bancs, dit Scyld. Prenez-les. Et veillez, ajouta-t-il avec un gloussement, à ce qu'ils soient enchaînés au même aviron.

Callus regarda Carse et Boghaz puis, avec un sourire indolent, il fit un geste avec la bouteille.

– À l'arrière, charognes ! grogna-t-il, en faisant claquer son fouet.



Carse le fixa du regard furibond de ses yeux rouges et montra les dents. Mais Boghaz le tira par l'épaule et le secoua.

– Allons, fou ! dit-il. Nous recevrons assez de coups sans que vous les cherchiez !

Il tira Carse après lui dans la fosse des rameurs, au long du passage qui séparait les bancs.

L'Homme de la Terre, abasourdi par le choc et l'épuisement, eut vaguement conscience de visages qui se tournaient pour le regarder, du cliquetis des chaînes, de l'odeur des petits fonds. Il entrevit les rondes têtes curieuses des deux créatures à fourrure qui dormaient dans le passage et qui s'écartèrent pour les laisser passer.

Au dernier banc sur tribord, en face de la tour arrière, il n'y avait qu'un homme endormi, enchaîné à l'aviron. Les deux autres places étaient vides. Le groupe des soldats resta sur place jusqu'à ce que Carse et Boghaz fussent solidement enchaînés.

Ils s'en allèrent ensuite avec Scyld. Callus agita son fouet qu'il fit claquer comme un coup de fusil, sans doute pour rappeler sa présence aux hommes, puis il passa sur l'avant.

Boghaz donna un coup de coude à Carse. Puis il se pencha pour le secouer. Mais Carse ne pouvait plus s'intéresser à Boghaz. Il était profondément endormi, replié sur le manche de l'aviron.

Carse rêvait. Il rêvait qu'il faisait encore cette plongée de cauchemar à travers les infinis de la bulle sombre, dans la tombe de Rhiannon. Il tombait, tombait...

Et il éprouvait de nouveau cette sensation d'une présence forte, vivante, tout près de lui, dans cette terrifiante plongée de quelque chose qui lui saisissait le cerveau avec une terrifiante avidité.

– Non ! chuchota Carse dans son rêve. Non !

Il lança de nouveau ce refus d'une voix rauque, le refus de quelque chose que lui demandait la sombre présence, quelque chose de terrifiant.

Mais la prière se faisait plus pressante, plus insistante, et la chose qui plaidait semblait maintenant beaucoup plus forte que dans la tombe de Rhiannon. Carse poussa un cri déchirant :

– Non ! Rhiannon !

Il se retrouva soudain réveillé. Il regardait, l'esprit vague, l'aviron éclairé par la lune.

Callus et le surveillant parcouraient à grands pas la passerelle et réveillaient les esclaves à coups de fouet. Boghaz regardait Carse avec

une étrange expression.

– Vous avez appelé le Maudit ! fit-il.

L'autre esclave enchaîné à leur banc le regardait aussi et les yeux lumineux des deux formes couvertes de fourrure, enchaînées sur le passage, étaient aussi fixés sur lui.

– Un cauchemar, marmonna Carse. C'est tout.

Il fut interrompu par un sifflement et un craquement suivis d'une cuisante douleur au dos.

– Debout à votre aviron, charogne ! hurla Callus au-dessus de lui.

Carse poussa un hurlement de tigre, mais Boghaz lui ferma instantanément la bouche de sa large main.

– Du calme ! dit-il. Du calme !

Carse se domina, mais pas assez vite pour éviter un autre coup de fouet. Callus, debout devant lui, souriait.

– Il faudra que je vous soigne ! dit-il. Que je vous soigne et vous surveille !

Puis il leva la tête et hurla aux rameurs :

– Debout, fumier, charogne ! À vos avirons ! Nous partons pour Sark avec la marée et j'écorche tout vif le premier qui perdra la mesure !

Au-dessus d'eux, des hommes s'activaient dans les agrès. Les voiles larges glissaient sur les vergues, sombres dans le clair de lune.

Tout au long du vaisseau tomba soudain un silence significatif. Les hommes retenaient leur souffle et bandaient leurs muscles. Sur une plateforme, à l'extrémité de la passerelle, un esclave se penchait au-dessus d'un grand tambour de peau. On entendit un ordre. Le poing de l'esclave se serra et tomba.

Sur le faux-pont des rameurs, les grands avirons s'allongèrent, frappèrent l'eau, la fendirent et s'enfoncèrent sur un rythme régulier. Le battement du tambour donnait la mesure et le fouet la renforçait. Carse et Boghaz s'arrangèrent de leur mieux pour remplir leur tâche.

La fosse des rameurs était très profonde et ils ne pouvaient rien voir, hors quelques images fugitives par les orifices ménagés pour les avirons. Mais Carse entendit les acclamations poussées à pleine gorge par la foule sur les quais, lorsque la galère de guerre d'Ywain de Sark glissa de la cale de lancement dans le port ouvert.

La brise de la nuit était faible et les voiles tiraient peu. Le tambour renforça le battement, le précipita, fit tourner les avirons et fit

rendre aux dos transpirants et écorchés des esclaves tous ce qu'ils pouvaient d'effort et de tension.

Carse sentit la toque se soulever sous la première vague du large. Par l'orifice du bord, il aperçut un océan moutonnant de flammes blanches. Le cap était mis sur Sark, à travers la Mer Blanche de Mars.

## CHAPITRE VI

La galère rencontra enfin une bonne brise et les esclaves eurent la permission de se reposer. Carse s'endormit jusqu'à l'aube.

Par l'orifice, il regarda la mer changer de couleur avec le lever du soleil. Il n'avait jamais rien vu de si beau, ce qui, dans sa situation, était une ironie. L'eau absorbait les teintes pâles des premières lueurs et les accentuait de son propre flamboiement phosphorescent. Améthyste et perle, rose et safran. Puis, lorsque le soleil monta plus haut, la mer se transforma en une étendue d'or bouillant.

Carse contempla ce spectacle jusqu'à ce que la dernière couleur se fût éteinte et que l'eau eût retrouvé sa blancheur. La fin de cette mise en scène l'attrista. Tout cela était irréel et il pouvait se persuader qu'il était encore endormi chez Madame Kan, sur le Bas Canal, et qu'il rêvait.

Boghaz ronflait tranquillement à côté de lui. Le tambour dormait près de son instrument. Les esclaves, appuyés sur les avirons, se reposaient. Carse les regarda. C'étaient des êtres corrompus, des durs à cuire ; la plupart, pensa-t-il, criminels notoires. Il crut pouvoir reconnaître des Jekkariens, des Valkisiens et des Keshiens.

Mais quelques-uns, comme le troisième enchaîné à son banc, étaient d'une autre race. Des Khondoriens, se dit-il, et il comprit pourquoi on l'avait pris pour l'un d'eux. C'étaient des hommes grands, de forte ossature, aux yeux clairs, à la chevelure blonde ou rousse et dont l'expression de barbarie plut à Carse.

Son regard tomba sur la passerelle et il vit nettement les deux créatures qui s'y trouvaient enchaînées. Elles étaient de la même race que celles qui, des vaisseaux amarrés à l'appontement, l'avaient encouragé l'autre nuit dans le square.

Ce n'était pas tout à fait des êtres humains. Pas tout à fait. Ils tenaient du phoque et du dauphin. Leurs corps, d'une parfaite beauté, étaient recouverts d'une fourrure noire au poil court qui s'amenuisait sur le visage en un léger duvet. Leurs traits, délicatement sculptés, étaient nobles. Ils se reposaient, mais sans dormir, et leurs yeux ouverts, larges et sombres, étaient pleins d'intelligence.

C'étaient, comprit Carse, ceux que les Jekkariens appelaient des Nageurs. Il se demanda quelles pouvaient être leurs fonctions à bord

du navire. Il y avait un homme et une femme. Il était impossible de dire mâle et femelle, car on ne pouvait penser à eux comme à des bêtes.

Il se rendit compte que ces créatures l'examinaient avec une curiosité soutenue. Un petit frisson le parcourut. Leurs yeux avaient quelque chose de mystérieux, comme s'ils pouvaient voir au-delà des horizons ordinaires.

– Bienvenue au compagnon sous le fouet, dit la femme d'une voix douce.

Le ton était amical. Carse eut cependant l'impression d'une certaine réserve, d'un accent de perplexité.

– Merci, répondit-il en lui souriant.

Il pensa qu'il parlait l'ancien Haut-Martien avec un accent étranger. Comment expliquerait-il de quelle race il était ? Ce serait un problème car les Khondoriens eux-mêmes ne commettraient pas la même erreur que les Jekkariens. La femme Nageur lui en fournit la preuve.

– Vous n'êtes pas de Khondor, dit-elle, bien que vous ressembliez aux habitants de ce pays. De quelle contrée êtes-vous ?

– Oui, quel est votre pays, étranger ? demanda une rude voix d'homme.

Carse se retourna et vit que le grand esclave Khondorien, le troisième homme attelé à son aviron, l'examinait avec suspicion.

L'homme poursuivit :

– Le bruit a couru que vous étiez un espion de Khondor, mais c'est un mensonge. Vous êtes, c'est plus probable, un Jekkarien déguisé en Khondorien, que les Sarks ont envoyé parmi nous.

Un sourd grognement parcourut le faux pont des rameurs. Carse avait prévu qu'il aurait à expliquer son personnage et il avait vite réfléchi. Il éleva la voix.

– Je ne suis pas Jekkarien. Je viens d'une tribu qui est au-delà de Shun. Si loin, que tout ceci est pour moi comme un monde nouveau.

– C'est possible, concéda le grand Khondorien à regret. Votre air et votre façon de parler sont bizarres. Qu'est-ce qui a provoqué votre embarquement et celui de ce porc valkisien ?

Boghaz répondit précipitamment :

– Mon ami et moi, nous avons été accusés à tort de vol par les Sarks. C'est honteux ! Moi, Boghaz de Valkis, condamné pour larcin ! Un outrage à la justice !

– Je le pensais, dit le Khondorien qui cracha avec mépris et se détourna.

Boghaz trouva le moyen de chuchoter à Carse :

– Ils pensent que nous sommes un couple de voleurs. Mieux vaut le leur laisser croire, mon ami.

– Qu'est-ce que vous êtes d'autre ? rétorqua brutalement Carse.

– Et vous, qu'est-ce que vous êtes ?

– Vous m'avez entendu. Je suis du pays qui est au-delà de Shun.

Au-delà de Shun et de ce monde tout entier, pensait Carse, renfrogné. Mais il ne pouvait dire à ces gens l'incroyable vérité en ce qui le concernait.

– Si vous voulez vous en tenir là, dit le Valkisien en haussant les épaules, libre à vous. Je vous fais implicitement confiance. Ne sommes-nous pas associés ?

Carse eut un sourire ironique à cette question ingénue. Il y avait, dans l'impudence de ce gras voleur, un côté amusant. Boghaz perçut le sourire.

– Oh ! Vous pensez à ma violence malheureuse de la nuit dernière ? Simple impulsion. Nous allons l'oublier. Moi, Boghaz, j'ai déjà oublié, ajouta-t-il, magnanime. Le fait demeure que vous, mon ami, vous possédez le secret de... (sa voix baissa en un murmure) de la tombe de Rhiannon. Il est heureux que Scyld ait été trop ignorant pour reconnaître cette épée. ! Car ce secret, bien exploité, peut faire de nous les hommes les plus considérables de Mars !

– Pourquoi la tombe de Rhiannon est-elle si importante ? lui demanda Carse.

La question désarçonna Boghaz. Il parut surpris.

– Vous prétendez l'ignorer ?

– Je viens de si loin que tout est nouveau pour moi, rappela Carse.

Le visage gras de Boghaz exprima un mélange d'incrédulité et de perplexité. Finalement, il dit :

– Je n'arrive pas à savoir si vous êtes réellement ce que vous êtes ou si vous affectez une ignorance totale. Quoi qu'il en soit, poursuivit-il en haussant les épaules, d'autres pourront facilement vous raconter l'histoire. Autant que je vous dise la vérité.

Il poursuivit rapidement, d'une voix sourde, tout en guettant Carse de ses yeux malins.

– Même un barbare venu de loin a certainement entendu parler des

super-hommes Quiru qui, en des temps très anciens, détenaient la toute puissance et l'expérience scientifique. Et l'on sait que l'un d'entre eux, Rhiannon, pécha en enseignant trop de science aux Diluviens. C'est ce qui a amené les Quiru à quitter notre monde pour aller personne ne sait où. Mais avant de partir, ils ont enfermé le coupable Rhiannon dans une sépulture secrète avec tous les instruments de sa terrible puissance.

Est-il étonnant qu'au long des siècles tout Mars ait recherché la tombe ? Est-il étrange que l'empire de Sark, de même que les Rois de la Mer, feraient n'importe quoi pour posséder la puissance perdue du Maudit ? Et maintenant que vous avez trouvé cette sépulture, est-ce que moi, Boghaz, je puis blâmer votre prudence à propos de ce secret ?

Carse se souvenait, maintenant... il se souvenait des étranges appareils, des bijoux, des prismes de métal enfermés dans la tombe de Rhiannon. Etaient-ils réellement les réalisations d'une ancienne grande science, une science qu'avait depuis longtemps oubliée la planète à moitié barbare de cette époque ?

– Qui sont ces Rois de la Mer ? Ce sont, si j'ai bien compris, les ennemis des Sarks ?

– Sark, répondit Boghaz en acquiesçant, domine le pays à l'est, au nord et au sud de la Mer Blanche. Mais à l'ouest, il y a de petits royaumes libres de hardis navigateurs comme les Khondoriens, et leurs Rois de la Mer tiennent en respect la puissance de Sark.

Cependant, ajouta-t-il, il y a nombre d'autres personnes qui, même dans mon pays soumis de Valkis, haïssent secrètement Sark à cause des Dhuviens.

– Les Dhuviens ? répéta Carse. Vous en avez déjà parlé. Qui est-ce ?

– Ecoutez, mon ami, grogna Boghaz. C'est très bien de jouer à l'ignorant, mais vous allez trop loin. Il n'y a aucune tribu, si loin qu'elle se trouve, qui ne connaisse et ne craigne l'abominable Serpent !

Ainsi, le mot Serpent était un nom générique des mystérieux Dhuviens ? Pourquoi, se demanda Carse, les appelait-on ainsi ?

Il s'aperçut soudain que la femme Nageur le regardait fixement. Un moment, il eut la sensation terrifiante qu'elle lisait dans sa pensée.

– Shallah nous surveille... Restons tranquilles maintenant, chuchota vivement Boghaz. Tout le monde sait que les Hybrides savent un peu lire dans les esprits.

S'il en était ainsi, pensa Carse, le Nageur Shallah avait dû trouver dans ses pensées des choses très étonnantes.

Il avait été déposé sur un Mars entièrement étranger dont la plus grande partie était encore pour lui un mystère.

Mais si Boghaz disait la vérité, si les étranges objets de la tombe de Rhiannon étaient les instruments d'une grande puissance scientifique perdue, il détenait donc, bien qu'esclave, la clef d'un secret convoité par tout le monde.

Ce secret pourrait le conduire à la mort. Il fallait le garder jalousement jusqu'à ce qu'il pût se libérer de ses chaînes. Car il était sûr de deux choses : de sa volonté de reprendre sa liberté ; de la sombre haine que faisaient monter en lui ces fanfarons de Sarks.

Le soleil arriva haut dans le ciel et la fosse des rameurs, qui n'était pas protégée, reçut en plein les rayons brûlants. Le vent qui faisait chanter les cordages tendus au-dessus n'allégeait pas la chaleur du fond. Les hommes cuisaient comme des poissons sur un gril et, jusque-là, aucune boisson n'avait été distribuée.

Carse regardait avec hargne les soldats sarks allongés sur le pont au-dessus de la fosse profonde des rameurs. Sur la partie arrière de ce pont s'élevait la cabine principale dont la porte restait fermée. Au-dessus du toit plat, le timonier, un rude marin Sark, tenait la barre massive. Il recevait ses ordres de Scyld.

Celui-ci se tenait là-haut et levait haut sa barbe carrée pour regarder, indifférent, l'horizon, par-dessus la misère de la fosse à rameurs. Parfois il lançait brusquement au timonier des ordres brefs.

Les rations arrivèrent enfin. Du pain noir et un gobelet d'eau, servis par l'un des étranges esclaves ailés que Carse avait aperçus à Jekkara. Le peuple du ciel, avait dit la foule.

Carse examina l'esclave avec intérêt. Il avait l'air d'un ange estropié avec ses brillantes ailes cruellement brisées et son beau visage souffrant. Il s'avançait lentement le long de la passerelle pour remplir sa tâche, comme si la marche était pour lui une torture. Il ne souriait ni ne parlait et son regard était voilé.

Shallah le remercia quand il lui remit sa part. Il ne la regarda point et s'éloigna en traînant son panier vide. Elle se retourna vers Carse.

— Ils meurent pour la plupart, dit-elle, quand leurs ailes sont brisées.

Il savait qu'elle voulait parler de la mort de l'esprit, et la vue de cet Hybride aux ailes brisées éveilla chez Carse une haine plus intense que ne l'avait fait son propre asservissement.



– Maudits soient les brutes qui en sont responsables ! marmonna-t-il.

– Oui, maudits ceux qui s'unissent au Serpent pour faire le mal ! grogna Jaxart, le grand khondorien qui était à leur aviron. Maudit leur roi et Ywain, sa fille diabolique ! Si l'occasion se présentait, je vous jetterais tous à l'eau pour contrecarrer les diableries qu'elle est allée machiner à Jekkara !

– Pourquoi ne se montre-t-elle pas ? demanda Carse. Est-elle si délicate qu'elle doive rester dans sa cabine pendant tout le voyage ?

– Cette sorcière ? Délicate ? fit Jaxart qui cracha en jurant. Elle s'amuse avec l'amoureux qui est caché dans sa cabine ! Il s'est glissé à bord, tout encapuchonné et couvert d'un manteau, et il n'en est pas ressorti. Mais nous l'avons vu !

Shallah regarda fixement l'arrière du bateau et dit :

– Ce n'est pas un amoureux qu'elle cache. C'est un démon maudit. Je l'ai senti quand il est monté à bord. Elle tourna vers Carse son troublant regard lumineux. Je crois, poursuivit-elle, qu'il y a aussi une malédiction sur vous, étranger. Je la sens, mais je ne peux pas vous comprendre

Carse sentit de nouveau un petit frisson le parcourir. Ces Hybrides, avec leurs pouvoirs extra-sensoriels, pouvaient seulement sentir vaguement sa qualité incroyable d'étranger. Il fut heureux quand Shallah et Naram, son époux, se détournèrent de lui.

Souvent, au cours des heures qui suivirent, Carse se surprit à regarder l'arrière-pont. Il éprouvait le sombre désir de voir cette Ywain de Sark dont il était maintenant l'esclave.

Au milieu de l'après-midi, après avoir soufflé des heures régulièrement, le vent tomba et un calme plat le remplaça.

Le tambour gronda. Les avirons s'allongèrent et, une fois encore, Carse transpira sous l'effort de ce labeur inhabituel, en grognant lorsque le fouet lui caressait le dos. Seul, Boghaz paraissait heureux.

– Je ne suis pas marin, dit-il hochant la tête. Pour un Khondorien comme vous, Jaxart, les voyages en mer sont naturels. Mais j'étais fragile dans ma jeunesse, ce qui m'a contraint à des occupations plus tranquilles. Ah ! Callme béni ! Même ce pénible travail aux avirons vaut mieux que de bondir follement au-dessus des vagues !

Carse fut touché par cette harangue pathétique jusqu'à ce qu'il eût découvert que Boghaz avait de bonnes raisons de ne pas craindre le maniement des avirons. En effet, il se contentait de se pencher en avant et en arrière, tandis que Carse et Jaxart tiraient. Carse lui lança

une bourrade qui le fit presque dégringoler du banc. Après cela, il effectua en grognant sa part de travail.

L'après-midi se déroula, chaud et interminable, rythmé par le battement incessant des avirons. Les mains de Carse se couvrirent d'ampoules qui s'ouvrirent et saignèrent. Quoique physiquement fort, il avait la sensation que son corps était étendu sur un chevalet de torture. Il enviait Jaxart qui avait l'air d'être né dans un bateau.

Graduellement, son épuisement atténua quelque peu son angoisse. Il plongea dans une sorte de stupeur, comme sous l'effet d'un narcotique, tandis que son corps, mécaniquement, accomplissait sa tâche.

Alors, dans le dernier rayon d'or du jour, il leva la tête pour reprendre son souffle et vit au-dessus de lui, à travers le brouillard mouvant qui lui obscurcissait la vue, une femme sur le pont, qui regardait la mer.

## CHAPITRE VII

Elle était peut-être Sark et démoniaque comme l'avaient dit les autres. Mais quoi qu'elle fût, Carse, à sa vue, eut le souffle coupé et ne put détacher ses yeux d'elle.

Elle se dressait comme une flamme sombre dans une auréole de soleil couchant. Elle portait un vêtement de jeune guerrier : haubert de mailles noires sur une courte tunique pourpre, et un dragon de pierres précieuses s'enroulait sur la courbe de sa poitrine. Une courte épée pendait à son côté.

Tête nue, elle portait, coupés en frange au-dessus des sourcils, des cheveux courts qui lui tombaient sur les épaules. Des flammes couvaient dans ses yeux, sous des sourcils bruns. Debout, ses longues jambes droites légèrement écartées, elle fouillait l'horizon du regard.

Carse sentit monter en lui un flot d'amère admiration. Il appartenait à cette femme et il la haïssait, elle et toute sa race, mais il ne pouvait nier sa beauté et sa force.

– Ramez, charogne !

Le juron et le fouet le tirèrent de sa contemplation. Il avait perdu le rythme, désaccordant toute l'équipe de tribord, Jaxart jurait et Callus brandissait son fouet.

Il les battit tous avec impartialité et le gras Boghaz glapit à tue-tête :

– Pitié ! Lady Ywain ! Pitié ! Pitié !

– La paix, charogne ! hurla Callus qui cingla les prisonniers jusqu'à les faire saigner.

Ywain jeta un regard dans la fosse. Elle lança un nom bref :

– Callus !

Le capitaine des équipes de rameurs salua :

– Oui, Altesse.

– Reprenez le rythme. Plus vite. Je veux passer les Bancs Noirs à l'aube. Elle regarda Carse et Boghaz et ajouta : Fouettez tous les hommes qui perdront le rythme.

Elle se détourna. Le tambour accéléra son battement. Carse

regardait, les yeux amers, le dos d'Ywain. Il serait bon de mater cette femme. Il serait bon de la briser complètement, de lui arracher son orgueil jusqu'aux racines et de le piétiner.

Le fouet marquait la mesure sur son dos récalcitrant et il n'y avait rien d'autre à faire que de ramer. Jaxart eut un sourire de loup. Entre les coups, il dit, haletant :

– Ils prétendent que Sark règne sur la Mer Blanche. Mais les Rois de la Mer sont encore là ! Ywain elle-même n'ose pas s'attarder en chemin !

– S'ils craignent de rencontrer des ennemis, pourquoi n'ont-ils pas de navires d'escorte pour cette galère ? demanda Carse, le souffle entrecoupé.

– Je ne le comprends pas moi-même, répondit Jaxart en hochant la tête. J'ai entendu dire que Garach avait envoyé sa fille pour intimider le roi sujet de Jekkara, qui devenait trop ambitieux. Mais pourquoi est-elle venue sans escorte ?...

– Peut-être, suggéra Boghaz, les Dhuviens lui ont-ils fourni une de leurs armes mystérieuses comme protection ?

– Les Dhuviens sont trop rusés pour cela, ricana le grand Khondorien. Ils utilisent parfois leurs armes étranges pour soutenir leurs alliés Sarks, oui. C'est pour cette raison qu'ils ont fait alliance. Mais *donner* ces armes à Sark, montrer aux Sarks comment les employer ! Ils ne sont pas fous à ce point !

Carse se faisait une idée plus claire de l'ancien Mars. Ces gens étaient tous à demi-barbares. Tous, sauf les mystérieux Dhuviens. Ceux-là détenaient apparemment une partie au moins de l'ancienne science de ce monde et ils la gardaient jalousement, l'utilisaient pour eux-mêmes et pour leurs alliés Sarks.

La nuit tomba. Ywain resta sur le pont et les veilleurs furent doublés. Naram et Shallah, les deux Nageurs, ne cessaient de s'agiter dans les chaînes qui les entravaient. À la lueur de la torche, on voyait leurs yeux briller d'une secrète excitation.

Carse n'avait ni la force, ni le désir de contempler le merveilleux spectacle de la mer sous la lune. Pour gâter les choses, un vent contraire se leva et souleva un désagréable clapotement transversal sur les vagues durcies, ce qui rendit deux fois plus difficile le maniement des avirons. Le tambour battait, implacable. Carse brûlait d'une fureur sombre. Sa souffrance était intolérable. Il saignait et de cruelles meurtrissures lui rayaient le dos. L'aviron était lourd. Il était plus lourd que Mars tout entier, il faisait des sauts et résistait comme une chose vivante. Le visage de Carse se transforma. Une étrange et

froide expression le durcit. Ses yeux perdirent toute couleur et devinrent glacés, presque insensés. Le roulement du tambour s'incorporait aux battements de son cœur qui frappait plus fort à chaque pénible coup de rame.

Une vague surgit qui prit de travers le long aviron et le manche heurta la poitrine de Carse qui en perdit le souffle. Jaxart, qui était expérimenté, et Boghaz qui était lourd, reprirent presque immédiatement le contrôle de la rame, mais pas assez vite cependant pour que le timonier n'eut le temps de les traiter de cochons paresseux – son mot favori – et de faire marcher le fouet.

Carse lâcha l'aviron. Son mouvement fut si rapide, malgré les chaînes qui l'entravaient, que le timonier ne comprit ce qui lui arrivait que lorsqu'il se trouva soudain étendu sur les genoux de l'Homme de la Terre, essayant de se protéger la tête des coups que lui assenaient les menottes du galérien.

Instantanément, la fosse des rameurs entra en folie. La lutte était perdue sans espoir. Les hommes criaient à mort. Callus accourut et frappa Carse à la tête du gros bout alourdi de son fouet. Sous le coup, l'Homme de la Terre perdit presque connaissance. Le timonier recula en rampant pour se mettre à l'abri, en évitant les bras de Jaxart qui cherchait à le saisir. Boghaz se fit aussi petit que possible et resta coi. La voix d'Ywain se fit entendre du pont :

– Callus !

Le capitaine des galériens s'agenouilla, tremblant :

– Oui, Altesse !

– Fouettez-les tous jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'ils ne sont plus des hommes, mais des esclaves.

Son regard furieux, impersonnel, s'arrêta sur Carse.

– Quant à celui-ci, il est nouveau, n'est-ce pas ?

– Oui, Altesse !

– Instruisez-le, dit-elle.

On l'instruisit. Callus et le timonier se mirent à deux pour lui apprendre la leçon. Carse baissa la tête sur ses bras et il reçut l'enseignement. De temps en temps, Boghaz hurlait lorsque la mèche claquait trop loin et le cinglait. Carse vit obscurément entre ses pieds des ruisseaux rouges qui coulaient dans les petits fonds et tachaient l'eau. La rage qui l'avait brûlé se refroidit et changea de forme, comme le fer se trempe sous le marteau.

À la fin, ils s'arrêtèrent. Carse leva la tête. C'était le plus grand

effort qu'il eût jamais fait, mais raide, entêté, il la releva. Il regarda Ywain dans les yeux.

– Avez-vous appris votre leçon, esclave ? demanda-t-elle.

Il lui fallut un long moment pour pouvoir former les mots de sa réponse. Il avait dépassé le stade où la vie et la mort présentent une quelconque importance. Son univers était concentré tout entier sur la femme qui se dressait au-dessus de lui, arrogante et intouchable.

– Descendez vous-même me la faire la leçon, si vous l'osez, répondit-il d'une voix rauque, et il lui appliqua qualificatif choisi dans l'idiome le plus bas des rues, un qualificatif qui disait qu'elle ne pouvait rien apprendre à un homme.

Un instant, nul ne bougea ni ne parla. Carse vit blêmir le visage de la femme et il éclata d'un rire terrible qui déchira le silence. Alors Scyld tira son épée du fourreau et sauta par-dessus la lisse dans la fosse des rameurs.

Sa lame brilla haute et claire dans la lumière de la torche. Carse pensa qu'il avait fait un long chemin pour mourir. Il attendit, mais le coup ne tomba point et il se rendit compte qu'Ywain avait crié à Scyld d'arrêter. Scyld hésita, puis se retourna, perplexe, en levant la tête.

– Mais, Altesse...

– Venez ici, dit-elle, et Carse vit qu'elle fixait l'épée que tenait Scyld, l'épée de Rhiannon.

Scyld monta sur le pont par l'échelle. Son visage courroucé était un peu effrayé. Ywain fit quelques pas à sa rencontre.

– Donnez-moi cela, dit-elle, et, voyant qu'il hésitait : L'épée imbécile !

Il la lui remit et elle resta debout à regarder l'arme, à la retourner dans la lumière, pour étudier le fini du travail, la poignée avec son unique pierre fumée, les symboles gravés sur le métal.

– Où avez-vous pris cela, Scyld ?

– Je...

Il bégayait, reculant devant l'aveu, et portait instinctivement la main au collier qu'il avait volé.

– Votre vol ne m'intéresse pas ! cria Ywain. Où avez-vous pris cette arme ?

Il montra du doigt Carse et Boghaz.

– À eux, Altesse, quand je les ai arrêtés.

– Bien, dit-elle. Amenez-les dans ma cabine.

Elle disparut et Scyld, malheureux et complètement ébahi, se retourna pour obéir à l'ordre. Boghaz se mit à gémir :

– Oh ! dieux de miséricorde ! chuchota-t-il. C'en est fait ! Il s'appuya plus près de Carse et lui dit rapidement, tandis qu'il le pouvait encore : « Mentez, comme vous n'avez jamais menti auparavant ! Si elle pense que vous connaissez le secret de la tombe, les Dhuviens et elle vous l'extrairont par la force ! »

Carse ne répondit pas. Il faisait tous ses efforts pour ne pas s'évanouir. Scyld, blasphémant, demanda du vin qu'on lui apporta. Il en fit couler de force dans la gorge de Carse, puis il fit détacher celui-ci et Boghaz de la rame et les conduisit sur le pont arrière.

Le vin et la brise marine qui soufflait sur le pont ranimèrent suffisamment Carse pour qu'il pût rester debout. Scyld les poussa rapidement dans la cabine d'Ywain qu'éclairait une torche. Elle était assise et l'épée de Rhiannon était déposée devant elle sur une table sculptée.

Dans la cloison opposée, une porte basse ouvrait sur une cabine intérieure. Carse vit, à une fissure infinitésimale, qu'elle était entrouverte. On y distinguait aucune lumière, mais il eut la sensation que quelqu'un – ou quelque chose – était tapi derrière, aux écoutes. Il se rappela ce qu'avaient dit Jaxart et Shallah.

Il régnait dans l'air une odeur de pourriture, – une faible senteur de musc, sèche, écoeurante. Elle semblait provenir de la cabine intérieure. Elle eut sur Carse un étrange effet. Sans savoir ce qu'elle était, il la détesta.

Il pensa que s'il s'agissait d'un amoureux que cachait la jeune femme, il devait être d'une étrange espèce. Son esprit fut détourné de cette question par Ywain elle-même. Elle le poignardait du regard et, une fois encore, il se dit qu'il n'avait jamais vu de tels yeux. S'adressant à Scyld, elle ordonna :

– Racontez... toute l'histoire.

Mal à l'aise, en phrases hachées, il parla. Ywain regarda Boghaz.

– Et vous, gros bonhomme, comment avez-vous eu cette épée ?

Boghaz soupira, désigna Carse d'un geste de la tête.

– Je la lui ai prise, Altesse. C'est une belle arme et je suis voleur de mon métier.

– Est-ce pour cette unique raison que vous la convoitiez ?

Le visage de Boghaz fut un modèle d'innocente surprise.

– Quelle autre raison pouvait-il exister ? Je ne suis pas un guerrier.

En outre, il y avait la ceinture et le collier. Vous pouvez voir vous-même, Altesse, que le tout a de la valeur.

Le visage d'Ywain ne laissa point deviner si elle le croyait ou non. Elle se tourna vers Carse.

– C'est donc à vous qu'appartenait l'épée ?

– Oui.

– Où l'avez-vous prise ?

– Je l'ai achetée à un marchand.

– Où ?

– Dans le pays du nord, au-delà de Shun.

– Vous mentez ! dit Ywain en souriant.

– Je me suis procuré cette arme honnêtement, dit Carse avec lassitude, – et en un sens, c'était exact. – Peu m'importe que vous le croyiez ou non.

La fissure de la porte semblait ironique. Carse aurait voulu la briser et l'ouvrir pour voir qui était tapi là, l'oreille tendue, aux aguets dans l'obscurité. Il aurait voulu voir l'être de qui émanait cette détestable odeur.

*Mais il semblait presque que ce fût inutile. Il semblait presque qu'il sût.*

Incapable de se dominer plus longtemps, Scyld éclata.

– Je vous demande pardon, Altesse, mais pourquoi tant d'histoires à propos de cette épée ?

– Vous êtes un bon soldat, Scyld, répondit-elle, pensive, mais, en beaucoup de choses, un imbécile. Avez-vous nettoyé cette lame ?

– Bien sûr. Elle était en très mauvais état, dit-il en regardant Carse avec dégoût. On n'y avait sans doute pas touché depuis des années !

Ywain leva le bras et posa la main sur la poignée ornée d'un brillant. Carse vit que cette main tremblait. Elle dit doucement :

– Vous avez raison, Scyld. On n'y avait pas touché depuis des années ! Pas depuis que Rhiannon, qui l'avait forgée, a été muré dans sa tombe en punition de ses péchés.

Le visage de Scyld se vida de toute expression. Sa mâchoire tomba. Après un long moment, il dit un seul mot :

– Rhiannon !



## CHAPITRE VIII

Le regard froid d'Ywain s'arrêta sur Carse.

– Il sait le secret de la tombe, Scyld. Il le connaît certainement s'il a l'épée.

Elle se tut. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix presque imperceptible, comme si elle exprimait une pensée intérieure.

– Un dangereux secret. Si dangereux que je me demande presque...

Elle s'interrompit net, comme si elle craignait d'en avoir déjà trop dit. Avait-elle jeté un rapide regard à la porte intérieure ? Elle reprit son accent impérieux pour demander à Carse :

– Où est la tombe de Rhiannon ?

– Je n'en sais rien, répondit Carse en hochant la tête et en s'agrippant à l'épaule de Boghaz pour garder son équilibre.

De petites gouttes de sang avaient coulé et taché le tapis sous ses pieds. Le visage d'Ywain avait une expression lointaine.

– Confiez-le moi, Altesse, dit Scyld d'une voix rauque.

– Non. Il est trop mal en point pour supporter vos méthodes. Je ne veux pas encore le faire tuer. Il faut... que j'y réfléchisse.

Elle fronça les sourcils. Son regard se porta de Carse à Boghaz, puis revint à Carse.

– Ils refusent de ramer, je crois. Très bien. Vous enlèverez le troisième homme de leur aviron. Faites travailler ces deux-là toute la nuit sans aide. Et dites à Callus d'appliquer le fouet au gras. Cinq coups deux fois par heure.

Boghaz poussa une plainte !

– Altesse, je vous en prie ! Je vous le dirais si je pouvais, mais je ne sais rien ! Je le jure !

– C'est possible, dit-elle en haussant les épaules. Dans ce cas vous chercherez à faire comprendre à votre camarade qu'il doit parler. « Elle se tourna vers Scyld ». Dites aussi à Callus d'arroser le grand d'eau de mer aussi souvent qu'il sera nécessaire. Cette eau a des propriétés cicatrisantes, ajouta-t-elle, et ses dents blanches étincelèrent.

Scyld éclata de rire. Ywain, du geste, le congédia.

– Veillez à ce qu'on les maintienne à l'aviron mais il ne faut, sous aucun prétexte, que l'un ou l'autre meure. Lorsqu'ils seront prêts à parler, vous me les ramènerez.

Scyld salua et ramena ses prisonniers dans la fosse des rameurs. On détacha Jaxart de l'aviron et le cauchemar interminable des heures sombres recommença pour Carse.

Boghaz, écrasé, tremblait. Il poussa des cris épouvantables lorsqu'il reçut les cinq coups puis, à l'oreille de Carse, il se lamenta :

– Je voudrais n'avoir jamais vu votre maudite épée ! Elle nous conduira jusqu'à Caer Dhu... et que les dieux aient pitié de nous !

– Vous parliez différemment à Jekkara, répondit Carse qui découvrit ses dents en un sourire très proche d'un rictus.

– J'étais alors un homme libre et les Dhuvien étaient bien loin.

Carse sentit qu'il se contractait, à l'énoncé de ce nom. Il dit, d'une voix étrange :

– Boghaz, qu'est-ce que c'était que cette odeur qui flottait dans la cabine ?

– Je n'ai rien senti.

« Etrange ! pensa Carse. *Pourtant, elle m'a rendu presque fou. Mais peut-être le suis-je déjà !* »

– Jaxart avait raison, Boghaz. Il y a quelqu'un qui se cache là, dans la cabine intérieure.

– La conduite d'Ywain ne m'intéresse nullement, dit Boghaz avec quelque irritation.

Ils travaillèrent en silence un moment. Puis Carse demanda brusquement :

– Qu'est-ce que c'est que les Dhuvien ?

– D'où venez-vous en réalité, vieux ? demanda Boghaz, les yeux écarquillés.

– Je vous l'ai dit. De très loin, au-delà de Shun.

– Ce doit être vraiment loin, si vous n'avez jamais entendu parler de Caer Dhu et du Serpent ! Puis, haussant ses grasses épaules, Boghaz continua, tout en poussant la rame :

– Vous jouez, je suppose, un jeu qui vous est personnel. Toute cette prétendue ignorance... Mais je veux bien entrer dans votre jeu. Vous savez du moins, continua-t-il que, depuis des temps reculés, il y a sur

notre monde des êtres humains et des êtres pas tout à fait humains, les Hybrides. Chez les humains, les plus grands étaient les Quiru qui sont partis. Ils avaient tant de science et de sagesse qu'on les révère encore et qu'on les appelle des surhommes.

Mais il y avait aussi les Hybrides, les races qui ressemblaient à des hommes mais ne descendent pas du même sang. Ce sont les Nageurs, nés des créatures marines ; le peuple du ciel, qui vient des choses ailées ; puis les Dhuvien, descendants du serpent.

Carse eut un frisson glacé. Comment se faisait-il que tout cela, qu'il entendait pour la première fois, lui parût si familier ? Il n'avait certainement jamais connu auparavant l'histoire de l'évolution sur Mars, l'histoire de ces races intrinsèquement étrangères évoluant vers des types pseudo-humains d'une similitude superficielle. Il ne le savait pas auparavant. Mais ne le savait-il vraiment pas ?

Les Dhuvien ont toujours été rusés et savants comme le serpent qui fut leur ancêtre, continua Boghaz. Si rusés qu'ils persuadèrent Rhiannon, des Quiru, de leur enseigner une partie de son savoir. Une partie, mais pas tout. Cependant, ce qu'ils ont appris leur a suffi pour faire de leur cité noire de Caer Dhu une ville imprenable, et pour leur permettre d'intervenir, parfois avec leurs armes scientifiques, pour faire de leurs alliés Sarks la nation humaine prédominante.

– Et ce fut là le péché de Rhiannon ? demanda Carse.

– Oui, ce fut le péché du Maudit car, dans son orgueil, il a défié les autres Quiru qui lui conseillaient de ne pas transmettre une telle science aux Dhuvien. Pour le punir, les autres Quiru ont condamné Rhiannon et l'ont muré dans une tombe secrète avant de quitter notre monde. Du moins, c'est ce que prétend la légende !

– Les Dhuvien eux-mêmes ne sont-ils pas légendaires !

– Non ! Ils sont là, ces damnés ! marmonna Boghaz. C'est à cause d'eux que tous les hommes libres détestent les Sarks qui ont conclu une alliance démoniaque avec le Serpent.

Ils furent interrompus par Lorn, l'esclave aux ailes brisées. On l'avait envoyé remplir un baquet d'eau de mer et il l'apportait. L'homme ailé, d'une voix qui, malgré sa malheureuse condition, conservait des accents musicaux, dit à Carse :

– Ce sera douloureux, étranger. Supportez-le si vous le pouvez. Cela vous soulagera.

Il souleva le baquet. L'eau lumineuse coula et recouvrit le corps de Carse d'une gaine brillante. Celui-ci comprit pourquoi Ywain avait souri. L'élément chimique qui donnait à la mer sa phosphorescence

était peut-être curatif, mais le remède s'avérait pire que les blessures. La corrosion, qui semblait ronger la chair jusqu'aux os, était atroce.

La nuit continua. Après un instant, Carse sentit diminuer sa souffrance. Ses meurtrissures ne saignaient plus et l'eau commençait à le rafraîchir. Il vit avec surprise pointer le second matin sur la Mer Blanche.

Peu après le lever du soleil, un cri se fit entendre du haut du mât. Les Bancs Noirs apparaissaient. À travers son hublot, Carse vit des milles et des milles d'une étendue confuse de vagues en désordre. Des récifs et des bas-fonds et, ça et là, les dents noires déchiquetées des rochers, apparaissaient à travers l'écume.

– Ils ne vont pas essayer de traverser ce fouillis ! s'écria-t-il.

– C'est le plus court chemin pour aller à Sark, répondit Boghaz. Pour ce qui est de traverser les Bancs... Pour quelle raison toutes les galères Sarkes portent-elles des Nageurs captifs ?

– Je me le suis demandé.

– Vous le verrez bientôt.

Ywain apparut sur le pont, Scyld la rejoignit. Leurs regards ne s'abaissèrent pas sur les deux malheureux hagards qui transpiraient à l'aviron. Boghaz, instantanément, gémit piteusement :

– Pardon, Altesse !

Ywain ne lui accorda aucune attention. Elle ordonna à Scyld :

– Ralentissez les battements et faites sortir les Nageurs.

On ôta leurs fers à Naram et à Shallah qui coururent à l'avant. On cadenassa sur leurs corps des harnais métalliques. De longs filins portaient de ces harnais et venaient s'attacher à des anneaux chevillés dans le pont du gaillard d'avant. Les deux Nageurs plongèrent sans crainte dans les eaux écumantes. Les filins métalliques se tendirent et Carse aperçut les têtes des deux créatures qui montaient et descendaient comme des bouchons de liège tandis qu'elles glissaient, en avant de la galère, dans les bancs mugissants.

– Vous voyez ? dit Boghaz. Ils trouvent le passage au toucher. Ils peuvent guider un navire à travers n'importe quoi !

Au rythme lent du tambour, la galère noire avançait dans l'eau agitée. Ywain, cheveux au vent, le haubert étincelant, était debout près de l'homme de barre. Scyld et elle scrutaient attentivement le passage en avant. Les vagues dures secouaient la quille en sifflant et en grondant ; un aviron se fendit sur un rocher, mais ils avancèrent sans accrocs.

Le passage fut long et fatigant. Le soleil monta au zénith. À bord de la galère régnait une tension douloureuse. Boghaz et Carse peinaient sur leur aviron et l'Homme de la Terre n'entendait que vaguement le mugissement des brisants. Le gras Valkisien gémissait maintenant sans arrêt. Les bras de Carse étaient comme du plomb, son cerveau lui semblait pris dans un étau.

Enfin la galère, tirée hors des Bancs, navigua en eau tranquille. Le grondement sinistre venait maintenant de l'arrière. Les deux Nageurs furent halés dans le vaisseau. Alors, Ywain, pour la première fois, jeta un regard aux esclaves titubants, dans la fosse des rameurs.

– Qu'ils prennent un bref repos, ordonna-t-elle brièvement. Le vent se lèvera bientôt.

Ses yeux se portèrent sur Carse et Boghaz.

– Scyld, je veux revoir maintenant ces deux-là.

Carse regarda Scyld traverser le pont et descendre l'échelle. Il éprouvait une appréhension qui lui soulevait le cœur. Il ne désirait pas remonter dans cette cabine. Il ne désirait pas revoir cette porte et sa fissure ironique, ni sentir cette diabolique odeur écœurante. Mais on les détacha de nouveau, Boghaz et lui, et on les conduisit à l'arrière.

La porte se referma derrière eux. Scyld et Ywain se tenaient derrière la table sculptée, l'épée de Rhiannon étincelant devant eux. L'air empuanti... et la porte basse dans la cloison... pas complètement close... pas tout à fait. Ywain prit la parole.

– Vous avez eu un premier aperçu de ce que je peux vous faire. Désirez-vous en avoir un second ? Ou préférez-vous me dire où se trouve la sépulture de Rhiannon et ce que vous y avez trouvé ?

– Je vous ai dit, répondit Carse sur un ton monocorde, que je ne le sais pas.

Il ne regardait pas Ywain. Cette porte intérieure le fascinait, retenait son attention. Quelque part dans son esprit, tout au fond, quelque chose bougeait, s'éveillait. Une prescience, une haine, une horreur qu'il ne pouvait comprendre.

Mais il saisissait très bien que c'était le point culminant, la fin. Un frisson terrible le secoua, une crispation involontaire des nerfs.

*Quelle est cette chose que je ne sais pas, mais que je peux, en quelque sorte, presque me rappeler ?*

– Vous êtes fort ! disait Ywain qui se penchait en avant. Vous vous enorgueillissez. Vous sentez que vous pouvez supporter la torture physique, plus même que je n'oserais vous l'infliger. Je crois sincèrement que vous en seriez capable. Mais il y a d'autres moyens !

Des moyens plus rapides, plus sûrs, contre lesquels ne peut se défendre même un homme fort !

Elle suivit la direction du regard de Carse fixé sur la porte intérieure.

– Peut-être, continua-t-elle, suave, pouvez-vous deviner ce que je veux dire ?

Le visage de Carse était maintenant vide de toute expression. L'odeur musquée était lourde dans sa gorge comme de la fumée. Il la sentait se replier et se tordre en lui, remplir ses poumons, s'infiltrer dans ses veines. D'une subtilité empoisonnée, cruelle, froide. Il oscilla sur ses jambes, mais son regard fixe ne vacilla point.

– Je peux deviner, dit-il d'une voix rauque.

– Bien ! Parlez donc, je n'aurai pas besoin d'ouvrir cette porte.

Carse éclata d'un rire bas et rauque. Ses yeux, où passait un nuage, étaient étranges.

– Pourquoi parlerais-je ? Vous me tueriez ensuite, afin que le secret soit gardé !

Il fit un pas en avant. Il savait qu'il bougeait et qu'il parlait, bien que le son de sa voix ne parvînt que vaguement à ses oreilles. Mais une confusion sombre régnait en lui. Les veines de ses tempes se gonflaient comme des cordes nouées et le sang lui affluait au cerveau.

Pourquoi faisait-il un pas en avant, vers la porte ? Pourquoi hurlait-il, avec un accent qui n'était pas le sien :

– *Ouvrez donc, Enfant du Serpent !*

Boghaz laissa échapper une plainte déchirante et s'accroupit dans un coin, en se cachant le visage. Ywain sursauta, étonnée et soudain pâle. La porte tourna lentement sur ses gonds et s'ouvrit.

Il n'y avait derrière que l'obscurité et une ombre. Une ombre enveloppée d'un manteau et d'un capuchon et si aplatie dans la cabine sans lumière qu'elle était l'ombre d'une ombre. Mais elle était là. Carse, pris au piège de son étrange destin, la reconnut.

C'était la peur, l'ancienne chose démoniaque qui rampait dans l'herbe au commencement, séparée de la vie, mais guettant celle-ci de son regard froidement expérimenté, riant de son rire silencieux pour donner seulement la mort cruelle.

C'était le Serpent. L'être primitif, en Carse, aurait voulu courir, se cacher au loin. Toutes les cellules de sa chair se rétractaient, tout son instinct l'avertissait. Mais il ne s'enfuyait pas et une rage montait en lui qui effaçait la crainte, effaçait Ywain et les autres, effaçait tout,

sauf le désir de détruire complètement la créature tapie hors de la lumière.

*Sa propre colère ? Ou quelque chose de plus grand ? quelque chose né d'une honte et d'une agonie qu'il ne pourrait jamais connaître ?*

Une voix sortit de l'ombre et lui parla, douce et sifflante.

– Vous l'avez voulu. Qu'il en soit donc ainsi fait.

Un silence complet régnait dans la cabine. Scyld avait reculé. Ywain elle-même s'était retirée au bout de la table. Boghaz, tremblant de peur, respirait à peine.

L'ombre avait fait un mouvement, accompagné d'un léger bruissement sec. Un point, d'un éclat adouci, était apparu, tenu par des mains invisibles – un point qui ne jetait aucune lueur. C'était, sembla-t-il à Carse, comme un anneau de petites étoiles, incroyablement lointaines. Les étoiles se mirent à bouger, à suivre le cercle d'une orbite secrète, à tourner de plus en plus vite, jusqu'à former une roue, bizarrement indistincte. De ces étoiles, maintenant, provenait une note haute et claire, un chant cristallin qui était comme l'infini, sans commencement ni fin. Un chant, un appel, accordé seulement à l'oreille de Carse. Mais était-ce à son oreille ? Il n'aurait su le dire. Peut-être entendait-il avec sa chair, avec tous ses nerfs frémissants. Les autres, Ywain, Scyld et Boghaz, ne paraissaient pas atteints. Carse sentit se glisser en lui un froid glacial. Il lui semblait que ces minuscules étoiles sonores l'appelaient du fond de l'univers, le charmaient pour l'entraîner dans les profondeurs de l'espace où le cosmos vide le desséchait en aspirant sa chaleur et sa vie.

Ses muscles se détendirent. Il sentit ses tendons s'amollir et couler sur le flux glacé. Il sentit se dissoudre son cerveau. Il tomba lentement à genoux. Les petites étoiles continuaient à chanter. Il comprenait maintenant ce qu'elles disaient. Elles posaient une question. Il savait qu'après avoir répondu il pourrait dormir. Il ne se réveillerait plus, mais peu importait. Il avait peur maintenant, mais, s'il s'endormait, il oublierait sa peur.

*Peur ! La peur ! L'ancienne épouvante raciale qui hante l'âme, la terreur qui se glisse dans l'obscurité silencieuse !*

Dans le sommeil et la mort, il pourrait oublier cette peur. Il suffisait qu'il répondît à cette question chuchotée par l'hypnotiseur :

– Où est la tombe ?

– Réponds. Parle.

Mais quelque chose lui enchaînait encore la langue. La flamme de la colère brûlait toujours en lui et luttait contre l'éclat des étoiles

chantantes. Il se raidit, mais le chant des étoiles était trop fort. Il sentit qu'il remuait ses lèvres sèches.

– La Tombe, la sépulture de Rhiannon...

*Rhiannon ! Le père Noir qui vous a enseigné la science, à vous, descendant de l'œuf du Serpent !*

Le nom retentit en lui comme un cri de guerre. Sa rage fut à son comble. La pierre fumée incrustée dans la poignée de l'épée parut soudain appeler sa main. Il bondit et saisit l'arme.

Ywain sauta en avant avec un cri brusque, mais elle arriva trop tard. Le grand joyau parut flamber, saisir la puissance des brillantes étoiles sonores et la faire reculer en un tourbillon. Le chant cristallin se fit plus aigu et se brisa. L'éclat s'éteignit. Carse avait rejeté l'étrange hypnose. Le sang afflua de nouveau dans ses veines. L'épée lui paraissait vivante entre ses mains. Il hurla le nom de Rhiannon et plongea dans l'obscurité. Il entendit un cri sifflant lorsque sa longue lame atteignit le cœur de l'ombre.



## CHAPITRE IX

Carse se redressa lentement et se retourna sur le seuil, le dos à la chose qu'il avait abattue sans la voir. Il n'éprouvait aucun désir de la regarder. Il était complètement ébranlé et se trouvait dans une étrange humeur qui touchait à la démence. C'est l'hystérie, pensa-t-il. Ça vient quand on est à bout, que les murs se ferment et qu'il ne reste plus qu'à se battre avant de mourir.

Un silence profond régnait dans la cabine. Scyld avait le regard hébété d'un idiot, la bouche ouverte. Ywain avait appuyé une main sur le bord de la table et cet unique petit signe de faiblesse paraissait étrange chez elle. Ses yeux n'avaient pas quitté Carse. Elle dit, d'une voix rauque : – Etes-vous un homme, ou un démon, que vous puissiez résister à Caer Dhu ?

Carse ne répondit pas. Il avait dépassé le stade de la parole. Le visage d'Ywain flottait devant lui comme un masque d'argent. Il se souvenait des souffrances, du labeur déprimant à l'aviron, des cicatrices qu'avait laissées le fouet sur son dos. Il se rappelait la voix qui avait dit à Callus :

« Instruisez-le ! »

Il avait abattu le Serpent. Après cela, il ne devait pas être difficile de tuer une reine !

Il se mit à marcher pour franchir la courte distance qui les séparait. Il y avait quelque chose de terrible dans la détermination de ce lent mouvement de l'esclave écorché qui, menottes aux mains, portaient la grande épée que le sang étranger avait souillée.

Ywain recula d'un pas. Sa main tremblante chercha la poignée de son épée. Elle ne craignait pas la mort. Elle avait peur de ce qu'elle voyait dans Carse, de la lumière qui flambait dans ses yeux. Elle craignait, non le corps, mais l'âme.

Scyld poussa un cri rauque. Il dégaina et s'élança. Tous avaient oublié Boghaz, tapi en silence dans son coin. Le Valkisien se redressa, déploya sa grande carcasse avec une incroyable vélocité. Lorsque Scyld passa devant lui, il leva les deux mains et fit tomber tout le poids de ses fers, avec une force terrible, sur la tête du Sark. Celui-ci tomba comme une masse.

Mais Ywain avait retrouvé son orgueil. L'épée de Rhiannon se levait haut pour la frapper à mort. Rapide comme l'éclair, elle dégaina son arme plus courte et para le coup. La force du choc lui arracha la lame des mains. Carse n'avait plus qu'à frapper encore. Mais il semblait qu'après cet effort quelque chose se fût en allé de lui. Il vit qu'elle ouvrait la bouche pour un hurlement d'appel. Du revers de sa poignée, il la frappa au visage et elle glissa sur le pont, étourdie, la joue ouverte. Boghaz repoussa Carse en lui disant :

– Ne la tuez pas ! Nous pourrions racheter nos vies en échange de la sienne !

L'Homme de la Terre regarda Boghaz attacher la reine, la bâillonner, lui enlever la dague de sa ceinture. Il se dit qu'ils étaient deux esclaves, qu'ils avaient vaincu Ywain de Sark, abattu son capitaine, et que la vie de Matt Carse, comme celle de Boghaz de Valkis, vaudraient moins qu'un souffle dès que leur crime serait découvert.

Jusque-là, ils étaient saufs. Il y avait eu peu de bruit et aucun tumulte d'alarme ne se faisait entendre à l'extérieur.

Boghaz ferma la porte intérieure, comme pour bloquer et supprimer jusqu'au souvenir de ce qui était étendu dans la seconde cabine. Puis il regarda Scyld de plus près. Celui-ci était mort. Il ramassa son épée et resta immobile une minute, retenant son souffle. Il regardait Carse avec un respect nouveau fait à la fois d'admiration et d'épouvante. Avec un coup d'œil à la porte fermée, il marmonna :

– Je n'aurais pas cru cela possible ! Et cependant je l'ai vu.

Il se tourna vers Carse :

– Vous avez crié le nom de Rhiannon avant de frapper. Pourquoi ?

– Comment pourrait-on savoir ce qu'on dit en de pareils moments ? répondit Carse avec impatience.

La vérité était qu'il ne savait pas lui-même pourquoi il avait prononcé le nom du Maudit. On le lui avait jeté si souvent au visage que ce nom était peut-être devenu une sorte d'obsession. La puissance d'hypnose de ce Dhuvien lui avait, un instant, fait complètement perdre l'équilibre. Il se rappelait seulement une rage violente... et les dieux savaient que ce qu'il avait subi aurait rendu furieux n'importe qui !

Il pouvait paraître étrange que le Dhuvien, avec sa science hypnotique, n'eût pas réussi à le soumettre entièrement. Sans doute fallait-il en voir l'explication dans le fait qu'il était un homme de la Terre et le produit d'un autre âge. Pourtant même dans ces conditions,

il avait été bien près d'être vaincu... horriblement près. Il ne voulait plus y penser.

– Maintenant c'est fini. Oubliez cela, dit-il. Il faut que nous sortions de ce mauvais pas.

Le courage de Boghaz semblait s'être épuisé.

– Nous ferions mieux, dit-il, renfrogné, de nous tuer tout de suite pour en finir.

Il était sincère. Carse lui demanda :

– Si c'est là votre sentiment, pourquoi avez-vous frappé pour me sauver la vie ?

– Je ne sais pas. L'instinct, je suppose.

– Très bien. Mon instinct à moi est de continuer à vivre aussi longtemps que possible.

Il ne semblait pas que ce pût être long. Mais il n'allait pas suivre le conseil de Boghaz et se jeter sur l'épée de Rhiannon. Il la soupesa, les sourcils froncés, puis son regard se porta sur ses fers. Il dit soudain :

– Si nous pouvions libérer les rameurs, ils se battraient. Ils sont tous condamnés à vie. Ils n'ont rien à perdre. Nous pourrions nous emparer du bateau.

Boghaz ouvrit de grands yeux, puis il les plissa d'un air rusé. Il examinait la proposition. Il haussa enfin les épaules.

– Mourir pour mourir, on peut toujours essayer ! Quoi que nous fassions, cela en vaudra la peine !

Il passa le doigt sur la pointe de la dague d'Ywain. Elle était mince et forte. Avec une habileté infinie, il se mit à piquer le cadenas qui fermait les menottes de l'homme de la Terre.

– Avez-vous un plan ? demanda-t-il.

– Je ne suis pas magicien, grogna Carse. Tout ce que je puis faire, c'est tenter ma chance !

Puis, avec un regard à Ywain :

– Restez là, Boghaz. Barricadez la porte ! Gardez-la. Si les événements tournaient mal, elle serait notre dernier et seul espoir !

À ses poignets, les menottes étaient maintenant ouvertes et ses pieds étaient libres. Il déposa l'épée à contrecœur. Boghaz avait besoin de la dague pour se libérer, mais il y en avait une autre à la ceinture de Scyld. Carse s'en empara et la cacha sous son kilt. Tout en agissant, il donnait de brèves instructions à Boghaz

Un instant plus tard, il ouvrait, juste assez pour sortir, la porte de la cabine. Derrière lui, une assez bonne imitation de la voix de Scyld se fit entendre. Elle demandait un garde. Un soldat se présenta.

– Ramenez cet esclave à son aviron, ordonna la voix. Et veillez à ce que lady Ywain ne soit pas dérangée.

L'homme salua et emmena Carse qui traînait les pieds. La porte de la cabine se referma bruyamment et Carse entendit la barre qui tombait en place.

Traverser le pont... Descendre l'échelle... Compter les soldats. Réfléchir au moyen de s'y prendre...

– Non. Ne pense pas. Autrement, jamais tu n'oseras.

Le Tambour, qui est lui-même un esclave... Les deux Nageurs... Le timonier, à l'extrémité de la passerelle, qui fouette un rameur... Des rangées d'épaules qui se penchent sur les avirons, en avant, en arrière... Des rangées de visages au-dessus... Faces de rats, de chacals, de loups... Les manches des avirons craquent et gémissent... Puanteur de la transpiration et des fonds d'eau... et le tambour qui bat, qui bat, qui bat...

Le soldat confia Carse à Callus et s'éloigna. Jaxart était revenu à l'aviron et, avec lui, un condamné Sark qui portait une marque imprimée sur le visage. Ils jetèrent un regard à Carse, puis détournèrent les yeux.

Callus lança rudement sur le banc l'Homme de la Terre qui se pencha très bas sur l'aviron pendant que le capitaine se baissait en grommelant pour fixer la chaîne principale aux fers de son prisonnier.

– J'espère qu'Ywain me permettra de m'occuper de vous quand elle aura fini, charogne ! je m'amuserai bien quand...

Callus s'interrompit brusquement, muet à jamais. Carse l'avait poignardé avec une telle précision que Callus ne s'était rendu compte de rien.

– Suivez le rythme ! grogna tout bas Carse à Jaxart.

Le grand Khondorien obéit. Ses yeux s'éclairèrent d'une lumière voilée. L'Homme marqué à la joue eut un rire silencieux. Carse coupa, à la ceinture de Callus, la courroie à laquelle était attachée la clef des cadenas maîtres, puis il laissa doucement tomber le corps dans les petits fonds. L'homme qui se trouvait de l'autre côté du passage avait vu, ainsi que le tambour.

– En mesure ! répéta Carse.

Jaxart, les yeux flamboyants, soutint le rythme. Mais le son du

tambour se ralentit, hésitant, et s'éteignit. Carse se débarrassa de ses menottes. Ses yeux rencontrèrent ceux de l'esclave et le battement reprit. Mais déjà le timonier s'avavançait en criant :

– Qu'est-ce qui se passe, charogne ?

– Mes bras sont fatigués, répondit l'homme, chevrotant.

– Fatigués ! Vraiment ? Je vous fatiguerai aussi le dos, si vous recommencez !

L'homme qui était placé près du hublot, un Khondorien, dit avec décision :

– Il se passera pas mal de choses ! Ordures de Sark !

Il lâcha son aviron. Le timonier avança sur lui :

– Vous êtes sûr ? Dans ce cas, vous êtes un vrai prophète !

Son fouet se leva et retomba une fois, mais déjà Carse était sur lui. D'une main il ferma la bouche de l'homme et, de l'autre, plongea sa dague. En silence, rapidement, un second corps roula dans les fonds d'eau.

Un cri étranglé d'animal parcourut la fosse des rameurs, mais il fut réprimé par Carse qui leva les bras en un geste d'avertissement. Il regarda le pont au-dessus de lui. Personne n'avait encore remarqué quoi que ce fût, rien n'avait attiré l'attention.

Le rythme des avirons s'était naturellement rompu, mais ce n'était pas un fait inhabituel et, dans tous les cas, c'était l'affaire du timonier. Personne ne s'étonnerait, à moins que les rames ne s'arrêtassent tout à fait. Si cette chance pouvait seulement durer...

Le tambour, par bon sens, ou par habitude, continuait à taper. Carse passa la consigne :

– Continuez à ramer jusqu'à ce que nous soyons tous libres !

Le battement scandait de nouveau les mouvements, lentement. Accroupi très bas, Carse ouvrait les cadenas. Pas besoin de prévenir les hommes qu'il ne fallait pas faire tinter leurs chaînes à mesure qu'ils étaient, l'un après l'autre, libérés.

Malgré ces précautions, moins de la moitié des esclaves seulement était détachée lorsqu'un soldat inoccupé eut l'idée de se pencher sur la rambarde du pont pour regarder en bas. Carse venait de détacher les Nageurs. Il vit l'homme changer d'expression, manifestant une compréhension incrédule.

Il saisit le fouet du timonier et lança en haut la longue et vibrante lanière. Le soldat poussa un hurlement d'alarme lorsque le fouet s'enroula autour de son cou et l'entraîna dans la fosse où il s'écrasa.

Carse bondit sur l'échelle.

– En avant, les charognards, la racaille ! À vous la chance !

Ils le suivirent en poussant le hurlement bestial de créatures assoiffées de vengeance et de sang. Par l'échelle ils affluèrent sur le pont en faisant tourner leurs chaînes et ceux qui étaient encore attachés aux bancs se démenèrent pour se libérer.

Ils eurent le bref avantage de la surprise ; l'attaque était venue si rapidement après l'alarme que les épées n'étaient qu'à demi tirées et les arbalètes encore détendues. Mais cela ne pouvait durer longtemps. Carse le savait bien.

– Frappez ! frappez dur, pendant que vous le pouvez !

Armés de cabillots, de leurs fers, de leurs poings, les galériens chargèrent les soldats qui les reçurent de pied ferme. Carse avait son fouet et son poignard, Jaxart hurlait le mot « Khondor » comme un cri de guerre. Corps nus contre cottes de mailles, désespoir contre discipline. Les Nageurs glissaient comme des ombres brunes dans la bagarre et l'esclave aux ailes brisées s'était arrangé pour avoir une épée. Les marins vinrent renforcer les soldats, mais les loups continuaient à monter de la fosse.

Du gaillard d'avant et de la plateforme du timonier, des archers se mêlaient au combat. Mais la lutte devint un corps à corps si étroit qu'ils durent s'arrêter, de peur de tuer leurs propres hommes. L'odeur douceâtre et salée du sang monta dans l'air. Les ponts devenaient glissants. Mais, peu à peu, la force supérieure de la soldatesque s'affirma.

Carse vit que les esclaves étaient repoussés et que le nombre des morts augmentait. D'un furieux élan, il courut à la cabine. Les Sarks avaient dû trouver étrange qu'Ywain et Scyld ne se fussent pas montrés, mais ils n'avaient guère eu le temps de s'en occuper. Carse martela la porte en hurlant le nom de Boghaz. Le Valkisien enleva la barre et Carse bondit à l'intérieur.

– Portez cette femme sur la plateforme du timonier ! dit-il, haletant. Je vous ouvre le chemin.

Il saisit l'épée de Rhiannon et ressortit. Derrière lui, Boghaz portait Ywain dans ses bras. L'échelle n'était qu'à deux pas de la porte. Les archers étaient descendus pour se battre et il n'y avait sur la plateforme qu'un marin Sark effrayé qui s'agrippait à la barre du gouvernail. Carse, l'épée tournoyante, débarrassa le chemin et tint le pied de l'échelle tandis que Boghaz grimpait et plaçait Ywain bien en vue de tous, debout.

– Regardez ! hurla-t-il. Nous tenons Ywain !

Il n'était pas besoin de le dire. L'apparition de la princesse entre les mains d'un esclave, attachée et bâillonnée, fut un coup pour les soldats et comme un philtre magique pour les rebelles. Deux cris s'élevèrent ensemble : un gémissement et un hurra. Quelqu'un trouva le corps de Scyld et le tira sur le pont. Doublement privés de chefs, les soldats perdirent courage. La fortune changea de côté et les esclaves profitèrent de leur avantage. L'épée de Rhiannon les conduisait. À grands coups, elle coupa les drisses et fit descendre du grand mât le pavillon Sark orné d'un dragon, puis elle acheva le dernier soldat Sark.

Le bruit et le mouvement cessèrent brusquement. La galère noire dérivait, poussée par le vent qui fraîchissait Carse monta d'un pas fatigué sur la plateforme. Ywain, toujours maintenue par Boghaz, le suivit, les yeux brûlants d'un feu d'enfer. Carse s'avança au bord de la plateforme et resta debout, appuyé sur l'épée. Les esclaves, épuisés par la lutte et enivrés par la victoire, se réunirent sur le pont en dessous, comme un cercle de loups haletants.

Jaxart revint après avoir fouillé les cabines. Il agita sa lame humide devant Ywain et cria :

– Un bel amoureux, qu'elle gardait dans sa cabine ! Un rejeton de Caer Dhu, le Serpent qui pue !

La réaction fut instantanée chez les esclaves. À ce nom, leurs nerfs se tendirent et se hérissèrent. Ils avaient peur, malgré leur nombre. Carse put difficilement se faire entendre.

– La chose est morte. Jaxart, voulez-vous nettoyer le bateau ?

Jaxart, avant de se retourner pour obéir, s'arrêta.

– Comment saviez-vous qu'il était mort ?

– C'est moi qui l'ai tué, dit Carse,

Les yeux de tous se fixèrent sur lui, comme s'il était plus qu'un homme. Un murmure d'admiration parcourut le groupe :

– Il a tué le Serpent !

Jaxart retourna dans la cabine avec un autre homme et porta le corps au dehors. Pas un mot ne se fit entendre. Les hommes laissèrent un large passage jusqu'au côté du vaisseau sous le vent, et la noire chose voilée y fut portée, sans visage, sans forme, cachée dans sa robe et son capuchon, symbole, même dans la mort, du mal infini.

Carse lutta de nouveau contre une frayeur glacée mêlée de répulsion et d'un soupçon d'étrange colère. Il se força à regarder. Le grand bruit que fit la chose en tombant produisit un choc dans le

silence. L'eau se rida de petites lignes de feu qui s'élargirent et disparurent au loin.

Les hommes se remirent alors à parler. Ils commencèrent à interpellier Ywain, à la railler. Quelqu'un réclama tout haut le sang de la femme et ils se seraient rués sur l'échelle si Carse ne les avait menacés de sa longue épée.

– Non ! Elle nous servira d'otage ; elle vaut son pesant d'or !

Il n'indiqua point comment, mais il savait que l'argument les satisferait un instant. Malgré la haine qu'il éprouvait pour Ywain, il ne désirait pas qu'elle fût mise en pièces par ce troupeau de bêtes sauvages. Il détourna la pensée des hommes sur un autre sujet.

– Il nous faut maintenant un chef, dit-il. Qui voulez-vous choisir ?

Il n'y eut qu'une réponse à cette question. Ils hurlèrent son nom en cris assourdissants et Carse en éprouva un plaisir sauvage. Après des jours de tourment, il était redevenu un homme, même dans un monde étranger. Quand il put reprendre la parole, il dit :

– J'accepte. Ecoutez bien. Les Sarks nous feront payer ce que nous avons fait par une morte lente... à condition qu'ils nous attrapent. Voilà donc mon plan. Nous allons rejoindre les pirates libres, les Rois de la Mer, qui ont leur repaire à Khondor !

Ils acceptèrent à l'unanimité et le nom de Khondor monta haut dans le ciel où se couchait le soleil. Les esclaves Khondoriens étaient comme fous. L'un d'eux déchira une bande de drap jaune dans la tunique d'un soldat mort et en fit une bannière qu'il hissa à la place du pavillon Sark.

Sur la demande de Carse, Jaxart se chargea de la direction de la galère et Boghaz fit redescendre Ywain qu'il enferma dans sa cabine. Les hommes se dispersèrent, pressés de se débarrasser de leurs fers, avides de piller les habits et les armes des morts et de puiser dans les tonneaux de vin. Seuls Naram et Shallah restèrent devant Carse, les yeux levés sur lui dans le crépuscule.

– Etes-vous d'un autre avis ? leur demanda-t-il.

Les yeux de Shallah brillèrent de la même étrange lumière qu'il avait déjà vue en eux.

– Vous êtes un étranger, dit-elle doucement. Etranger à nous, étranger à notre monde. Et je répète que je sens en vous une ombre noire qui m'effraie car, où que vous alliez, vous la projetterez.

Elle se détourna et Naram ajouta :

– Nous rentrons maintenant chez nous.



Les deux Nageurs se posèrent un instant sur la rambarde. Ils étaient libres, débarrassés de leurs chaînes, et leurs corps avides d'en jouir bondirent en avant, d'un mouvement souple et sûr. Puis ils disparurent par-dessus bord. Carse les revit un instant après. Ils roulaient et plongeaient comme des dauphins, se poursuivaient, s'appelaient l'un l'autre, de leurs douces voix claires, en faisant flamber l'écume des vagues.

Deimos était déjà haut dans le ciel. L'arrière crépuscule avait disparu et Phobos montait rapidement de l'est. La mer devint une vallée d'argent. Les Nageurs s'éloignèrent à l'ouest, traçant un sillage de feu, un chemin de lumière étincelante qui s'affaiblit et disparut.

La galère noire avait mis le cap sur Khondor, toutes voiles tendues, noires contre le ciel. Carse resta, debout sur la plateforme avec, entre les mains, l'épée de Rhiannon.

## CHAPITRE X

Penché sur la rambarde, Carse regardait la mer, quand il vit arriver les hommes du ciel. La galère avait laissé tomber en arrière le temps et la distance. Carse s'était reposé. Il portait un kilt propre, il était lavé et rasé, ses blessures se cicatrisaient. Il avait récupéré ses bijoux et la poignée de sa longue épée étincelait au-dessus de son épaule gauche. Boghaz était près de lui. Boghaz se tenait toujours près de lui. Il montra du doigt le ciel à l'ouest et dit :

– Regardez là-bas !

Carse vit au loin comme un vol d'oiseaux. Mais ceux-ci grossirent rapidement et il se rendit bientôt compte que c'étaient des hommes, ou plutôt des hybrides, comme l'esclave aux ailes brisées. Ceux-là n'étaient pas esclaves et leurs ailes larges s'ouvraient, étincelantes, au soleil. Leurs corps minces, entièrement nus, brillaient comme de l'ivoire. Incroyablement beaux, ils tombaient du ciel bleu comme des flèches. Ils étaient parents des Nageurs. Ceux-ci étaient les parfaits enfants de la Mer et les hommes du ciel étaient frères du vent, des nuages, de l'immensité de l'espace. Il semblait qu'une main de maître eût sculpté les deux races suivant leurs éléments respectifs, qu'elle les avait modelées, rêves matérialisés en chair joyeuse, avec une force et une grâce qui se dégageait de la lourdeur des hommes attachés à la terre.

Jaxart, qui était au gouvernail, les appela : « Scouts de Khondor ! »

Carse monta sur la plateforme et les hommes se groupèrent sur le pont pour regarder descendre en un essor impétueux les quatre habitants du ciel. Lorn, l'esclave ailé se tenait en avant, vers la proue ; là il ruminait ses pensées et ne parlait à personne. Il s'était mis debout et l'un des quatre Hybrides de l'air vint à lui. Les autres se posèrent sur la plateforme et replièrent leurs ailes brillantes avec un doux bruissement.

Ils saluèrent Jaxart en l'appelant par son nom et regardèrent avec curiosité la longue galère noire, l'équipage bigarré de durs à cuire qui s'occupait de la manœuvre et, surtout, Carse. Celui-ci retrouva dans leur regard quelque chose qui lui rappela désagréablement Shallah.

– Notre chef, leur dit Jaxart. Un barbare des confins de Mars, mais un homme qui sait se servir de ses mains et qui est loin d'être un

imbécile. Les Nageurs ont sans doute raconté comment il s'est emparé du vaisseau et d'Ywain de Sark ?

– Oui, répondirent-ils en saluant Carse avec une grave courtoisie.

– Jaxart m'a assuré, leur dit Carse, que tous ceux qui luttent contre Sark peuvent trouver un refuge à Khondor. Je réclame ce droit !

– Nous transmettrons votre demande à Rold, qui préside le conseil des Rois de la Mer.

Les Khondoriens du pont se mirent ensuite à crier leurs messages personnels en termes ardents, comme font les hommes longtemps restés loin de leur pays.

Les Hommes du ciel répondirent de leurs claires voix douces puis, bientôt, ils partirent en flèche. Leurs ailes battirent l'air, ils montèrent dans le ciel bleu, de plus en plus haut, et se rapetissèrent au loin. Lorn, debout à la proue, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. Le ciel resta vide.

– Nous serons bientôt à Khondor, dit Jaxart, et Carse se retourna pour lui parler.

Un instinct le fit regarder en arrière et il vit que Lorn avait disparu. Il n'y avait dans l'eau aucune trace de lui. Il s'était jeté silencieusement par-dessus bord et s'était enfoncé comme un oiseau qui se noie, tiré par le poids de ses ailes inutiles.

– Il l'a voulu, et c'est sans doute préférable, grogna Jaxart qui maudit les Sarks, tandis que Carse avait un vilain sourire.

– Patience, dit-il. Nous pouvons encore les écraser. Comment se fait-il que Khondor ait résisté alors que Jekkara et Valkis sont tombées ?

– Parce qu'à Khondor, même les armes scientifiques des Dhuvien, ces diaboliques alliés des Sarks, ne peuvent nous atteindre. Vous comprendrez pourquoi quand vous aurez vu la ville.

Avant midi, la terre, côte rocheuse et rébarbative, fut en vue. Des falaises s'élevaient à pic de la mer et, derrière elles, des montagnes couvertes de forêts culminaient comme un mur de géant. Çà et là, des fjords étroits abritaient des villages de pêcheurs et, parfois, une ferme solitaire s'accrochait au pâturage des Hautes Terres. Des millions d'oiseaux de mer nichaient dans les rochers et le ressac dessinait un collier de flammes blanches au long des falaises.

Carse envoya Boghaz à la cabine d'Ywain. Elle y était restée sous bonne garde et il ne l'avait revue qu'une fois depuis la mutinerie.

C'était au cours de la première nuit après la révolte. Il avait, avec

Boghaz et Jaxart, examiné les étranges appareils qu'ils avaient découverts dans la cabine de l'ennemi Diluvien.

– Ce sont des armes appartenant aux Dhuviens, qui seuls en connaissent le maniement, avait déclaré Boghaz. Nous savons maintenant pourquoi Ywain n'avait pas de vaisseau d'escorte. Elle n'en avait pas besoin avec, à bord de sa galère, un Dhuvien et ses armes.

Jaxart regardait les objets avec répugnance et frayeur.

– La science du Serpent maudit ! Nous devrions les jeter comme nous avons jeté son corps !

– Non, dit Carse en examinant les pièces. S'il était possible de découvrir comment fonctionnent ces systèmes...

Il comprit bientôt que ce ne serait pas possible sans une longue étude. Il avait une culture scientifique très étendue, certes, mais c'était la science d'un monde différent. Ces appareils étaient le produit d'une civilisation étrangère à la sienne dans presque tous ses aspects, la civilisation de Rhiannon dont ces armes diluviennes ne représentaient qu'une faible part ! Carse put reconnaître la machine à hypnotiser qu'avait utilisée le Diluvien contre lui, dans l'obscurité. C'était une petite roue de métal dans laquelle étaient incrustées des étoiles de cristal. Elle tournait sous une légère pression des doigts. Lorsque Carse la fit marcher, elle chuchota une note harmonieuse qui lui rappela de tels souvenirs qu'il en eut le sang glacé et déposa l'appareil en toute hâte.

Les autres dispositifs dhuviens étaient encore plus incompréhensibles. Il y en avait un constitué par une large lentille entourée de prismes cristallins bizarrement asymétriques. Un autre comportait une lourde base métallique dans laquelle étaient montés des vibreurs plats de métal. Carse put seulement se rendre compte que ces appareils exploitaient les lois étranges et subtiles des sciences du son et de l'optique.

– Personne ne peut comprendre la science dhuvienne, marmonna Jaxart. Pas même les Sarks qui sont alliés au Serpent.

Il regardait les appareils avec la haine à moitié superstitieuse qu'éprouvent les gens non cultivés pour les armes mécaniques.

– Peut-être Ywain, qui est la fille du roi de Sark, le peut-elle, dit Carse qui réfléchissait. On peut toujours essayer !

Il se rendit, dans cette intention, à la cabine où elle était gardée. Ywain était assise, prisonnière de ses fers.

Il entra brusquement et la surprit, la tête penchée et les épaules

courbées, dans un épuisement total. Au bruit de la porte elle se redressa et le regarda droit dans les yeux. Il vit combien son visage était pâle et comment ses traits s'étaient profondément creusés. Longtemps il resta sans parler. Il n'éprouvait pour elle aucune pitié. Il la regardait et il jouissait du goût de la victoire, de l'idée qu'il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait. Quand il l'interrogea au sujet des armes scientifiques diluviennes qu'ils avaient trouvées, elle éclata d'un rire sans gaieté.

– Il faut que vous soyez vraiment un barbare ignorant, dit-elle, pour penser que les Dhuvians instruiraient de leur science même la princesse de Sark ! L'un d'eux m'a accompagnée pour intimider avec ces appareils le chef jekkarien qui commençait à se rebeller. Mais S'San ne m'aurait même pas permis de toucher à ces objets !

Il pensa qu'elle disait vrai. Sa réponse concordait avec ce qu'avait raconté Jaxart, à savoir que les Dhuvians gardaient jalousement le secret de leurs armes scientifiques, même envers leurs alliés, les Sarks.

– En outre, continua Ywain, moqueuse, pourquoi la science dhuvienne vous intéresse-t-elle, alors que vous avez la clef d'une science bien plus vaste, enfermée dans la tombe de Rhiannon ?

– Je détiens en effet cette clef et ce secret, lui dit Carse.

Cette réponse effaça du visage d'Ywain son expression de moquerie.

– Sur ce point, dit Carse, sombre, ma décision est prise. Quelle que soit la puissance que me donne cette tombe, je l'utiliserai contre Sark et Caer Dhu. Et j'espère que ce sera suffisant pour détruire jusqu'à la dernière pierre de votre cité !

– Bien entendu ! fit Ywain avec un geste de la tête. Et maintenant, qu'allez-vous faire de moi ? Me ferez-vous bâillonner et enchaîner à un aviron ? Ou me tuerez-vous ici ?

Il hocha lentement la tête pour répondre à sa dernière question.

– J'aurais pu laisser mes loups vous déchirer, si j'avais voulu vous faire tuer maintenant.

La femme, dans un semblant de sourire, montra l'éclair de ses dents.

– On obtient peu de satisfaction, avec cette manière ! Ce n'est pas comme si on le faisait de ses propres mains !

– Cela aussi, j'aurais pu le faire, ici, dans la cabine.

– Vous avez essayé, mais ne l'avez pas fait. Alors... quoi ?

Carse ne répondit pas. Quoi qu'il pût lui faire, il savait qu'elle se

moquerait de lui jusqu'à la fin. Il y avait chez cette femme un orgueil d'acier.

Mais il l'avait marquée. La coupure de sa joue se cicatriserait et pâlirait, mais elle ne disparaîtrait jamais. La femme, tant qu'elle vivrait, ne l'oublierait pas. Il en était content.

– Pas de réponse ? fit-elle, railleuse. Pour un conquérant, vous êtes plein d'indécision !

Carse contourna la table d'un pas de panthère pour s'approcher d'elle. S'il ne répondait toujours pas, c'est parce qu'il n'en savait rien. Il sentait seulement qu'il éprouvait à son égard une haine comme il n'en avait jamais ressentie de sa vie. Il se pencha sur elle, le visage exsangue, les mains ouvertes et avides.

Elle souleva rapidement les siennes et le prit à la gorge. Ses doigts avaient la dureté du fer et ses ongles s'enfonçaient profondément. Il lui saisit les poignets et les écarta. Les muscles de ses bras se gonflèrent comme des cordes pour lutter contre la force d'Ywain. Elle se débattit dans une silencieuse furie puis, soudain, s'abandonna. Ses lèvres s'ouvrirent dans un effort pour reprendre son souffle ; Carse, soudain, appliqua contre elles ses propres lèvres.

Il n'y avait dans ce baiser ni amour, ni tendresse. C'était un geste de mépris masculin, brutal et plein de haine. Cependant, il y eut un étrange instant où les dents de la femme s'enfoncèrent dans sa lèvre inférieure et il eut la bouche pleine de sang. Elle riait.

– Infâme barbare ! chuchota-t-elle. Maintenant, je vous ai marqué.

Debout, il la regardait. Alors il tendit les mains, la saisit par les épaules et la chaise se renversa avec un craquement.

Il aurait voulu la briser de ses mains. Il aurait voulu... Il la repoussa et sortit. Depuis, il n'avait pas repassé cette porte.

Maintenant, il tâtait du doigt sur sa lèvre sa nouvelle cicatrice et la regardait venir sur le pont avec Boghaz. Elle se tenait très droite dans son haubert orné de brillants, mais les rides s'étaient creusées autour de sa bouche et ses yeux, malgré leur orgueil amer, étaient sombres. Il ne s'approcha point d'elle. Elle resta seule avec le garde et Carse put la regarder par en-dessous.

Il était facile d'imaginer ce qu'elle pouvait avoir à l'esprit. Elle ressassait sa déconvenue de se trouver prisonnière sur le pont de son propre vaisseau. Elle pensait que la côte rébarbative qu'elle voyait devant elle marquait la fin de ses voyages. Elle pensait qu'elle allait mourir. Du haut du mât, un cri tomba : Khondor !

Carse ne vit tout d'abord qu'un grand rocher escarpé qui dominait

le ressac, sorte de promontoire sans pointe entre deux fjords. Puis, de ce roc qui paraissait stérile et inhabitable, des hommes du ciel sortirent en volant et en si grand nombre que l'air vibrait sous le battement de leurs ailes. Des Nageurs apparurent aussi, comme un essaim de petites comètes qui laissaient des traînées de feu dans la mer. Puis, de l'embouchure des fjords sortirent des navires plus petits que la galère, rapides comme des guêpes, avec des écussons aux flancs. Le voyage était terminé. La galère noire, escortée par les hourras et les acclamations, entra dans Khondor.

C'est alors que Carse comprit ce qu'avait voulu dire Jaxart. La nature avait édifié une forteresse, virtuellement imprenable, dans le roc lui-même, abritée du côté de la terre par des montagnes infranchissables, protégée vers la mer des falaises impossibles à gravir. La seule ouverture était le fjord étroit et tortueux qui se trouvait sur le flanc nord. Et ce passage était gardé par des balistes qui faisaient du fjord un piège dangereux pour tout navire assez imprudent pour s'y risquer.

Le canal sinueux s'élargissait à la fin en un port presque fermé que les vents mêmes ne pouvaient attaquer. Des vaisseaux au long cours, des bateaux de pêche et un fourmillement d'embarcations étrangères emplissaient le bassin, et la galère noire glissa majestueusement entre eux.

Les quais et les vertigineuses volées de marches qui conduisaient au sommet du rocher, reliés aux niveaux supérieurs par des galeries de tunnels, étaient bondés de gens, ceux de Khondor et des clans alliés qui s'étaient réfugiés auprès d'eux. C'était un monde dur, à l'aspect robuste et paysan, qui plut à Carse. Les falaises et les pics montagneux renvoyaient leurs acclamations en échos assourdissants. Sous le couvert du bruit, Boghaz, pour la centième fois, fit pression sur Carse.

– Laissez-moi traiter avec eux pour le secret ! Je peux obtenir un royaume pour chacun de nous ! Plus, même, si vous voulez !

Et, pour la centième fois, Carse répondit.

– Je n'ai pas dit que je connaissais le secret. Si je le connais, il est à moi !

Dans le transport de sa déception, Boghaz poussa un juron et demanda aux dieux ce qu'il avait fait pour être ainsi maltraité. Les yeux d'Ywain se posèrent une fois sur l'Homme de la Terre, puis se détournèrent.

Des centaines de Nageurs étincelants ; des hommes du ciel aux fières ailes repliées – pour la première fois, Carse voyait les femmes de ceux-ci, créatures tellement exquises que les regarder était un

enchantement – de blonds Khondoriens de haute taille ; et les types étrangers, kaléidoscope de couleurs et d'acier flamboyants. Les amarres de la galère furent fixées autour des poteaux. Le navire s'arrêta.

Carse conduisit son équipage sur la rive. Près de lui, droite, marchait Ywain portant ses fers comme des ornements d'or qu'elle aurait choisis pour relever sa beauté.

Sur le quai, un groupe, debout à l'écart, attendait, poignée de loups de mer, vétérans endurcis de nombreuses batailles, quelques-uns avec des visages sombres et durs, d'autres avec des faces rouges hilares. Il y en avait un qui portait, au bras droit et à la joue, une terrible cicatrice de brûlure.

Au milieu d'eux se trouvait un grand Khondorien aux cheveux couleur de cuivre qui paraissait tout harnaché de lumière. Près de lui se trouvait une jeune fille vêtue d'une robe bleue, dont la chevelure blonde et lisse était attachée en arrière par un filet d'or brut. Entre les seins que laissait entrevoir un vêtement vague, une seule perle noire brillait d'un éclat sombre. Sa main droite était posée sur l'épaule de la femme Nageur, Shallah. Comme tous les autres, la jeune fille faisait plus attention à Ywain qu'à Carse. Celui-ci se rendit compte avec quelque amertume que la foule s'était rassemblée, moins pour voir le barbare inconnu qui avait tout fait, que pour regarder marcher, enchaînée, la fille de Garach, roi de Sark.

Le Khondorien aux cheveux roux retrouva suffisamment de politesse pour faire le signe de paix et déclarer :

– Je suis Rold, de Khondor. Nous, Rois de la Mer, nous vous souhaitons la bienvenue.

Carse répondit, mais il vit que, déjà, l'homme l'avait à moitié oublié, tout entier au plaisir sauvage d'avoir à sa merci son ennemie acharnée. Les Rois de la Mer avaient de nombreux comptes à régler avec Ywain.

Carse regarda de nouveau la jeune fille blonde. Il avait entendu le salut chaleureux que lui avait adressé Jaxart et il savait maintenant qu'elle s'appelait Emer et qu'elle était la sœur de Rold.

Jamais il n'avait rencontré une créature semblable. Elle avait quelque chose d'une fée, d'un elfe, à croire qu'elle vivait par courtoisie dans le monde des hommes, mais qu'elle pourrait le quitter à son gré. Des yeux gris et tristes, mais une bouche aimable et faite pour le rire. Son corps avait la même grâce vive qu'il avait remarquée chez les Hybrides, mais il était cependant d'une séduction très humaine. Elle était fière aussi, d'une fierté égale à celle d'Ywain, bien que les deux



femmes fussent très différentes. Ywain était tout éclat, feu et passion, rose aux pétales rouge-sang. Carse la comprenait. Il pouvait jouer et la battre à son propre jeu.

Mais il savait qu'il ne comprendrait jamais Emer. Elle faisait partie des choses qu'il avait laissées derrière lui il y avait bien longtemps. Elle était la musique perdue et les rêves oubliés, la pitié et la tendresse, tout le monde chimérique qu'il avait entrevu dans son enfance mais n'avait jamais retrouvé.

Tout à coup, elle leva les paupières et le vit. Ses yeux rencontrèrent les siens, soutinrent son regard et ne se détournèrent point. Il vit changer leur expression. Il vit son visage perdre tout le rose de ses joues et se transformer en un masque de neige. Il entendit qu'elle disait :

– Qui êtes-vous ?

– je suis Carse, le barbare, répondit-il en s'inclinant.

Les doigts de la jeune fille s'enfoncèrent dans la fourrure de Shallah et Carse vit que celle-ci fixait sur lui son doux regard hostile. Emer reprit, si bas que sa voix était à peine perceptible :

– Vous n'avez pas de nom. Vous êtes, comme l'a dit Shallah, un étranger.

Dans la manière de prononcer le mot, il y avait comme une menace mystérieuse. Et c'était si diaboliquement proche de la vérité !

Il comprit soudain que cette jeune fille avait le même pouvoir extralucide que les Hybrides et que ce pouvoir s'était développé dans son cerveau humain avec une plus grande force encore. Mais il se contraignit à rire.

– Vous avez sans doute beaucoup d'étrangers à Khondor en ce moment !

Et, avec un regard à la femme Nageur :

– Shallah me déteste, je ne sais pourquoi. Vous a-t-elle raconté aussi que je porte avec moi partout une ombre noire ?

– Elle n'avait pas besoin de me le dire, chuchota Emer. Votre visage n'est qu'un masque derrière lequel il n'y a que noirceur et désir... et ils ne sont pas de notre monde.

Elle s'approcha de lui à pas lents, comme attirée malgré sa volonté. Il voyait perler la sueur à son front et, brusquement, il se mit à trembler lui-même, d'un frisson profond.

– Je vois... Je puis presque voir...

Il ne voulait pas qu'elle continuât. Il ne voulait pas entendre.

– Non ! s'écria-t-il. Non !

Elle tomba soudain en avant et il sentit contre lui son corps lourd. Il la saisit et l'allongea sur la pierre grise où elle resta étendue, évanouie. Il s'agenouilla, impuissant, à son côté, mais Shallah dit calmement :

– Je vais m'occuper d'elle.

Il se releva. Rold et les Rois de la Mer les entourèrent comme un cercle d'aigles surpris.

– Elle s'est trouvée dans un état de voyance, leur dit Shallah.

– Jamais cet état ne lui a produit un tel effet, dit Rold, inquiet. Que s'est-il passé ? Toute mon attention était fixée sur Ywain.

– Ce qui s'est passé a eu lieu entre Emer et l'étranger, dit Shallah qui prit la jeune fille dans ses bras puissants et l'emporta.

Carse ressentait cette étrange crainte intérieure qui le glaçait encore. Ils appelaient cela de la « voyance ». Vision, en effet, non d'une espèce surnaturelle, mais due à un fort pouvoir extra sensoriel qui avait plongé au fond de son esprit. Dans une soudaine réaction de colère, il s'écria :

– Un bel accueil ! Vous nous abandonnez tous pour aller regarder Ywain, et voilà votre sœur qui s'évanouit à ma vue !

– Grands dieux ! gémit Rold. Excusez-nous, nous n'avions pas l'intention de vous froisser. Quant à ma sœur, elle passe trop de temps dans la compagnie des hybrides qui ne sont que trop portés aux rêves. Hé ! là ! Barbedefer ! ajouta-t-il en élevant la voix. Il faut que nous rachetions nos mauvaises manières !

Le plus énorme des Rois de la Mer, un géant grisonnant dont le rire était comme le vent du nord, s'avança. Avant que Carse eût compris leur intention, ils le hissaient sur leurs épaules pour le porter en haut du quai où tout le monde pouvait le voir.

– Ecoutez ! hurla Rold. Ecoutez !

À sa voix, la foule se tut.

– Voilà Carse, le barbare, continua-t-il. Il a pris la galère, il a fait Ywain prisonnière, il a tué le Serpent. Comment allez-vous l'accueillir ?

Les acclamations ébranlèrent les falaises. Les deux géants gravirent les marches en portant Carse et ne voulurent pas le laisser marcher. Le peuple de Khondor les suivit en acceptant comme des frères les hommes de son équipage. Carse aperçut Boghaz, le visage épanoui en un large sourire porcin, une fille rieuse à chaque bras. Ywain marchait

seule au centre d'une garde des Rois de la Mer. L'homme au visage brûlé la guettait de ses yeux fixes dans lesquels couvait de la folie.

Rold et Barbedefer, haletants, arrivés au sommet des marches, remirent Carse sur ses pieds.

– Vous êtes terriblement lourd, dit Rold, essoufflé, avec un sourire. Notre punition vous satisfait-elle, maintenant ?

Carse, qui se sentait honteux, poussa un juron. Il regarda avec étonnement la cité de Khondor.

C'était une cité monolithique, taillée dans le roc. La crête du rocher avait été fendue, sans doute par des convulsions diastrophiques aux temps reculés de Mars. Tout au long des falaises intérieures de l'excavation, on voyait des portes et des ouvertures de galeries. C'était une ruche parfaite d'habitations, aux escaliers vertigineux.

Les habitants qui étaient trop vieux ou trop invalides pour descendre jusqu'au port les acclamaient maintenant, debout dans les galeries, les rues étroites et les squares.

À cette hauteur, le vent de mer était perçant et froid. Aussi, dans les rues de Khondor, une vibration et une plainte se mêlaient-elles toujours aux voix grondantes des vagues d'en dessous. Dans les ouvertures les plus élevées, il y avait des allées et venues incessantes du Peuple Ailé qui semblait préférer les endroits haut perchés, à croire que les rues le gênaient. Les petits s'élançaient dans le vent, s'abattaient et roulaient en jouant, avec des éclats de rire d'enfants.

Sur le versant de la Terre, Carse vit des champs verts et des pâturages bien serrés entre les contreforts des montagnes. Cet endroit semblait pouvoir résister éternellement à un siège.

Ils longèrent les chemins rocheux, suivis par le flot des habitants de Khondor qui emplissaient la ville-aire d'acclamations et de rires.

Il y avait un grand square dans lequel on pénétrait par deux solides portiques trapus placés en face l'un de l'autre. Devant l'un de ces portiques se trouvaient des piliers sculptés dédiés au Dieu des Eaux et aux Dieux des Quatre Vents. Devant l'autre claquait une bannière d'or sur laquelle était brodé un aigle, emblème de Khondor.

Arrivé au seuil du palais, Barbedefer laissa tomber sur l'épaule de l'Homme de la Terre une tape qui le fit trébucher.

– Nous aurons des conversations sérieuses au banquet du Conseil ce soir. Mais nous avons tout le temps de nous enivrer décemment auparavant. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Je vous suis ! répondit Carse.

## CHAPITRE XI

Ce soir-là, des torches éclairaient le hall du banquet d'une lumière enfumée. Des feux brûlaient tout autour dans des foyers placés entre les piliers et, sur ceux-ci, étaient suspendus les écussons et les enseignes de nombreux vaisseaux. La vaste salle était creusée tout entière dans la pierre vivante, avec des galeries qui donnaient sur la mer.

On avait installé de longues tables. Des serviteurs circulaient entre elles avec des flacons de vin et des pièces de viande fumante qui sortaient du feu. Carse avait noblement suivi, tout l'après-midi, l'exemple de Barbedefer et, devant son regard quelque peu vacillant, il semblait que tout Khondor festoyait en cet endroit, au son de la musique trépidante des harpes et du chant des scaldes.

Il était assis sur une estrade élevée, à l'extrémité nord du hall, avec les Rois de la Mer, les chefs des Nageurs et du Peuple Ailé. Ywain s'y trouvait aussi. On l'avait laissée debout et elle était restée des heures immobile, sans montrer aucun signe de faiblesse, la tête haute. Carse l'admirait. Qu'elle fût encore la fière Ywain, cela lui plaisait.

Contre le mur courbe étaient disposées les figures de proue des bateaux pris au cours des combats. Carse avait l'impression d'être entouré de vagues monstres mystérieux et frémissants, comme au bord de la vie, sous la lumière des torches qui, tantôt arrachait un reflet à un œil de pierre précieuse ou à un talon doré, tantôt éclairait momentanément un visage sculpté à moitié fendu par une rame.

Emer ne se trouvait pas dans le hall.

Carse sentait la tête lui tourner sous l'effet du vin et des conversations et une croissante excitation montait en lui. Il caressait, entre ses genoux, la poignée de l'épée de Rhiannon. Bientôt il serait temps. Rold déposa bruyamment sur la table la corne dans laquelle il buvait.

– Maintenant, dit-il, parlons affaires.

Il avait la langue un peu lourde, comme tous ceux qui se trouvaient dans la salle, mais il restait en pleine possession de ses moyens.

– Et quelle affaire, messieurs ? continua-t-il en riant ; une très

agréable, celle à laquelle nous pensons depuis longtemps, tous :

– La mort d'Ywain de Sark.

Carse se raidit. Il attendait cela.

– Attendez ! Elle est ma captive !

Sur quoi ils l'acclamèrent tous et burent encore à sa santé, à l'exception d'Epine-de-Tarak, l'homme au bras paralysé et à la joue brûlée, qui était resté silencieux toute la soirée, buvant ferme sans perdre sa lucidité.

– Naturellement, dit Rold. C'est donc à vous de choisir.

Il se tourna pour regarder Ywain et envisager d'agréables perspectives.

– De quelle façon va-t-elle mourir ? demanda-t-il.

– Mourir ? répéta Carse en se redressant. Qui parle de faire mourir Ywain ?

Ils fixèrent sur lui des regards ébahis, trop étonnés sur le moment pour arriver à croire qu'ils avaient bien entendu. Ywain eut un sourire amer.

– Pour quelle autre raison l'avez-vous amenée ici ? demanda Barbedefer. La mort par l'épée est trop douce, autrement vous l'auriez abattue sur la galère. Vous nous l'avez donnée sûrement pour que nous nous vengions ?

– Je ne l'ai donnée à personne ! cria Carse. Je dis qu'elle m'appartient et qu'on ne doit pas la tuer !

Un silence abasourdi suivi. Les yeux d'Ywain rencontrèrent ceux de l'Homme de la Terre et l'ironie les faisait étinceler. Puis, Epine-de-Tarak prononça un seul mot :

– Pourquoi ?

Il regardait maintenant Carse en face, de ses yeux brillants de fou, et l'Homme de la Terre put difficilement répondre à cette question.

– Parce que, comme otage, sa vie est trop précieuse. Etes-vous des enfants que vous ne puissiez le comprendre ? Quoi ! Vous pourriez acheter la liberté de tous les Khondoriens esclaves. Peut-être même amener Sark à composition !

Epine éclata d'un rire désagréable.

– Mon peuple n'accepterait pas d'arrangement ! dit le chef des Nageurs.

– Ni le mien ! ajouta l'homme ailé.

– Le mien non plus ! cria Rold en se levant, rouge de colère. Vous êtes un étranger, Carse. Peut-être ne pouvez-vous pas comprendre nos sentiments.

– Non, dit doucement Epine-de-Tarak. Rendez-la. Elle qui a appris la bonté sur les genoux de Garach et s’est nourrie de la sagesse des profondeurs de Caer Dhu. Remettez-la en liberté pour qu’elle imprime sur d’autres sa bénédiction, comme elle l’a imprimée sur moi quand elle a incendié mon vaisseau.

Il acheva, plongeant son regard brûlant dans les yeux de l’Homme de la Terre :

– Laissez-la vivre... puisque le barbare en est amoureux.

Carse écarquilla les yeux. Il comprenait vaguement que les Rois de la Mer, les neuf chefs de guerre aux yeux de tigres, les mains déjà sur les poignées de leurs épées, tendus en avant, le guettaient. Il savait que les lèvres d’Ywain s’incurvaient, comme pour exprimer sa raillerie intérieure. Et il éclata de rire. Son rire grondait.

– Regardez donc ! cria-t-il en tournant le dos pour qu’ils pussent voir les cicatrices du fouet. Est-ce que ce sont des marques d’amour qu’Ywain m’a imprimées sur le flanc ? En outre, ce n’était pas un chant d’amour que me faisait entendre le Dhuvien, quand je l’ai tué !

Il se retourna, échauffé par le vin, débordant d’une puissance qu’il sentait dominatrice.

– Qu’aucun de vous ne me le répète, autrement je lui décolle la tête des épaules. Regardez-vous ! Grands lâches qui vous querellez pour la vie d’une femme ! Pourquoi ne vous rassemblez-vous pas, tous, pour prendre Sark d’assaut !

Ils se redressèrent dans un tintamarre de vaisselle et de bruit de pieds, pris de rage devant son impudence, hurlant après lui, leurs mentons barbus tendus en avant, leurs poings fermés martelant la table.

– Pour qui vous prenez-vous ? Chiot des montagnes ! cria Rold. N’avez-vous jamais entendu parler des Dhuviens et de leurs armes, les alliés de Sark ? Savez-vous combien de Khondoriens sont morts, durant ces longues années, pour avoir essayé d’affronter ces armes ?

– Supposez, demanda Carse, que vous ayez vous aussi des armes !

Un accent, dans sa voix, pénétra Rold lui-même qui le regarda, renfrogné.

– Si vous avez quelque chose à dire, faites-le nettement !

– Sark ne pourrait vous résister, dit Carse, si vous aviez les armes

de Rhiannon !

– Ah ! Oui, le Maudit ! fit Barbedefer, ironique. Trouvez donc sa tombe et les armes qui y sont, et nous vous suivons à Sark tout de suite !

– Vous voilà donc engagés ! fit Carse en levant son épée. Regardez ! Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui soit assez instruit pour reconnaître cette lame ?

Epine-de-Tarak tendit sa main valide pour saisir l'épée et l'examiner. Puis cette main se mit à trembler. Il leva les yeux sur les autres et, avec un étrange accent de terreur admirative :

– C'est l'épée de Rhiannon ! dit-il.

On entendit le sifflement rauque d'une respiration, puis Carse prit la parole.

– Vous en avez la preuve. Je détiens le secret de la tombe.

Silence. Puis Barbedefer fit entendre un son guttural et, là-dessus, une folle excitation s'enfla, éclata et se propagea comme une flamme.

– Il connaît le secret ! Par les dieux, *il sait* !

– Consentirez-vous à affronter les armes dhuviennes avec les pouvoirs supérieurs de Rhiannon ? demanda Carse.

Il y eut une clameur d'excitation si folle que Rold put difficilement se faire entendre. Le grand Khondorien était hésitant.

– Pourrions-nous utiliser la puissance des armes de Rhiannon, si nous les possédions ? Nous ne comprenons même pas le maniement des armes dhuviennes que vous avez prises dans la galère !

– Laissez-moi le temps de les étudier et de les essayer, et je trouverai le moyen de me servir de ces appareils ! répliqua Carse avec assurance.

Il se sentait sûr de pouvoir y arriver. Cela lui demanderait du temps, mais il était persuadé que sa propre culture scientifique lui permettrait de comprendre le fonctionnement de quelques-unes au moins de ces arme forgées par une science étrangère. Il brandit son épée qui étincela dans la lumière rouge des torches et sa voix résonna :

– Et si je vous arme ainsi, tiendrez-vous parole ? Me suivrez-vous à Sark ?

Toutes les hésitations furent balayées par ce défi, par cette occasion que leur envoyait le ciel de pouvoir lutter enfin contre Sark avec des armes au moins égales aux siennes. La réponse des Rois de la Mer retentit comme un rugissement :

– Nous vous suivons !

C'est alors que Carse vit Emer. Elle était venue sur l'estrade par un passage intérieur et se tenait entre deux immenses figures de proue mélancoliques sur lesquelles était incrustée l'empreinte de la mer. Ses yeux, attachés sur Sark, étaient élargis et pleins d'horreur.

Quelque chose dans son attitude les obligea tous, même en cet instant, à se retourner pour la regarder. Elle s'avança dans l'espace libre qui dominait la table. Elle portait une robe blanche très vague et ses cheveux étaient dénoués. Il semblait qu'elle venait de se réveiller et qu'elle marchait encore comme dans un rêve.

Mais c'était un rêve terrible dont le poids l'écrasait ; ses pas en étaient ralentis et elle était obligée de faire un effort pour respirer. Ces hommes de guerre eux-mêmes en sentirent le poids peser en eux. Emer prit la parole d'une voix claire et mesurée.

– Je n'ai pu parler quand cet étranger s'est présenté devant moi parce que mes forces m'ont trahie. Mais je dois vous dire ce que j'ai vu. Il faut que vous tuiez cet homme ! Il est, pour nous tous, le danger, l'obscurité, la mort !

Ywain se raidit, ses paupières se plissèrent. Carse sentit sur lui son regard brillant d'intérêt. Mais son attention se concentrait sur Emer. Il était dominé, comme il l'avait été sur le quai, par une étrange terreur qui n'avait rien de commun avec la peur ordinaire, une inexplicable épouvante que lui causaient les pouvoirs extra sensoriels de la jeune fille. Rold intervint, et Carse parvint à se reprendre. Stupide, pensa-t-il, de se laisser bouleverser par des paroles de femmes, des imaginations de femme !

–... Le secret de la tombe ! disait Rold. N'avez-vous pas entendu ? Il peut nous donner la puissance de Rhiannon !

– Oui, répondit Emer, sombre. J'ai entendu et j'en suis convaincue. Il connaît l'endroit où est cachée la tombe et il connaît les armes qui s'y trouvent !

Elle s'approcha en regardant Carse, debout sous la lumière de la lampe, l'épée entre les mains et s'adressa directement à lui.

– Pourquoi ne sauriez-vous pas, vous qui avez si longtemps médité là, dans l'obscurité ? Pourquoi ne sauriez-vous pas, vous qui avez, de vos propres mains, fabriqué ces armes maléfiques ?

Etait-ce la chaleur et le vin qui le glaçaient ainsi et faisaient tournoyer les murs de pierre ? Il essaya de parler et ne put émettre qu'un son rauque. La voix d'Emer poursuivait, impitoyable, terrible.

– Pourquoi ne sauriez-vous pas, vous qui êtes le Maudit, vous,



Rhiannon !

Le nom fantomatique retentit dans tout le hall et fit résonner les boucliers eux-mêmes. Les bannières tremblèrent et les murs de pierre répétèrent tout bas en écho, comme une malédiction, le nom du Maudit. La jeune fille, immobile, mettait Carse au défi de parler ; il sentait sa langue morte et sèche dans sa bouche.

Tous avaient les yeux fixés sur lui : Ywain, les Rois de la Mer, et les convives silencieux au milieu du vin répandu et du banquet oublié. N'était-il pas Lucifer déchu, qu'auréolait toute la perversité du monde ?

Ywain se mit alors à rire et un bizarre accent de triomphe résonna dans sa voix.

– C'est donc cela ! Je vois, maintenant, pourquoi vous avez appelé le Maudit, là-bas, dans la cabine, quand vous vous battiez contre la puissance de Caer Dhu à laquelle personne ne peut résister, et que vous avez tué S'San. Sa voix se fit railleuse :

– Salut ! Seigneur Rhiannon !

Ces mots brisèrent le charme. Carse lui répondit :

– menteuse damnée ! Vous sauvez ainsi votre orgueil ! Aucun homme ordinaire n'aurait pu vaincre Ywain de Sark... mais un dieu... c'est différent !

Il cria aux autres :

– Etes-vous des fous, ou des enfants, que vous écoutiez pareilles sornettes ? Vous, Jaxart, qui avez peiné à côté de moi sur l'aviron ! Est-ce qu'un dieu saigne sous le fouet, comme un vulgaire esclave ?

– La première nuit que vous avez passée dans la galère, dit lentement Jaxart, je vous ai entendu prononcer le nom de Rhiannon !

Carse poussa un juron. Il se tourna vers les Rois de la Mer.

– Vous êtes des guerriers et non des servantes cancanières ! Servez-vous de vos cerveaux ! Est-ce que mon corps s'est consumé dans une tombe durant des millénaires ? Suis-je un être mort qui marche ?

Du coin de l'œil, il vit que Boghaz se rapprochait de l'estrade et, çà et là, les démons ivres qui formaient l'équipage de la galère se levaient aussi et détachaient leurs épées pour se rallier à lui. Rold posa les mains sur les épaules d'Emer et dit, d'une voix sévère :

– Que répondez-vous à cela, ma sœur ?

– Je n'ai point parlé du corps, répondit Emer, mais de l'esprit. L'esprit du puissant Maudit peut vivre éternellement. Il est en vie et il s'est, j'ignore de quelle façon, introduit dans ce barbare dont il a fait

sa demeure, comme un escargot lové dans sa coquille.

Elle se retourna vers Carse et continua :

– Par vous-même, vous êtes étranger et bizarre, et cela suffirait pour que je vous craigne, car je ne comprends pas. Mais cette seule raison ne m'aurait pas incitée à demander votre mort. Cependant je dis que Rhiannon regarde par vos yeux et parle avec votre langue et que vous avez entre les mains son épée et son sceptre. C'est pourquoi je pense que vous devez mourir.

– Allez-vous écouter cette démente ? demanda Carse d'une voix rauque.

Mais il vit le doute profondément inscrit sur les visages. Imbéciles et superstitieux ! Il y avait là un réel danger. Carse regarda ses hommes qui se groupaient et supputa les chances qu'il avait de s'en tirer en se battant, s'il fallait en venir là. Il maudit mentalement la sorcière aux cheveux blonds qui avait exprimé cette impossible et incroyable folie, certes ! Cependant, la peur qui battait dans son propre cœur s'était cristallisée en une seule flèche qui s'enfonçait en lui.

– Si j'étais possédé, grogna-t-il, ne serais-je pas le premier à le savoir !

Ne le serais-je pas ? répéta en écho son cerveau. Et des souvenirs affluaient... Ce cauchemar dans l'obscurité de la tombe, quand il lui avait semblé sentir une puissance étrangère avide ; les rêves ; le savoir qu'il se rappelait à moitié et qui n'était pas le sien. Ce n'était pas vrai ! Cela ne pouvait être vrai ! Il ne voulait pas que ce fût vrai !

Boghaz monta sur l'estrade. Il jeta un étrange regard vers Carse, puis s'adressa aux Rois de la Mer avec une douceur toute diplomatique.

– Je ne doute pas que la sagesse de lady Emer dépasse de loin la mienne et je ne voudrais pas lui manquer de respect. Cependant, le barbare est mon ami et je parle de ce que je connais. Il est ce qu'il prétend être, ni plus, ni moins.

Les hommes de l'équipage de la galère joignirent leur assentiment à ces mots en un grognement avertisseur. Boghaz continua :

– Réfléchissez, Messeigneurs. Rhiannon aurait-il tué un Dhuvien et fait la guerre aux Sarks ? Aurait-il offert la victoire à Khondor ?

– Non ! dit Barbedefer. Pardieu non ! Il était tout entier pour les descendants du Serpent !

– Messeigneurs, dit Emer, requérant leur attention, vous ai-je jamais menti ou mal conseillé ?

Ils hochèrent la tête et Rold répondit :

– Non. Mais en cette occurrence, votre parole ne suffit pas.

– Très bien. Ne tenez pas compte de ma parole. Il y a un moyen de prouver s'il est Rhiannon ou s'il ne l'est pas. Qu'il se soumette à l'examen des Sages !

Rold tira sur sa barbe, les sourcils froncés, puis il acquiesça.

– Voilà qui est raisonnable, dit-il, et les autres se joignirent à lui.

– Oui, il faut une preuve.

Rold se tourna vers Carse.

– Voulez-vous vous y soumettre ?

– Non ! cria Carse furieux. Je ne veux pas ! Au diable toutes ces sornettes superstitieuses ! Si l'offre que je vous ai faite de vous faire connaître la tombe ne suffit pas à vous convaincre de ma bonne foi, tant pis, vous ne saurez rien de plus !

– Il ne vous sera fait, aucun mal, insista Rold, le visage dur. Si vous n'êtes pas Rhiannon, vous n'avez rien à craindre. Je vous le demande encore : Voulez-vous accepter ?

– *Non !*

Il commençait à reculer au long de la table pour rejoindre ses hommes qui, déjà, s'étaient rassemblés, comme des loups qui sentent venir la bataille. Mais Epine-de-Tarak lui saisit la cheville quand il passa près de lui et les hommes de Khondor, se jetant en foule sur ceux de la galère, les désarmèrent sans combat.

Carse se débattit comme un chat sauvage contre les Rois de la Mer, pris d'un bref accès de fureur qui dura jusqu'à ce que Barbedefer, à contre cœur, lui eût assené sur la tête un coup d'une corne à boire encerclée de bronze.

## CHAPITRE XII

L'obscurité se dissipa lentement. Carse prit d'abord conscience des bruits : aspiration et exhalaison d'eau, tout près rugissement étouffé des vagues sur les brisants, de l'autre côté d'un mur de pierre. L'air était calme et lourd.

La lumière vint ensuite, douce lueur diffuse. Carse ouvrit les yeux et vit au-dessus de lui, par une fente, très haut, des étoiles. Par-dessus la crevasse, le roc formait une voûte incrustée de dépôts cristallins qui reflétaient une douce luminosité.

Il se trouvait dans une cave formée par la mer, une grotte dont le fond était occupé par un étang de flammes laiteuses. Lorsque sa vue s'éclaircit, il vit qu'il y avait de l'autre côté de l'étang une corniche à laquelle aboutissait un escalier. Les Rois de la Mer s'y trouvaient debout avec les Chefs des Hybrides, ainsi qu'Ywain et Boghaz enchaînés. Tous le regardaient sans mot dire. Carse se rendit compte qu'il était debout, attaché à une mince aiguille de pierre.

Emer, dans l'étang, de l'eau jusqu'à la ceinture, se tenait devant lui. La perle noire brillait sur sa poitrine et l'eau étincelante coulait de ses cheveux comme un fil de diamants. Elle tenait entre les mains une grosse pierre brute, d'un gris terne et brumeux. Lorsqu'elle vit les yeux de Carse ouverts, elle dit, d'une voix claire :

– Venez ! maîtres ! Il est temps.

Un murmure qui était un soupir de regret emplit la grotte. Une tremblante phosphorescence troubla la surface de l'étang et les eaux lisses s'écartèrent sans bruit pour laisser voir trois formes qui nagèrent lentement vers Emer. C'étaient les têtes de trois Nageurs blanchis par l'âge. Leurs yeux étaient les choses les plus terrifiantes que Carse eût jamais vues. Ils étaient jeunes, d'une étrange jeunesse qui ne venait pas du corps et il sentait en eux une force et un savoir qui l'effrayèrent.

Encore à moitié étourdi par le coup que lui avait assené Barbedefer, il se tendit dans ses liens, et entendit au-dessus de lui un bruissement, comme si de grands oiseaux assoupis s'étaient éveillés. Il leva les yeux et, sur les corniches pleines d'ombre, il vit trois formes plongées dans leur méditation, les anciens, très anciens aigles du peuple du ciel, aux ailes fatiguées, aux visages éclairés eux aussi par la

lumière de la connaissance.

Carse retrouva la parole. Il ragea et se débattit pour se détacher, mais bien que sa voix retentît dans la cave tranquille, personne ne répondait. Il se rendit compte à la fin que ses efforts étaient inutiles tant ses liens étaient serrés. Il s'appuya, haletant et frissonnant, sur la flèche de pierre.

Un chuchotement rauque vint alors de la corniche supérieure :

– Petite sœur, levez la pierre de la pensée !

Emer leva entre ses mains la pierre embrumée. C'était un spectacle étrange et, tout d'abord, Carse ne comprit pas. Puis il s'aperçut que les yeux d'Emer et des Sages s'obscurcissaient et se voilaient, tandis que le gris nuageux de la pierre s'éclairait et brillait. Toute la puissance de leurs esprits se déversait, semblait-il, dans le point focal du cristal et s'y mêlait en un rayon puissant. Et il sentit, sur son propre esprit, la pression de ces volontés réunies !

Carse perçut obscurément ce qui se passait. Les pensées de l'esprit conscient produisent une minuscule pulsation électrique à travers les neurones. Cette pulsation pouvait être étouffée, neutralisée par une contre-pulsation plus forte, comme celle qu'ils dirigeaient sur lui à travers ce cristal électro-sensitif.

Peut-être ne connaissaient-ils même pas la science sur laquelle se basait leur attaque. Ces Hybrides, doués d'une forte puissance extra sensorielle, avaient sans doute découvert il y avait longtemps que les cristaux pouvaient faire converger leurs volontés et ils avaient utilisé ce fait sans en connaître les principes scientifiques.

Mais je peux les maintenir à distance, se dit Carse, la langue lourde. Je peux les maintenir !

Ce calme battement impersonnel dirigé contre son esprit le mettait en rage. Il lui opposait toute sa force, mais celle-ci ne suffisait pas.

Cependant, une force en lui, qui lui paraissait étrangère, vint à son aide, comme au moment où il avait affronté les étoiles chantantes de l'homme dhuvien. Elle édifia une barrière contre les Sages et la maintint, au point que Carse, dans son agonie, se mit à gémir. La sueur lui coulait sur le visage et son corps se tordait. Il sentait obscurément qu'il allait mourir, qu'il ne pouvait en supporter davantage. Son esprit était comme une pièce close que des vents contraires auraient brusquement ouverte pour souffler sur les souvenirs accumulés, secouer les rêves poussiéreux, révéler tout, même dans les recoins les plus sombres.

*Dans tous, sauf un. Un point où l'ombre, solide et impénétrable, ne*

*pouvait être dispersée.*

La pierre flamboyait entre les mains d'Emer et l'immobilité du silence emplissait l'espace entre les étoiles. La voix d'Emer sonna claire, dans ce calme.

– Parle, Rhiannon !

L'ombre obscure que Carse sentait lovée dans son esprit frémit, bougea, mais ne répondit pas. Elle attendait et guettait. On sentait la pulsation du silence. Les assistants, sur la corniche, eurent des gestes de malaise. La voix de Boghaz s'éleva, querelleuse :

– C'est de la folie ! Comment ce barbare pourrait-il être le Maudit d'antan ?

Emer ne prêta aucune attention à ces paroles et la pierre, entre ses mains, flamboya de plus en plus haut.

– Les Sages sont forts, Rhiannon ! Ils peuvent briser l'esprit de l'homme ! Ils le briseront si vous ne parlez pas !

Elle ajouta, avec un accent de triomphe sauvage :

– Que ferez-vous alors ? Vous glisser dans le cerveau et le corps d'un autre ? Vous ne le pouvez pas, Rhiannon ! Vous l'auriez déjà fait si c'était possible !

De l'autre côté de l'étang, Barbedefer dit d'une voix rauque :

– Voilà qui ne me plaît pas !

Mais Emer continua sans pitié et sa voix dure, terrible, semblait remplir l'univers de Carse.

– L'esprit de l'homme craque, Rhiannon ! Une minute de plus, et votre seul instrument devient un idiot impuissant. Parlez maintenant si vous voulez le sauver !

La voûte de pierre de la caverne renvoyait en écho sa retentissante parole et la pierre, entre ses mains, était une flamme de force vivante. Carse sentit l'agonie qui convulsait l'ombre tapie dans son esprit, agonie du doute, de la peur.

Puis, soudain, cette ombre noire parut exploser dans son cerveau et son corps tout entier, pénétrer tous les atomes de sa chair. Il entendit sa propre voix, avec un timbre et un accent étranger, qui disait :

*– Laissez vivre l'esprit de l'homme, je vais parler !*

Les échos grondants de ce cri terrible s'éteignirent lentement et, dans le calme gros de menaces qui suivit, Emer recula d'un pas, puis d'un autre, à croire que sa chair elle-même se rétractait. La pierre

qu'elle tenait entre les mains s'obscurcit soudain. Des rides profondes se creusèrent et s'éloignèrent sur l'eau lorsque les Nageurs se recroquevillèrent et les ailes des Hommes du ciel claquèrent contre le roc. Les yeux de tous brillaient de compréhension et de crainte.

Un murmure frémissant monta des silhouettes rigides qui, de l'autre côté de l'eau, guettaient.

– Rhiannon ! Le Maudit !

Carse se rendit compte qu'Emer elle-même, qui avait eu l'audace d'obliger à se manifester la chose cachée qu'elle avait sentie en lui, avait peur de cette chose, maintenant qu'elle l'avait évoquée.

Et lui, Matthew Carse, était terrifié. Il lui était arrivé déjà d'avoir peur. Cependant, la terreur qu'il avait éprouvée quand il avait affronté le Dhuvien n'était rien en comparaison de l'aveugle agonie qui le secouait.

Rêves ! Illusions ! Imaginations d'un esprit obsédé ! Il avait essayé de se persuader que les traces d'étrangeté qu'il voyait en lui n'étaient que cela. Mais il ne pouvait plus le croire. Plus maintenant ! Il savait la vérité, et c'était une terrible vérité !

– Cela ne prouve rien ! gémissait Boghaz avec insistance. Vous l'avez hypnotisé et obligé à admettre l'impossible !

– C'est Rhiannon ! chuchota l'un des Nageurs.

Il haussa hors de l'eau ses épaules recouvertes de fourrure blanche et leva ses mains décharnées.

– C'est Rhiannon, dans le corps de l'étranger.

Puis, dans un cri à glacer le sang :

– Tuez cet homme avant que le Maudit ne s'en serve pour nous anéantir tous !

Une clameur infernale, venue d'une terreur ancestrale, monta instantanément à la gorge des hommes et des Hybrides, éclata et se répercuta contre les murs :

– À mort ! À mort !

Carse, totalement impuissant, mais dont les sensations faisaient corps avec celles de la chose sombre qu'il portait en lui, perçut la folle anxiété de l'être obscur. Il entendit la voix claironnante qui n'était pas la sienne hurler au-dessus du brouhaha :

– Attendez ! Vous avez peur parce que je suis Rhiannon ! Mais je ne suis pas revenu pour vous faire du mal !

– Alors pourquoi êtes-vous revenu ? chuchota Emer.

Elle regardait Carse en face et celui-ci comprenait, à voir les yeux dilatés de la jeune fille, que son visage devait être étrange et terrifiant. Par ses lèvres, Rhiannon répondit :

*– Je suis venu racheter ma faute... J'en fais serment !*

Le visage convulsé, décoloré d'Emer exprima une haine brûlante :

*– Oh ! Père du mensonge ! Rhiannon, qui a apporté le mal sur notre monde en donnant la puissance au Serpent, Rhiannon qui a été condamné et puni pour son crime, le Maudit, devenu saint !*

Elle se mit à rire, d'un rire amer, fait de haine et de frayeur, imitée par les Hybrides.

*– Pour votre propre sauvegarde, vous devez me croire !* ragea Rhiannon. *Ne voulez-vous même pas m'écouter ?*

Carse ressentit nettement la passion de l'être sombre qui avait pris possession de lui-même. Il faisait un avec ce cœur étranger, violent et amer, et cependant combien solitaire ! – Solitaire à un point que personne ne pourrait comprendre.

*– Ecouter Rhiannon !* s'écria Emer. Les Quiru d'antan vous ont-ils écouté ? Ils vous ont condamné pour votre péché !

*– Allez-vous me refuser l'occasion de me racheter ?* rétorqua le Maudit presque avec un accent de prière. *Ne comprenez-vous pas que ce Carse m'offre la seule chance de défaire ce que j'ai fait ?*

Sa voix se précipita, insistante, ardente.

*– Je suis resté une éternité, fixé et gelé dans un emprisonnement auquel l'orgueil même de Rhiannon ne pouvait résister. Je me suis rendu compte de ce que j'avais fait. J'ai désiré me racheter, mais je ne le pouvais pas. C'est alors que, dans ma tombe-prison, cet homme, Carse, venu de l'extérieur, est tombé. J'ai fixé dans son cerveau l'immatériel réseau électrique de mon esprit. Je ne pouvais le dominer car son cerveau était étranger et différent. Mais je pouvais l'influencer un peu et j'ai cru pouvoir agir à travers lui, par son corps qui n'est pas lié à notre monde. En lui, mon esprit pouvait rester détaché du physique. J'ai laissé son corps libre, sans lui faire savoir que j'étais dans son cerveau. Je pensais que, par lui, je pourrais trouver le moyen d'écraser le Serpent que j'avais, pour mon malheur, tiré de la poussière.*

La voix troublée de Rold interrompit le plaidoyer passionné qui venait des lèvres de Carse. Le Khondorien paraissait être sur le point de perdre la raison.

*– Emer, dit-il, ne laissez pas parler le Maudit ! Libérez l'homme du sortilège de vos esprits !*



– Levez l’enchantement ! répéta Barbedefer d’une voix rauque.

– Oui, chuchota Emer. Oui.

Une fois encore, elle haussa la pierre et les Sages réunirent toutes leurs forces, éperonnés par la terreur qu’ils éprouvaient. Le cristal électro-sensible flamboya et Carse eut l’impression qu’une balle de feu lui brûlait l’esprit, car Rhiannon luttait contre cette force, luttait avec la folie du désespoir.

– *Il faut m’écouter ! Il faut me croire !*

– Non, dit Emer. Taisez-vous. Lâchez l’homme, ou il mourra.

Dernière révolte passionnée, brisée par la volonté de fer des Sages. Un moment d’hésitation. Un élançement d’une souffrance trop grande pour qu’on puisse le concevoir, puis la barrière tomba.

La présence étrangère, le partage diabolique de la chair disparut, l’esprit de Matthew Carse se referma sur l’ombre et la cacha. La voix de Rhiannon était ramenée au silence.

Carse s’affaissa dans ses liens comme un homme mort. La lumière disparut du cristal et Emer laissa tomber ses bras. Sa tête s’inclina au point que sa chevelure lumineuse lui voila le visage. Les Sages, se couvrant aussi la face, restèrent immobiles.

Les Rois de la Mer, Ywain, Boghaz lui-même, étaient silencieux, comme des gens qui auraient échappé de peu à l’anéantissement et réaliseraient ensuite combien la mort avait été proche.

Carse poussa un gémissement. Son halètement et ses plaintes furent, un long moment, les seuls bruits audibles. Emer dit alors :

– Il faut que cet homme meure !

Il n’y avait plus maintenant en elle que de la fatigue et elle s’abandonnait à une amère vérité. Carse entendit confusément la réponse terrible de Rold :

– Oui, il n’existe pas d’autre moyen.

Boghaz voulut parler, mais on l’en empêcha. Carse dit, la voix pâteuse :

– Ce n’est pas vrai ! Ces choses-là ne peuvent arriver !

Emer leva la tête pour le regarder. Son attitude avait changé. Elle ne semblait plus craindre Carse lui-même et elle n’éprouvait plus pour lui que de la pitié.

– Vous savez cependant que c’est la vérité.

Carse garda le silence. Il savait.

– Vous n’avez fait aucun mal, étranger, dit-elle. J’ai vu dans votre esprit beaucoup de choses qui me paraissent étranges et dépassent ma compréhension, mais il ne recèle aucun mal. Cependant, Rhiannon vit en vous et nous ne pouvons risquer de le laisser vivre.

– Mais il ne peut me dominer ! dit Carse avec un effort pour se redresser et en levant la tête pour se faire entendre, car sa voix, comme son corps, étaient épuisés.

– Vous l’avez entendu le reconnaître lui-même. Il ne peut me dominer. Ma volonté m’appartient.

– Et que dites-vous de S’San, et de l’épée ? fit lentement Ywain. Ce n’était pas l’esprit de Carse, le barbare, qui commandait alors.

– Il ne peut vous maîtriser, dit Emer, sauf quand les barrières de votre esprit faiblissent sous une tension. Une grande peur, une souffrance, la fatigue, peut-être même l’inconscience que donne le sommeil ou le vin, pourraient fournir des occasions au Maudit, et il serait alors trop tard.

– Nous n’osons courir ce risque ! dit Rold.

– Mais je peux vous donner le secret de la tombe de Rhiannon ! s’écria Carse.

Il vit que cette idée commençait à faire son chemin dans leurs esprits et il poursuivit, éperonné par l’injustice affreuse de toute cette aventure.

– Est-ce donc là ce que vous appelez justice, Hommes de Khondor qui vous récriez contre les Sarks ? Allez-vous me condamner alors que vous me savez innocent ? Etes-vous poltrons au point de condamner votre peuple à vivre éternellement sous les griffes du dragon, à cause d’une ombre sortie du passé ? Laissez-moi vous conduire à la tombe ! Laissez-moi vous donner la victoire ! Elle prouvera que je n’ai rien de commun avec Rhiannon !

La bouche de Boghaz en béa d’horreur :

– Non, Carse, non ! Ne leur donnez pas le secret !

– Silence ! cria Rold.

– Permettre au Maudit de mettre la main sur ses armes ! dit Barbedefer avec un rire amer. Ce serait vraiment de la folie !

– Très bien, dit Carse. Que Rold y aille ! Je vais lui en indiquer le chemin. Retenez-moi ici, gardez-moi. Ainsi, il n’y aura pas de danger. Vous pourrez rapidement me tuer si Rhiannon prend la direction de ma personne !

Ces mots les convainquirent. Un seul sentiment surpassait en eux

la haine et la terreur que leur inspirait le Maudit, c'était leur ardent désir de posséder les armes légendaires qui pourraient en temps voulu apporter la victoire et la liberté à Khondor.

Ils réfléchirent, inquiets, hésitants. Mais Carse savait quelle décision ils avaient prise avant même que Rold se fut retourné pour dire :

– Nous acceptons, Carse. Il aurait été plus sûr de vous poignarder tout de suite, mais... nous avons besoin de ces armes.

Carse sentit la froide présence d'une mort imminente reculer un peu. Il les avertit :

– Ce ne sera pas facile ! La tombe est proche de Jekkara !

– Que décidons-nous pour Ywain ? demanda Barbedefer.

– La mort, tout de suite, répondit durement Epine-de-Tarak.

Ywain, debout, silencieuse, les regardait tous avec une indifférence froide et détachée. Mais Emer s'interposa.

– Rold va se jeter au-devant du danger. Gardons Ywain jusqu'à son retour, pour le cas où nous aurions besoin pour lui d'un otage.

Ce fut seulement à ce moment que Carse vit Boghaz dans l'ombre. Dans son chagrin, celui-ci hochait la tête et des larmes ruisselaient sur ses joues grasses.

– Il leur donne un secret qui vaut un royaume ! gémissait-il. On m'a volé !

## CHAPITRE XIII

Les jours qui suivirent furent, pour Matthew Carse, longs et étranges. Il traça de mémoire une carte des collines qui surplombaient Jekkara, précisant l'endroit où se trouvait la tombe. Rold l'étudia jusqu'à ce qu'il l'eût gravée en son esprit. Ensuite, on brûla le parchemin.

Rold prit un vaisseau et un équipage sélectionné, et il quitta Khondor la nuit. Jaxart l'accompagnait. Tous réalisaient les dangers du voyage. Mais un seul vaisseau rapide, avec des Nageurs en éclaireurs sur le chemin, pourrait échapper aux patrouilleurs de Sark. Il jetterait l'ancre dans une crique secrète que connaissait Jaxart, à l'ouest de Jekkara, et les hommes feraient le reste du chemin à pied.

– Si quelque accident empêche notre retour, dit Rold, sombre, nous sabordons tout de suite le navire.

Après leur départ, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. Carse n'était jamais seul. On lui avait donné trois petites pièces dans une partie du palais désaffectée, et les gardes se tenaient toujours près de lui.

Il était rongé par une terreur qu'il ne parvenait pas à dominer, malgré tous ses efforts. Il se surprenait à écouter une voix intérieure, à guetter les signes ou les gestes qui ne seraient pas de lui. L'horreur de l'épreuve à laquelle l'avaient soumis les Sages avait profondément marqué son esprit. Maintenant, il savait. Et, comme il savait, il ne pouvait un seul instant oublier.

Ce n'était pas la crainte de la mort qui l'étreignait, bien qu'il ne désirât point mourir. C'était la peur de revivre ce moment où il avait cessé d'être lui-même, où toutes les cellules de son esprit et de son corps avaient été possédées par l'envahisseur. La crainte de la domination diabolique de Rhiannon était pire que la peur de la folie.

Emer venait souvent parler avec lui et l'étudier. Il savait qu'elle le surveillait pour détecter en lui des signes qui pourraient manifester une résurgence de Rhiannon. Mais tant qu'elle souriait, il savait qu'il était en sécurité. Elle ne regardait plus dans son esprit. Cependant, elle fit allusion une fois à ce qu'elle y avait vu.

– Vous venez d'un autre monde, dit-elle avec une calme assurance. Je l'ai su, je pense, la première fois que je vous ai vu. Le souvenir de

ce monde était en vous. C'est un endroit désolé, désert, étrange et triste.

Ils se trouvaient sous la crête du rocher, sur le petit balcon de Carse, et un vent pur et fort soufflait des vertes forêts.

– Un monde glacial, acquiesça Carse. Mais il avait sa beauté.

– Il y a de la beauté même dans la mort, dit Emer. Cependant, je suis heureuse d'être vivante.

– Alors, oublions cet autre monde. Parlons de celui-ci où la vie est si ardente. Rold disait que vous passiez beaucoup de temps avec les Hybrides.

– Il me taquine parfois, dit-elle en riant. Il prétend que je suis une enfant de fée que l'on a substituée à une enfant d'homme et que je ne suis pas du tout de race humaine.

– Vous n'avez pas l'air maintenant en effet d'être de race humaine, lui répondit Carse, avec la lumière de la lune sur votre visage et toute mêlée à vos cheveux.

– Je voudrais parfois que ce fût vrai. Vous n'êtes jamais allé aux îles des hommes du ciel ?

– Non.

– Ce sont comme des châteaux qui s'élèvent de la mer, presque aussi hauts que Khondor. Lorsque les hommes du ciel m'y ont amenée, j'ai souffert de l'absence d'ailes car je devais me faire porter, ou demeurer au sol, tandis qu'ils planaient et glissaient autour de moi. Voler me paraît être la plus belle chose du monde et je pleure parce que je ne la connaîtrai jamais.

Lorsque j'accompagne les Nageurs, je suis plus heureuse. Mon corps ressemble beaucoup aux leurs, bien qu'il ne soit jamais aussi rapide. Et c'est merveilleux de plonger dans l'eau lumineuse et de voir les jardins qu'elle recouvre, les étranges fleurs marines qui s'inclinent dans le courant, les petits poissons brillants qui filent entre elles comme des oiseaux.

Leurs cités sont des bulles d'argent au creux de l'océan. Les cieux sont un flamboiement qui se teinte d'or éclatant au soleil, d'argent la nuit. Il y fait toujours chaud, l'air est calme, et il y a de petits étangs où les enfants jouent et exercent leurs muscles pour le grand large. Les Hybrides m'ont appris beaucoup de choses, acheva Emer.

– Les Dhuvien ne sont-ils pas aussi des Hybrides ? dit Carse.

– Ce sont, dit Emer, frissonnante, les plus anciens des races Hybrides. Ils sont peu nombreux maintenant et tous demeurent à Caer

Dhu.

– Vous avez la science des Hybrides, demanda soudain Carse. N’y a-t-il aucun moyen de me débarrasser de la chose monstrueuse que je porte en moi ?

– Toute la science des Sages n’y suffirait pas, répondit Emer, assombrie.

– Il aurait mieux valu que vous me tuiez dans la cave ! dit l’Homme de la Terre en frappant du poing la pierre de la galerie.

– On a toujours le temps de mourir, lui répondit Emer en posant sa main douce sur la sienne.

Après le départ d’Emer, Carse arpenta son appartement des heures durant. Il souhaitait l’oubli que donne le vin et n’osait en absorber, de crainte de s’endormir. Quand l’épuisement eut enfin raison de lui, ses gardes l’attachèrent sur son lit et l’un d’eux resta à son chevet, l’épée nue, pour le surveiller, prêt à le réveiller instantanément s’il paraissait rêver.

Car il rêvait. Parfois, ce n’étaient que des cauchemars nés de sa propre angoisse. Parfois le sombre chuchotement d’une voix étrangère se glissait dans son esprit.

– *N’ayez pas peur, disait-elle. Laisse-moi parler, il faut que je vous parle !*

Souvent Carse se réveillait avec l’écho de son propre cri à l’oreille et la pointe de l’épée sur sa gorge.

– *Je ne veux faire ni mal, ni méchanceté, je peux faire cesser vos craintes si vous consentez seulement à écouter !*

Carse se demandait ce qui allait advenir en premier lieu. Devenirait-il d’abord fou, ou se jetterait-il du balcon dans la mer ?

Boghaz s’accrochait à lui plus que jamais. Il paraissait fasciné par la chose qui se cachait dans Carse. Il était plein d’une crainte respectueuse, mais ne pouvait calmer sa fureur de ce que Carse eût indiqué la tombe.

– Je vous avais dit de me laisser conclure ce marché, répétait-il. Vous avez livré le secret de la plus grande source de puissance sur Mars, sans même exiger la promesse qu’ils ne vous tueront pas quand ils l’auront acquis !

Et, avec un geste final de ses mains grasses, il concluait :

– Je vous le dis, Carse, vous m’avez volé ! Vous m’avez dérobé mon royaume !

Carse, pour une fois, était heureux de l’effronterie du Valkisien qui

le distrayait dans sa solitude. Boghaz s'asseyait, buvait d'énormes quantités de vin et ne cessait de regarder Carse en gloussant.

– Les gens ont toujours dit que j'avais en moi un vrai démon, mais vous, Carse, c'est *le* démon qui est en vous !

– *Laissez-moi parler, Carse, et je vous ferai comprendre !*

Carse se décharnait et ses yeux se creusaient. Son visage avait des crispations et ses mains tremblaient. Puis, des nouvelles arrivèrent, apportées par un homme ailé qui atterrit épuisé à Khondor. Ce fut Emer qui apprit à Carse ce qui s'était passé. En réalité, elle n'avait pas besoin de parler. Dès qu'il vit son visage, exsangue, il comprit.

– Rold n'est pas arrivé à la tombe, dit-elle. Une patrouille Sark les a surpris au cours du voyage. On dit que Rold a tenté de se tuer pour sauvegarder le secret mais qu'on l'en a empêché. On l'a conduit à Sark.

– Les Sarks ne savent pas qu'il a le secret ! protesta Carse, s'accrochant à cette idée.

– Ce ne sont pas des idiots, répondit Emer en hochant la tête. Ils cherchent à connaître les projets de Khondor et à savoir pourquoi Rold avait mis le cap sur Jekkara avec un seul vaisseau. Ils le feront questionner par les Dhuvien.

Carse comprit, écoeuré, ce que cela signifiait. La science hypnotique des Dhuvien avait presque dominé son cerveau entêté d'étranger. Elle extrairait tout de suite de Rold tous les secrets qu'il possédait.

– Il n'y a donc pas d'espoir ?

– Aucun, dit Emer. Ni maintenant, ni jamais.

Ils restèrent un moment silencieux. Le vent gémissait dans la galerie et les vagues, en bas, se jetaient sur les falaises avec un grondement solennel.

– Que va-t-on faire ? demanda Carse.

– Les Rois de la Mer ont fait passer un message à toutes les côtes et à toutes les îles libres. Les vaisseaux et les hommes se réuniront ici et Barbedefer les conduira contre Sark. Nous disposons d'un petit délai. Même quand les Dhuvien connaîtront le secret, il leur faudra le temps d'aller à la tombe, d'en rapporter les armes et d'en apprendre le maniement. Si nous pouvions écraser Sark auparavant, alors...

– Etes-vous en mesure d'écraser Sark ? demanda Carse.

– Non, répondit-elle honnêtement. Les Dhuvien interviendront et leurs armes leur assurent la victoire, mais nous devons essayer et

mourir en combattant, plutôt que d'attendre que Sark et le Serpent jettent Khondor à la mer.

Carse, debout, la regardait, et il lui semblait qu'aucun moment de sa vie n'avait été aussi amer que celui-ci.

– Les Rois de la Mer m'emmèneront-ils avec eux ?

Question stupide ! Il en savait la réponse avant qu'elle ne l'eût prononcée.

– Ils disent maintenant que tout cela est un tour de Rhiannon qui a trompé Rold afin de transmettre le secret à Caer Dhu. Je leur ai affirmé qu'il n'en était rien, mais...

Elle eut un geste de lassitude et détourna la tête.

– Barbedefer a cru, je pense, ce que je disais. Il veillera à ce que votre mort soit rapide et sans souffrance.

Après un instant, Carse demanda :

– Et Ywain ?

– Epine-de-Tarak a résolu la question. Ils l'emmèneront avec eux à Sark, attachée à la proue du vaisseau amiral.

Le silence retomba. Il semblait à Carse que l'air lui-même était lourd, tant il était abattu. Emer s'était retirée sans bruit. Il sortit sur la petite galerie. Là, ses yeux se fixèrent sur la mer.

– Rhiannon, chuchota-t-il, je vous maudis ! Je maudis la nuit où j'ai vu votre épée et je maudis le jour où je suis venu à Khondor pour indiquer l'endroit où se trouve votre tombe !

La lumière s'éteignait. La mer était comme baignée de sang par le coucher du soleil. Le vent apportait à Carse, de la cité, des cris et des clameurs entrecoupées et, en bas, des vaisseaux entraient à toutes voiles dans le fjord.

– Vous avez obtenu ce que vous vouliez, dit-il à la Présence, avec un rire sans gaieté. Mais vous n'en jouirez pas longtemps !

Maigre triomphe. La tension des jours précédents et cette nouvelle catastrophique dépassaient les forces humaines. Carse s'assit sur le banc sculpté, se prit la tête dans les mains et resta ainsi, trop épuisé pour éprouver aucune émotion.

La voix du sombre envahisseur chuchota dans son cerveau et, pour la première fois, Carse était dans un engourdissement trop profond pour le faire taire.

– *J'aurais pu vous éviter cela si vous m'aviez écouté. Fous et enfants, vous tous ! de n'avoir pas voulu m'écouter !*



– Très bien, parlez donc, marmonna Carse, harassé. Le mal est fait maintenant et Barbedefer sera bientôt ici. Je vous le permets, Rhiannon. Parlez.

Celui-ci usa de la permission et Carse eut l'esprit plein de la voix-pensée qui grondait comme un vent d'orage pris au piège d'une voûte étroite. Elle était désespérée, implorante.

– *Si vous vouliez me faire confiance, Carse, je pourrais encore sauver Khondor ! Prêtez-moi votre corps, laissez-moi m'en servir...*

– Je ne suis pas encore, même maintenant, assez fou pour cela.

– *Dieux du ciel !* ragea la pensée de Rhiannon. *Et il reste si peu de temps !*

Carse put sentir la lutte que Rhiannon se livrait à lui-même pour dominer sa fureur ; quand la voix-pensée revint, elle était calme et posée, et d'une terrible sincérité.

– *Je vous ai dit la vérité, dans la grotte. Vous êtes allé dans ma tombe, Carse. Comment aurais-je pu rester si longtemps seul dans la terrible obscurité du temps et de l'espace extérieurs, sans être changé ! Je ne suis pas un dieu ! Quel que soit le nom que vous nous donniez maintenant, les Quiru n'ont jamais été des dieux. C'était seulement une race d'hommes antérieure aux autres. On m'appelle le Malin, le Maudit... mais je ne l'étais pas ! Orgueilleux et vain, certes, et sot, mais sans mauvaises intentions. J'ai instruit le peuple des Serpents parce que ceux-ci étaient habiles et qu'ils m'avaient flatté... et quand ils se sont servi de mes leçons pour faire le mal, j'ai essayé de les arrêter. J'ai échoué parce qu'ils avaient appris de moi des moyens de défense et que ma puissance elle-même ne pouvait les atteindre à Caer Dhu. Aussi, mes frères Quiru m'ont-ils fait passer en jugement. Ils m'ont condamné à rester emprisonné au-delà de l'espace et du temps, dans l'endroit qu'ils avaient préparé, aussi longtemps que les fruits de mon péché bouleverseraient le monde. Puis ils m'ont quitté. Nous étions les derniers de notre race. Rien ne les retenait ici, ils n'avaient rien à y faire. Ils ne désiraient que la paix et le savoir. Ils ont donc suivi la voie qu'ils avaient choisie. Et j'ai attendu, Pouvez-vous imaginer ce qu'a pu être cette attente ?*

– Je pense que vous l'aviez méritée, répondit Carse, la langue pâteuse.

Il s'était soudain tendu. L'ombre, le commencement d'un espoir...

– *Je l'avais méritée,* poursuivit Rhiannon. *Mais vous m'avez apporté l'occasion de racheter ma faute, pour être libre de suivre mes frères.*

La voix-pensée s'enfla d'une passion ardente, dangereusement ardente :

– *Prêtez-moi votre corps, Carse, prêtez-moi votre corps, que je puisse*

*agir !*

– Non ! cria Carse. Non !

Il bondit, conscient maintenant du péril dans lequel il se trouvait et lutta de toute sa force contre cette sauvage demande de puissance. Il la rejeta et referma sur elle son esprit.

– Vous ne pouvez me dominer, chuchota-t-il. Vous ne pouvez pas !

– *Non, soupira Rhiannon, amer. Je ne peux pas !*

Et la voix intérieure s'éteignit.

Carse s'appuya contre le roc, haletant et ébranlé, mais brûlant d'un dernier espoir désespéré. Ce n'était rien de plus qu'une idée, en réalité, mais elle suffisait à l'éperonner. Tout valait mieux que cette attente de la mort, comme une souris prise au piège. Si les dieux de la chance voulaient seulement lui accorder un peu de temps...

Il entendit la porte qui s'ouvrait, et son cœur cessa de battre. Il retint son souffle, pour écouter la voix de Barbedefer.

## CHAPITRE XIV

Ce ne fut pas Barbedefer qui parla. C'était Boghaz, Boghaz seul, qui vint sur le balcon, triste et très abattu.

– Emer m'a envoyé, dit-il. Elle m'a fait part de la tragique nouvelle et m'a permis de venir vous dire adieu. Les Rois de la Mer, continua-t-il en prenant la main de Carse, tiennent leur dernier conseil de guerre avant de partir pour Sark, mais ce ne sera pas long. Mon vieil ami, nous en avons beaucoup vu ensemble. Vous êtes devenu pour moi comme un frère, et cette séparation me laisse désespéré !

Le gras Valkisien paraissait sincèrement affecté et il regardait Carse avec des yeux pleins de larmes.

– Oui, comme mon propre frère, répéta-t-il d'une voix entrecoupée. Comme des frères, nous nous sommes querellés, mais nous avons aussi répandu ensemble du sang. Cela ne s'oublie pas.

Il poussa un long soupir.

– J'aimerais avoir quelque chose de vous que je puisse garder, mon ami. Une petite babiole en souvenir. Votre collier de pierres, peut-être... votre ceinture ! Vous n'en aurez plus besoin maintenant et je les chérirai tous les jours de ma vie !

Il essuya une larme, mais Carse le saisit à la gorge d'une main brutale.

– Hypocrite canaille ! cria-t-il à l'oreille du Valkisien surpris. Une petite babiole, hein ? Dieux du ciel ! Vous m'aviez presque trompé !

– Mais, mon ami... glapit Boghaz.

Carse le secoua et le lâcha. Sur un ton bas, rapide, il dit :

– Je ne vais pourtant pas vous briser le cœur si je peux m'en empêcher. Ecoutez, Boghaz. Que diriez-vous de récupérer la puissance de la tombe ?

– Fou ! chuchota Boghaz, dont la bouche s'ouvrit toute grande. Le choc vous a fait perdre l'esprit !

Carse jeta un regard à l'intérieur. Les gardes se reposaient, hors de portée de la voix. Ils n'avaient aucune raison de s'occuper de ce qui se passait sur le balcon. Ils étaient trois, chacun revêtu d'une cotte de mailles et ils étaient armés. Boghaz, naturellement, n'avait pas

d'armes et il était impossible à Carse de s'échapper, à moins qu'il ne lui poussât des ailes. L'Homme de la Terre se mit à parler rapidement.

– Cette aventure des Rois de la Mer est sans espoir, dit-il. Les Dhuviens aideront Sark et Khondor sera condamnée, ce qui signifie que vous aussi, vous serez condamné, Boghaz. Les Sarks viendront, et si vous survivez à leur attaque, ce qui est douteux, ils vous écorcheront vif et donneront aux Dhuviens ce qui restera de vous.

Boghaz envisagea la situation et ses pensées n'étaient pas très agréables.

– Cependant, bredouilla-t-il, récupérer à présent les armes de Rhiannon... c'est impossible ! Même si vous pouviez vous évader d'ici, aucun homme vivant ne pourrait se rendre à Sark et les enlever à la barbe de Garach !

– Aucun homme, dit Carse. Mais je ne suis pas qu'un homme, ne l'oubliez pas ! Et à qui appartenaient tout d'abord ces armes ?

Un éclair de compréhension se mit à poindre dans les yeux du Valkisien. Son visage lunaire s'éclaira d'une vive lumière. Il faillit pousser un cri, mais Carse, déjà, avait plaqué sa main sur sa bouche, et il reprit son sang-froid.

– Je vous salue, Carse ! chuchota-t-il. Le père du Mensonge lui-même n'aurait pu mieux trouver.

L'extase le mettait hors de lui.

– C'est sublime ! C'est du... du Boghaz !

Puis il se calma et hocha la tête :

– Mais c'est aussi de la pure démente !

– C'est comme l'autre fois dans la galère, dit Carse en lui saisissant les épaules. Rien à perdre, tout à gagner. Voulez-vous m'aider ?

– Vous me tentez, murmura le Valkisien en fermant les yeux. Comme ouvrier, comme artiste, j'aimerais voir le développement de cette superbe duperie. Ecorché vif, dites-vous ! continua-t-il, frissonnant longuement. Et puis les Dhuviens ! Je suppose que vous avez raison. Nous sommes des hommes morts de toute façon.

Il sursauta violemment.

– Halte-là ! Pour Rhiannon, tout pourrait aller bien à Sark, mais je ne suis que Boghaz, qui s'est révolté contre Ywain. Oh ! Non ! Je suis mieux à Khondor !

– Restez-y donc si vous le croyez ! fit Carse, qui ajouta, en le secouant : Idiot plein de graisse, je vous protégerai. Je le puis, si je suis Rhiannon ! Et quand nous aurons sauvé Khondor et que nous

aurons ces armes entre les mains, notre puissance sera sans limites. Que diriez-vous de devenir roi de Valkis ?

– Bien... soupira Boghaz. Vous tenteriez le diable lui-même ! Et, à propos de diables... ajouta-t-il en regardant Carse de près, pouvez-vous maîtriser le vôtre ? C'est une drôle de vie que d'avoir un démon pour compagnon de couchette !

– Je peux le maîtriser, dit Carse. Rhiannon lui-même l'a reconnu, vous l'avez entendu !

– Alors, dit Boghaz, nous ferions bien d'agir rapidement avant que la conférence des Rois de la Mer ait pris fin. Le vieux Barbedefer, ajouta-t-il avec un gloussement, nous a aidés, et c'est assez amusant. Tous les hommes ont reçu l'ordre de se rendre à leurs postes et notre équipage se trouve à bord de la galère, où il attend... ce qui n'est guère de son goût !

Un instant plus tard, les gardes qui se trouvaient dans la pièce intérieure entendirent un cri perçant poussé par Boghaz.

– Au secours ! Venez vite ! Carse s'est jeté à la mer !

Ils se précipitèrent sur le balcon où Boghaz était penché et montrait du doigt les vagues bouillonnantes.

– J'ai essayé de le retenir, gémissait-il, mais impossible.

– C'est une petite perte, grogna l'un des gardes.

Carse, se détachant de l'ombre du mur, lui assena un coup de marteau qui l'étendit net et Boghaz, pivotant, assomma le second, qui tomba sur le dos. À eux deux, ils eurent raison du troisième avant que celui-ci eût réussi à tirer son épée du fourreau.

Les deux autres se relevèrent avec l'idée de continuer le combat, mais Carse et le Valkisien n'avaient pas de temps à perdre, et ils le savaient. Ils assenèrent à leurs adversaires des coups de poings efficaces ; quelques minutes après, les trois hommes se trouvaient attachés et bâillonnés.

Carse allait s'emparer de l'épée de l'un d'eux lorsque Boghaz eut une toux embarrassée.

– Peut-être voudrez-vous reprendre votre propre lame ? dit-il.

– Où est-elle ?

– Près de la porte, là où je l'ai déposée.

Carse acquiesça. Ce serait bon d'avoir encore entre les mains l'épée de Rhiannon. Il ne s'arrêta dans la pièce que le temps nécessaire pour s'emparer du manteau de l'un des gardes, puis il regarda Boghaz du coin de l'œil.

– Par quelle heureuse chance êtes-vous en possession de mon épée ? demanda-t-il.

– Eh bien, comme je suis votre meilleur ami et le second du bateau, je l'ai réclamée, dit le Valkisien avec un tendre sourire. Vous étiez sur le point de mourir... et je savais que vous auriez désiré la savoir en ma possession.

– Boghaz, dit Carse, l'amour que vous éprouvez pour moi est admirable !

– J'ai toujours été d'une nature sentimentale, répondit le Valkisien qui, à la porte, fit signe à Carse de s'écarter.

– Laissez-moi passer le premier, demanda-t-il.

Il sortit dans le couloir, puis fit un geste d'appel à Carse qui le suivit. La longue lame était appuyée contre le mur. L'Homme de la Terre la prit avec un sourire.

– Désormais, dit-il, n'oubliez pas ! Je suis Rhiannon !

Il y avait peu d'allées et venues dans cette partie du palais. Les halls sombres étaient seulement éclairés par des torches à de longs intervalles, Boghaz rit tout bas.

– Je connais mon chemin dans ce palais, dit-il. En fait, j'ai trouvé des passages pour entrer et sortir, que les Khondoriens eux-mêmes ont oubliés.

– Bien ! dit Carse. Je vous suis. Nous allons d'abord chercher Ywain.

– Ywain ! fit Boghaz en le regardant. Etes-vous fou, Carse ? Ce n'est pas le moment de plaisanter.

– Il faut qu'elle soit avec nous pour témoigner à Sark que je suis bien Rhiannon, rétorqua Carse. Autrement, tout notre plan échouera. Irez-vous, maintenant ?

Il avait compris qu'Ywain était la clef de voûte de son jeu désespéré. Sa carte maîtresse était le fait qu'elle avait vu Rhiannon le posséder.

– Il y a du vrai dans ce que vous dites, reconnut Boghaz qui ajouta : mais je ne suis guère rassuré. D'abord un démon, puis une sorcière qui a du poison dans les griffes ! C'est sûrement un voyage de fous !

Ywain était emprisonnée au même niveau élevé. Boghaz indiqua rapidement le chemin et ils ne rencontrèrent personne. Bientôt, au coude que formait la rencontre de deux couloirs, Carse vit une torche qui brûlait près d'une porte barrée. Cette porte n'avait qu'une petite

ouverture à la partie supérieure. Un garde somnolent était assoupi sur sa lance. Boghaz poussa un long soupir.

– Ywain pourra convaincre les Sarks, chuchota-t-il. Mais pourrez-vous persuader Ywain ?

– Il le faut, répondit Carse, sombre.

– Bien ! Je vous souhaite de la chance !

Suivant le plan qu'ils avaient décidé en chemin, Boghaz s'avança en flânant pour parler au garde qui fut heureux d'avoir des nouvelles de ce qui se passait. Mais, au milieu d'une phrase, Boghaz laissa tomber sa voix. La bouche ouverte, ses yeux s'étaient fixés sur quelque chose par-dessus l'épaule du garde. L'homme, surpris, se retourna. Carse arrivait dans le couloir. Il marchait à grands pas, à croire que le monde lui appartenait, le manteau rejeté en arrière sur ses épaules, sa tête brune droite, ses yeux flamboyants. La lumière vacillante de la torche faisait jaillir des éclairs de ses bijoux et l'épée de Rhiannon était comme un rayon d'argent maléfique dans sa main. D'une voix retentissante, comme celle qui avait résonné dans la grotte et dont il se souvenait, il prit la parole.

– Aplatissez-vous, charogne de Khondor, si vous ne voulez pas mourir !

L'homme était debout, figé, l'épée à moitié tirée. Derrière lui, Boghaz poussa une plainte effrayée.

– Dieux du ciel ! gémit-il. Le démon s'est encore emparé de lui. C'est Rhiannon qui a brisé ses chaînes !

Presque divin dans la lumière cuivrée, Carse leva l'épée, non pas comme une arme, mais comme un talisman de puissance. Il alla jusqu'à sourire.

– Vous me connaissez donc ! C'est bien !

Puis, se retournant vers le garde blême de peur :

– Avez-vous des doutes ? Dois-je vous instruire ?

– Non, répondit le garde d'une voix rauque. Non, Seigneur !

Il tomba à genoux en lâchant sa lance dont la pointe claqua sur la pierre. Puis il s'aplatit et se cacha le visage dans les mains.

Boghaz gémit encore :

– Seigneur Rhiannon !

– Attachez-le, dit Carse, et ouvrez-moi cette porte !

Boghaz obéit. Il enleva de leurs alvéoles les trois lourdes barres. La porte tourna vers l'intérieur et Carse s'avança sur le seuil.

Elle attendait, droite et tendue dans l'obscurité. On ne lui avait même pas donné une chandelle et la minuscule cellule n'avait qu'une ouverture, celle qui était découpée dans la porte et munie de barreaux. L'air était humide et sentait le renfermé. Une odeur de paille moisie montait du grabat qui composait tout le mobilier. Et elle portait toujours ses fers. Carse se raidit. Il se demanda si, dans les profondeurs cachées de son esprit, le Maudit guettait. Il crut presque entendre l'écho d'un rire sombre raillant l'homme qui jouait au dieu.

– Etes-vous vraiment Rhiannon ? demanda Ywain.

*Aie la voix grave et fière, un regard dans lequel couve le feu !*

– Vous m'avez déjà vu, dit Carse. Qu'en dites-vous maintenant ?

Il attendit et les yeux de la femme le dévisagèrent dans la demi-obscurité. Lentement, elle inclina la tête, d'un mouvement raide, comme il convenait à Ywain de Sark, même devant Rhiannon.

– Seigneur ! dit-elle.

Carse eut un rire bref et se tourna vers Boghaz incliné.

– Enveloppez-la dans les couvertures du grabat. Vous allez la porter... et maniez-la avec douceur, porc !

Boghaz se précipita pour obéir. Ywain était visiblement furieuse d'avoir à subir ce traitement indigne, mais elle sut se contenir.

– Nous nous évadons ? demanda-t-elle.

– Nous laissons Khondor à sa destinée, dit Carse en saisissant son épée.

– Je veux me trouver à Sark à l'arrivée des Rois de la Mer pour les anéantir moi-même, avec mes propres armes !

Boghaz recouvrit avec les haillons le visage de la femme. Il cacha le haubert et les chaînes qui l'entravaient. Puis il hissa sur son épaule massive femme et chiffons ; ou pouvait prendre facilement le tout pour un paquet sale. Et, par-dessus le paquet, il adressa un clin d'œil triomphant à Carse.

Celui-ci n'était pas tellement persuadé. En cet instant, pour saisir l'occasion de retrouver sa liberté, Ywain n'allait pas montrer trop d'esprit critique. Mais le chemin était long, jusqu'à Sark !

Et n'avait-il pas perçu dans son attitude une légère note de moquerie, quand elle s'était inclinée ?



## CHAPITRE XV

Boghaz, avec le sûr instinct de sa race, avait étudié tous les trous de rat de Khondor. Avec Carse et Ywain, il sortit du palais par une voie depuis si longtemps abandonnée que la poussière la recouvrait sur une épaisseur de plusieurs pouces et que la porte dérobée, rongée par la rouille, ne tenait presque plus. Ensuite, par des escaliers croulants et des allées raides, qui n'étaient que des craquelures de la roche, il contourna la ville.

Khondor était en ébullition. Le vent du soir apportait les échos de pas pressés et de voix tendues. L'air, au-dessus, était plein de battements d'ailes qui marquaient le passage des Hommes du ciel, sombres sur le fond étoilé.

Il ne régnait aucune panique. Mais Carse sentait la colère de la ville, la sombre et dure tension d'un peuple qui se prépare à se battre alors que la défaite est certaine. Du temple lointain lui parvenaient les voix des femmes dont les chants montaient vers les dieux.

Les gens pressés qu'ils rencontrèrent ne firent guère attention à eux. Un gros marin, un paquet sur l'épaule, et un homme de haute taille, emmitouflé dans un manteau, allaient au port. Y avait-il là rien d'insolite ?

Ils descendirent les longs escaliers qui conduisaient au bassin. Sur le chemin vertigineux, il y avait de nombreuses allées et venues. Mais personne ne les arrêta. Les Khondoriens étaient tous trop pleins de leurs propres inquiétudes en cette nuit fatidique pour s'observer les uns les autres.

Néanmoins, Carse avait le cœur palpitant. Ses oreilles bourdonnaient à force d'être tendues pour identifier les bruits. Il savait que Barbedefer, lorsqu'il monterait pour tuer son prisonnier, jetterait un cri d'alarme.

Ils gagnèrent les quais. Carse vit le haut mât de la galère qui dominait les vaisseaux au long cours et il pressa le pas. Boghaz haletait sur ses talons.

À la lumière de centaines de torches, des guerriers et des approvisionnements embarquaient sur les vaisseaux. Le tumulte faisait résonner les murs de pierre. De petites embarcations filaient entre les mouillages extérieurs.

Carse, la tête baissée, se frayait de l'épaule un chemin dans la foule. Les Nageurs grouillaient dans l'eau et il y avait des femmes aux visages blêmes et tendus, venues dire adieu à ceux qui partaient.

Lorsqu'ils approchèrent de la galère, Carse laissa Boghaz passer devant lui. Il s'arrêta à l'abri d'une pile de tonneaux, comme pour rattacher la courroie de sa sandale, tandis que le Valkisien montait à bord avec son fardeau. Il entendit les hommes de l'équipage, nerveux et sombres, qui saluaient Boghaz et lui demandaient des nouvelles.

Celui-ci se débarrassa d'Ywain en la déposant dans la cabine, comme s'il n'y attachait aucune importance, puis il réunit tout l'équipage près de la barrique de vin enfermée dans la soute. Il savait son rôle par cœur.

– Des nouvelles ? entendit Carse. Je vais vous en donner ! Depuis que Rold a été pris, la cité est dans une humeur noire ! Hier, nous étions leurs frères, aujourd'hui nous sommes de nouveau des hors-la-loi et des ennemis ! Je les ai entendus bavarder dans les auberges et je vous dis que notre vie ne vaut pas ça !

Pendant que l'équipage, à ces mots, marmonnait avec inquiétude, Carse passa par-dessus la rambarde sans se faire voir. Avant d'arriver à la cabine, il entendit Boghaz achever :

– Quand je suis parti, la populace se rassemblait déjà, si nous voulons sauver notre peau, nous ferions bien de détacher les amarres pendant que nous le pouvons encore !

Carse était sûr de ce que serait la réaction de l'équipage après avoir entendu cette histoire ; d'ailleurs il n'était pas du tout certain que Boghaz eût exagéré. Il avait déjà vu des retournements de foule et son équipage de Sarks, jekkariens et autres risquait de se trouver bientôt en très mauvaise posture !

La porte de la cabine fermée, la barre mise, il se pencha sur le panneau pour écouter. Il entendit le bruit de pieds nus sur le pont, les ordres rapides jetés à haute voix, le fracas des poulies qui faisaient descendre les voiles des vergues. On releva les amarres. Les avirons s'allongèrent avec un grondement inégal. La galère avançait, libre.

– Ordre de Barbedefer ! cria Boghaz à quelqu'un sur la rive.

– Une mission pour Khondor !

La galère frémit et prit de l'élan, au rythme retentissant du tambour. À cet instant, par-dessus tout le bruit confus, Carse perçut ce que guettaient ses oreilles : le mugissement lointain lancé de la crête du rocher, l'alarme qui balayait la cité, s'élançant sur l'escalier du port.

Carse était atrocement inquiet. Il craignait que quelqu'un d'autre que lui n'eût entendu et compris sans avoir besoin d'explication. Mais le tumulte du port couvrit le bruit d'alarme assez longtemps et, lorsque l'alerte, partie de la crête du rocher, parvint en bas, la galère noire était déjà dans la rade et filait à toute vitesse vers l'embouchure du fjord.

Dans l'obscurité de la cabine, Ywain demanda, calme :

– Seigneur Rhiannon, peut-on me permettre de respirer ?

Il s'agenouilla, enleva les couvertures qui l'enveloppaient et elle s'assit.

– Merci. Eh bien, nous avons quitté le palais et le port, mais il reste le fjord. J'ai entendu le cri d'alarme.

– Oui, dit Carse. Et les Hommes du ciel porteront l'avis en avant. Nous allons voir, dit-il en riant, s'ils peuvent arrêter Rhiannon en lui lançant des cailloux du haut de la falaise !

Il la quitta en lui ordonnant de ne pas bouger et sortit sur le pont.

Ils étaient maintenant bien engagés dans le canal et filaient à grands coups d'avirons. Les voiles commençaient à sentir la brise qui soufflait entre les falaises. Carse essaya de se rappeler comment étaient placées les balistes défensives. Il comptait sur le fait qu'elles avaient été disposées pour tirer sur les vaisseaux qui entreraient dans le fjord, et non sur ceux qui en sortiraient. Leur principal atout était la vitesse. S'ils pouvaient faire filer la galère assez rapidement, ils auraient une chance.

À la faible lumière de Deimos, personne, dans la galère, ne l'avait vu. Mais lorsque Phobos se montra par dessus les falaises et envoya un rayon de lumière verte, les hommes le virent là, son manteau claquant au vent, sa longue épée à la main.

Un étrange cri s'éleva, moitié de bienvenue au Carse dont ils se souvenaient, moitié de frayeur, à cause de ce qu'ils avaient entendu dire à son sujet à Khondor. Il ne leur laissa pas le temps de réfléchir.

– Poussez ! enfants de chiens, poussez ! Ou ils vont nous couler !

Homme ou démon, il disait la vérité, tous le savaient. Ils poussèrent.

Carse bondit sur la plateforme du timonier. Boghaz s'y trouvait déjà. Il se tapit avec conviction contre la rambarde à l'approche de Carse, mais l'homme de barre regarda celui-ci avec des yeux de loup dans lesquels perçait une étincelle menaçante. C'était l'homme qui avait une marque à la joue, celui qui était à l'aviron avec Jaxart le jour de la mutinerie.

– Je suis maintenant capitaine, dit-il à Carse. Je ne veux pas de vous et de votre malédiction sur mon bateau !

– Je vois que vous ne me connaissez pas, répondit Carse avec une terrible lenteur. Dites-lui qui je suis, homme de Valkis !

Mais Boghaz n'eut pas besoin de parler. Le vent apporta un sifflement d'ailes. Un homme ailé fonça sur le vaisseau et, le survolant très bas, cria :

– Retournez ! Retournez ! Vous portez... *Rhiannon* !

– Oui ! hurla Carse en retour. Le courroux de Rhiannon, la puissance de Rhiannon !

Il leva très haut la poignée de l'épée et la pierre sombre jeta des flammes maléfiques dans la lumière de Phobos.

– Vous voulez vous battre avec moi ? Osez-le donc !

L'homme du ciel fit un écart pour s'éloigner et monta dans le vent en gémissant. Carse se retourna vers le timonier.

– Et vous ? dit-il. Qu'en dites-vous, maintenant ?

Il vit les yeux de loup vaciller, de la pierre étincelante à son visage, pour revenir à la pierre. L'expression de terreur, que commençait à trop bien connaître Carse, les envahit, et ils se baissèrent.

– Je n'oserai pas résister à Rhiannon, dit l'homme d'une voix rauque.

– Donnez-moi la barre, dit Carse, et l'autre s'écarta. L'empreinte paraissait livide sur sa joue blême.

– Prenez de la vitesse, cria Carse, si vous voulez vivre !

Ils précipitèrent leur rythme et la galère s'élança à une vitesse terrifiante entre les falaises, noir vaisseau fantôme sur le blanc lumineux du fjord, éclairé par la verte lumière glacée de la lune. Carse vit la mer libre en avant et il se raidit, priant intérieurement.

La première des grandes balistes tira. Un grondement plaintif se répercuta sur les rochers. Un jet d'eau s'éleva près de la proue de la galère qui frémit et fila.

Couché sur la barre du gouvernail, le manteau ruisselant, le visage tendu et mystérieux dans l'étrange lumière, Carse louvoyait serré à l'embouchure du fleuve.

Les balistes vibraient et grondaient. Une pluie d'énormes pierres tombait dans l'eau et ils voguaient dans un nuage brûlant de brouillard et d'écume. Mais Carse l'avait bien prévu : les défenses, invincibles contre une attaque de front, étaient faibles quand on les

prenait à revers. Le tir ne couvrait pas complètement le canal, le pointage était difficile contre une cible mouvante. Ces circonstances, ajoutées à la vitesse de la galère, les sauvèrent.

Ils arrivèrent en pleine mer. La dernière pierre tomba loin sur l'arrière ; ils étaient libres. Ils seraient rapidement poursuivis, Carse le savait. Mais, pour le moment, ils étaient saufs !

L'Homme de la Terre se rendit compte alors de la difficulté du rôle qu'il avait assumé. Il aurait aimé s'asseoir sur le pont et boire une grande rasade de vin pour se remettre de ses émotions. Mais il lui fallut éclater d'un rire sonore pour exprimer son amusement à voir les humains impuissants essayer de l'emporter sur l'invincible.

– Venez ici ! Vous qui vous prétendez capitaine ! Prenez la barre et mettez le cap sur Sark !

– Sark ! s'écria le malheureux qui avait, cette nuit-là, de nombreux sujets de perplexité.

– Monseigneur Rhiannon, ayez pitié ! Nous sommes à Sark des condamnés proscrits !

– Rhiannon vous protégera, dit Boghaz.

– Silence ! gronda Carse. De quel droit parlez-vous en mon nom ! Boghaz se courba, obséquieux, et Carse lui ordonna :

– Allez me chercher la dame Ywain, mais ôtez-lui auparavant ses chaînes.

Il descendit l'échelle et attendit sur le pont. Derrière lui, il entendit l'homme à l'empreinte gémir et marmonner :

– Ywain ! Dieux du ciel ! Les Khondoriens auraient été pour nous une meilleure mort !

Carse resta immobile. Les hommes le regardaient sans mot dire, n'osant se lever pour le tuer comme ils le désiraient, terrifiés, épouvantés par l'inconnu, frissonnants devant la puissance du Maudit qui pouvait les anéantir tous.

Ywain s'approcha, sans chaînes maintenant, et s'inclina devant lui. Il se retourna pour interpellier l'équipage.

– Vous vous êtes révoltés une fois contre elle pour suivre le barbare. Maintenant, le barbare n'est plus comme vous l'avez connu. Et vous servirez de nouveau Ywain. Servez-la bien, et elle oubliera votre crime !

Il vit les yeux de la femme flamboyer. Elle allait protester. Il lui jeta un regard qui arrêta les mots sur ses lèvres.

– Promettez-le, ordonna-t-il. Sur l'honneur de Sark !

Elle obéit. Mais Carse eut de nouveau l'impression qu'elle n'était pas tout à fait convaincue qu'il fût réellement Rhiannon.

Elle le suivit jusqu'à la cabine et lui demanda si elle pouvait entrer. Il le lui permit et envoya Boghaz chercher du vin. Le silence régna un instant. Renfrogné, Carse, assis sur la chaise d'Ywain, essayait de calmer les battements nerveux de son cœur, et elle le regardait sous ses paupières baissées.

Le vin arriva. Boghaz hésita puis, ne pouvant faire autrement, les laissa seuls.

– Asseyez-vous, dit Carse, et buvez.

Ywain poussa un tabouret bas et s'assit, ses longues jambes tendues devant elle, mince comme un garçon dans sa cote noire. Elle but et resta silencieuse.

– Vous doutez encore de ma personnalité, dit Carse, brusquement.

– Non, Seigneur, répondit-elle avec un sursaut.

– N'essayez pas de me tromper, dit Carse en riant. Vous êtes une femme hautaine, Ywain, et intelligente ! Un excellent prince pour Sark, malgré votre sexe !

Sa bouche se tordit avec amertume.

– Mon père Garach a fait de moi ce que je suis. Il est chétif et n'a pas de fils... il fallait que quelqu'un portât l'épée pendant qu'il s'amusait avec le sceptre !

– Ce rôle ne vous a pas, je crois, tellement déplu, dit Carse.,

– Non, répondit-elle avec un sourire. Je n'ai jamais été élevée sur des coussins de soie. Mais ne parlons plus de mes doutes, Seigneur Rhiannon, continua-t-elle. Je vous ai vu, auparavant... Une fois dans cette cabine quand vous affrontiez S'San, et une autre fois chez les Sages, je vous connais maintenant.

– Il importe peu que vous doutiez ou non, Ywain. Le barbare à lui seul vous a dominée et je pense que Rhiannon n'aurait aucune difficulté à le faire.

Le visage de la femme rougit de colère. Le doute latent qui était en elle se manifestait maintenant. Sa colère la trahissait.

– Le barbare ne m'a pas dominée ! Il m'a embrassée, et si je lui ai permis ce baiser, c'était pour lui en laisser la marque à jamais !

– Vous l'avez accepté un instant, dit Carse pour la pousser à bout. Vous êtes une femme, Ywain, malgré votre tunique courte et votre cote. Et une femme reconnaît toujours celui qui peut la maîtriser.

– Le pensez-vous vraiment ? chuchota-t-elle.

Elle s'était approchée de lui, ses lèvres rouges entrouvertes, attirante, volontairement provocante.

– Je le sais, dit-il.

– Si vous étiez seulement le barbare et rien d'autre, je pourrais le savoir aussi !

Le piège n'était presque pas déguisé. Carse attendit que la tension du silence se relâchât. Puis il dit, froidement :

– Vous le pourriez très probablement. Or je suis, maintenant, non pas le barbare, mais Rhiannon. Et il est temps que vous vous couchiez.

Amusé et mélancolique, il la regarda s'éloigner, déconcertée et, pour la première fois peut-être de sa vie, complètement désespérée. Il comprit qu'il avait dissipé le doute qu'elle nourrissait en ce qui le concernait, du moins pour l'instant.

– Vous pouvez occuper la cabine intérieure, dit-il.

– Oui, Seigneur, répondit-elle et, cette fois, il n'y avait aucun accent de moquerie dans sa voix.

Elle se détourna pour traverser lentement la cabine. Elle poussa la porte intérieure, puis s'arrêta, la main sur le montant. Son visage exprimait une profonde répugnance.

– Pourquoi hésitez-vous ? demanda-t-il.

– L'endroit a conservé l'odeur du serpent, répondit-elle. Je préférerais dormir sur le pont.

– Voilà d'étranges paroles, Ywain ! S'San était votre conseiller, votre ami ! j'ai été obligé de le tuer pour sauver la vie du barbare... Ywain de Sark, elle, n'a sûrement pas de haine contre ses alliés !

– Mes alliés ? Non ! Les alliés de Garach !

Elle se retourna pour le regarder et il vit que la colère lui faisait oublier toute prudence.

– Rhiannon ou pas, cria-t-elle, je vais vous dire tout ce que je supporte depuis tant d'années ! Je hais vos élèves rampants de Caer Dhu ! Ils me répugnent suprêmement ! Et maintenant, vous pouvez me tuer, si vous voulez !

Elle sortit à grands pas sur le pont, laissant la porte se refermer bruyamment derrière elle.

Carse resta immobile devant la table. Sa tension nerveuse le faisait trembler de la tête aux pieds et il se versa du vin pour se remonter. Mais il fut tout étonné alors de découvrir combien il était heureux

d'avoir appris qu'Ywain, elle aussi, détestait Caer Dhu.

Le vent était tombé vers minuit et la galère avança des heures durant, poussée par les avirons. Elle filait à une vitesse bien inférieure à son allure normale car l'équipe de rameurs n'était pas complète. Il manquait les Khondoriens.

À l'aube, la vigie signala quatre points minuscules à l'horizon. C'étaient les coques de navires au long cours qui venaient de Khondor.



## CHAPITRE XVI

Carse se tenait sur l'arrière-pont avec Boghaz. On était au milieu de la matinée. Le calme continuait et les vaisseaux étaient maintenant assez proches pour qu'on les vit du pont.

– À cette vitesse, dit Boghaz, ils nous rattraperont à la tombée de la nuit.

– Oui.

Carse était inquiet. La galère qui manquait d'hommes ne pouvait espérer distancer les Khondoriens aux avirons seulement, et se trouver dans l'obligation de se battre contre les hommes de Barbedefer était la dernière chose qu'aurait désirée Carse.

– Ils s'épuisent pour nous rejoindre, continua-t-il. Et ceux-là ne sont que l'avant-garde. Toute la flotte des Rois de la Mer les suit, sans doute.

– Pensez-vous que nous atteindrons jamais Sark ? demanda Boghaz en regardant les vaisseaux qui les pourchassaient.

– Non, à moins que nous ne rencontrions une bonne brise, répondit Carse, sombre et, même alors, nos chances ne seraient pas bien grandes. Savez-vous des prières ?

– J'ai été bien élevé dans ma jeunesse, répondit Boghaz pieusement.

– Alors priez !

Mais, tout au long de ce jour brûlant, un faible souffle seulement vint rider les voiles de la galère. Les hommes se fatiguaient aux avirons. Ils n'avaient guère de cœur au travail, pris comme ils l'étaient entre deux maux, avec un démon pour capitaine, et leurs forces étaient proportionnées à leur courage.

Les vaisseaux, tenaces, fermes, se rapprochaient.

Vers la fin de l'après-midi, lorsque le soleil couchant fit de l'air ambiant un verre grossissant, la vigie signala d'autres navires, très loin en arrière. De nombreux vaisseaux, l'armada des Rois de la Mer.

Carse, le cœur plein d'amertume, regarda le ciel vide. La brise commençait à se renforcer. Lorsque les voiles se gonflèrent, les rameurs reprirent courage et tirèrent sur les avirons avec une vigueur

nouvelle. Bientôt, Carse put ordonner de rentrer les rames. Le vent soufflait très fort. La galère prit de la vitesse et les poursuivants ne purent que maintenir la leur. L'Homme de la Terre connaissait la puissance de son embarcation. C'était un voilier rapide et, avec l'envergure supérieure de sa toile, on pouvait espérer se maintenir loin des poursuivants si le vent tenait.

Si le vent tenait...

Les jours qui suivirent leur mirent les nerfs à rude épreuve. Carse menait durement les hommes de la fosse et lorsque ceux-ci, complètement épuisés, ralentissaient le mouvement, il les obligeait à reprendre le rythme.

Il maintenait l'avance de la galère à la limite de la longueur requise. Une fois, alors qu'ils allaient sûrement être pris, semblait-il, un orage les sauva en dispersant les vaisseaux plus légers. Mais ceux-ci revinrent. Et l'on pouvait voir maintenant l'horizon parsemé de voiles, du côté où l'armada poursuivait son irrésistible avance.

Le nombre des poursuivants immédiats passa de quatre à cinq, puis à sept. Carse pensait au vieil adage qui disait que le fuyard a toujours de longues jambes, mais il semblait bien que cette fuite ne pourrait continuer bien longtemps.

Ils eurent une autre période de calme plat et brûlant. Seule, la terreur que leur inspiraient les Khondoriens poussait les rameurs, voûtés et transpirants, à s'acharner sur leurs avirons. Cependant, malgré leurs efforts, les coups de rames n'avaient plus de mordant. Carse, debout à l'arrière, appuyé à la rambarde, regardait, le visage creusé et sombre. Les dés étaient jetés. Les minces vaisseaux prenaient leur élan, se précipitaient pour la curée.

Soudain, un cri aigu, un appel tomba du grand mât :

– Une voile, ho !

Carse pivota pour regarder dans la direction indiquée par le bras de la vigie. Des vaisseaux Sarks !

Il les vit en avant, qui accouraient à la force des rames, trois hautes galères de guerre, vaisseaux patrouilleurs. Il bondit au bord de la fosse des rameurs et cria aux hommes :

– Tire chiens ! Appuyez ferme ! Il nous vient de l'aide !

Ils rassemblèrent leurs dernières réserves d'énergie. La galère fila d'un élan désespéré. Ywain s'approcha de Carse.

– Nous sommes tout près de Sark maintenant, Seigneur Rhiannon. Si nous pouvions maintenir notre avance encore un peu de temps...

Les Khondoriens se précipitaient ; ils tiraient furieusement sur leurs avirons, dans un suprême effort pour renverser et couler la galère avant l'arrivée des Sarks. Mais il était trop tard. Les vaisseaux patrouilleurs arrivaient en trombe. Ils foncèrent sur les Khondoriens et les dispersèrent. L'air s'emplit de cris, de vibrations de cordes d'arcs, du terrible bruit de déchirure des avirons brisés lorsqu'un appontement tout entier était écrasé.

Une lutte acharnée commençait qui dura tout l'après-midi. Les Khondoriens se battaient désespérément et ne voulaient pas lâcher prise. Les vaisseaux Sarks entouraient la galère, lui formaient un mur de défense mobile. Les Khondoriens revenaient constamment à la charge, leurs embarcations rapides et légères s'élançaient comme des frelons, mais elles étaient repoussées.

Les vaisseaux Sarks portaient des balistes et Carse vit deux des vaisseaux de Khondor troués et coulés par les pierres tournoyantes.

Une brise légère se mit à souffler. La galère prit de la vitesse. Des flèches enflammées volèrent, lancées contre les voiles qui se gonflaient. Deux des vaisseaux de l'escorte reculèrent, leur voilure en feu, mais les Khondoriens souffrirent aussi. Ils n'étaient plus que trois à se battre et la galère se trouvait déjà à une bonne distance en avant.

Elle parvint en vue de la côte Sark, ligne basse et sombre au-dessus de l'eau. Au grand soulagement de Carse, d'autres vaisseaux vinrent à leur rencontre, alertés par le combat, et les trois navires Khondoriens restant louvoyèrent et s'éloignèrent.

La fin du voyage était facile. Ywain se retrouvait chez elle. De nouveaux rameurs, venus des autres vaisseaux, montèrent à leur bord et une embarcation rapide partit en avant-garde prévenir de l'attaque qui se préparait et apporter la nouvelle de l'arrivée d'Ywain.

Mais Carse regardait avec douleur la fumée des vaisseaux qui brûlaient en arrière. Il voyait, massées au loin, les voiles des Rois de la Mer et il sentait le poids énorme et écrasant de la bataille imminente. Il lui semblait, en cet instant, qu'il n'y avait pas d'espoir.

Ils entrèrent dans le port de Sark à la fin de l'après-midi. Un large estuaire offrait son abri à d'innombrables vaisseaux et, des deux côtés du canal, la cité étalait sa force insouciant. C'était une ville dont l'arrogance massive convenait aux hommes qui l'avaient bâtie. Carse vit des vastes temples et un magnifique palais trapu qui couronnait la colline la plus élevée. Les constructions, à force de robustesse, étaient presque laides, avec leurs contreforts détachés en saillie sur le fond du ciel, leurs teintes crues et vives, leurs décorations solides.

Toute cette région du port bourdonnait déjà d'une fiévreuse

activité. La nouvelle de l'arrivée des Khondoriens avait rapidement déclenché l'appel des équipages aux vaisseaux, les préparatifs de défense, le tumulte d'une cité qui se prépare à la guerre. Boghaz, à côté de Carse, marmonna :

– Nous sommes fous de nous jeter ainsi dans la gueule du dragon ! Si vous ne pouviez continuer à tenir le rôle de Rhiannon, si vous faisiez un seul faux pas...

– Je peux tenir, dit Carse. Depuis le temps que je le joue, ce rôle, j'ai maintenant acquis une grande pratique.

Mais en son for intérieur, il était troublé. En face de l'énorme puissance de Sark, il semblait que ce fût une folle impudence que d'essayer de jouer au dieu.

La foule, au long du rivage, acclama follement Ywain, lorsqu'elle débarqua, et l'on regarda avec quelque étonnement l'homme de haute taille qui ressemblait à un Khondorien et l'accompagnait en portant une longue épée.

Des soldats formèrent une garde autour d'eux et leur frayèrent un chemin à travers la populace excitée. Les acclamations les suivirent dans les rues bondées de la cité qui montaient vers le palais sévère.

Ils passèrent enfin dans la fraîche obscurité des halls du palais. Carse traversa de vastes salles sonores aux parquets de marqueterie où des piliers massif supportaient des poutres géantes couvertes d'or. Il remarqua que le serpent revenait dans les motifs de décoration.

Il aurait voulu avoir Boghaz auprès de lui. Il avait été obligé, pour sauver les apparences, de laisser en arrière le gras voleur et il se sentait terriblement seul.

La garde fit halte devant les portes d'argent de la salle du trône. Un chambellan, qui portait une cotte de mailles sous sa robe de velours, s'avança pour saluer Ywain.

– Votre père, dit-il, le roi Garach notre souverain, est ravi de votre retour et désire vous souhaiter la bienvenue. Mais il vous prie d'attendre car il est en conférence avec lord Hishah, l'émissaire de Caer Dhu.

– Il demande donc déjà l'aide du Serpent, répondit Ywain en serrant les lèvres.

D'un geste impérieux de la tête, elle montra la porte et ajouta :

– Dites au roi que je veux le voir maintenant.

– Mais, Altesse... protesta le chambellan.

– Dites-le lui, interrompit Ywain, ou j'entrerai sans permission.

Dites-lui que j'ai avec moi quelqu'un qui demande audience et que ni Garach ni tout Caer Dhu ne peuvent faire attendre.

Le chambellan regarda Carse avec une franche perplexité. Il hésita, puis s'inclina et entra par les portes d'argent.

Carse avait noté l'amertume de la voix d'Ywain quand elle avait parlé du Serpent. Il le lui reprocha.

– Non, Seigneur, dit-elle. J'ai exprimé ma pensée une fois et vous avez été indulgent. Ce n'est plus à moi d'en parler. En outre, ajouta-t-elle en haussant les épaules, vous voyez combien mon père a peu confiance en moi à ce propos, bien que je doive livrer pour lui ses batailles !

– Vous ne désirez pas, même maintenant, l'aide de Caer Dhu ?

Elle garda le silence et Carse ajouta :

– Je vous ordonne de parler !

– Je vous obéis, dit-elle. Il est naturel que deux peuples forts se battent pour obtenir la suprématie quand leurs intérêts s'opposent sur toutes les rives du même océan. Il est naturel que des hommes soient avides de puissance. J'aurais pu me réjouir de cette prochaine bataille, me glorifier d'une victoire sur Khondor. Mais...

– Continuez.

– J'aurais désiré, s'écria-t-elle avec une ardeur contenue, que Sark grandisse par la juste force des armes, homme contre homme, comme cela se passait anciennement avant l'alliance de Garach avec Caer Dhu ! Il n'y a maintenant plus aucune gloire dans une victoire gagnée avant même que les ennemis se soient rencontrés !

– Mais votre peuple, dit Carse, partage-t-il vos sentiments à ce sujet ?

– Certainement, Seigneur. Cependant beaucoup sont tentés par le pouvoir et sont gâtés. Elle s'interrompit pour regarder Carse en face. « J'en ai suffisamment dit pour attirer sur moi votre colère. Je vais donc achever, car je pense que Sark est maintenant en réalité condamnée, même dans sa victoire. Le Serpent nous prête son assistance non pour nous aider, mais pour réaliser ses propres desseins. Nous ne sommes que les instruments qui permettent à Caer Dhu d'arriver à ses fins. Et maintenant que vous êtes revenu pour aider les Dhuvien... »

Elle se tut. Il était inutile qu'elle achevât. La porte, en s'ouvrant, délivra Carse de la nécessité de répondre.

– Altesse, dit le chambellan sur un ton d'excuse, votre père vous

fait dire qu'il ne comprend pas votre étonnante demande et vous prie à nouveau d'attendre son bon plaisir.

Ywain l'écouta avec colère et, se dirigeant à grands pas vers les hautes portes, les ouvrit d'une poussée. Elle fit un pas en arrière et dit à Carse :

– Seigneur, voulez-vous entrer ?

Il prit une profonde aspiration et entra. Puis, d'un pas fier, comme un vrai dieu, il traversa la salle du trône dans toute sa longueur, Ywain derrière lui.

En dehors de Garach qui, sur le trône placé à l'extrémité de la salle, s'était brusquement redressé, il ne paraissait y avoir personne. Le roi, vêtu d'une robe de velours noir brodée d'or, avait la haute taille gracieuse de sa fille et la même beauté de traits. Mais il lui manquait la force honnête, la fierté, le regard altier d'Ywain. Malgré sa barbe grisonnante, il avait la bouche d'un enfant irritable et gourmand.

Près de lui, enfoncé dans l'ombre du siège élevé, se tenait un autre personnage : silhouette sombre, enveloppée d'un manteau et d'un capuchon, le visage dissimulé, les mains cachées dans les manches larges de sa robe.

– Que veut dire ceci ? cria Garach avec colère. Je ne supporterai pas, même de ma fille, une pareille insolence !

– Mon père, dit à haute voix Ywain, en pliant les genoux, je vous amène le Seigneur Rhiannon des Quiru, qui est ressuscité !

Le visage de Garach pâlit peu à peu jusqu'à devenir couleur de cendre. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun mot n'en sortit. Il regarda Carse, puis Ywain et, finalement, le Dhuvien encapuchonné.

– C'est de la démente ! bredouilla-t-il enfin.

– Je m'en porte garante, reprit Ywain. L'esprit de Rhiannon vit dans le corps de ce barbare. Il a parlé aux Sages à Khondor et, depuis, il m'a parlé. C'est Rhiannon qui est devant vous !

Le silence régna de nouveau tandis que Garach, les yeux écarquillés, tremblait. Carse, droit et seigneurial, affichait une expression de mépris devant ce doute et attendait qu'on le reconnût.

Mais, intérieurement, il était glacé de peur. Il savait que des yeux ophidiens le guettaient dans l'ombre, sous le capuchon de ce Dhuvien, et il lui semblait sentir leur regard froid se glisser dans son imposture comme un coupe-papier s'introduit entre les feuillets d'un livre. Il y avait la forte perception extra-sensorielle qui pouvait voir au-delà des apparences de la chair ! Et les Dhuviens, malgré leur esprit

démoniaque, étaient, eux aussi, des Hybrides.

Carse, en cet instant, aurait voulu tout abandonner et s'enfuir. Mais il se força à jouer au dieu, arrogant et plein d'assurance, souriant devant la frayeur de Garach.

*Dans le tréfonds de son cerveau, dans le coin qui ne lui appartenait plus, il sentait un étrange et complet silence. L'envahisseur, le Maudit, semblait être parti.*

Carse se contraignit à parler d'une voix sonore qui retentissait sur les murs et revenait en échos sévères.

– Les enfants, dit-il, ont vraiment la mémoire courte, puisque l'élève favori lui-même a oublié le maître !

Il abaissa son regard sur Hishah le Dhuvien.

– Est-ce que vous doutez de ma personnalité, enfant du Serpent ? Dois-je vous en donner une preuve, comme je l'ai donnée à S'San ?

Il leva la grande épée et les yeux de Garach interrogèrent Ywain.

– Le Seigneur Rhiannon, dit-elle, a tué S'San, à bord de la galère.

– Seigneur ! dit Garach, soumis, en tombant à genoux. Quelle est votre volonté ?

Carse ne répondit pas. Il regardait toujours le Dhuvien. Et la silhouette encapuchonnée s'avança d'un pas glissant pour dire, de sa douce voix haïssable :

– Seigneur, je vous le demande aussi, quelle est votre volonté ?

La robe sombre se plissa tandis que la créature paraissait s'agenouiller.

– C'est bien ! fit Carse qui croisa les mains sur la poignée de son épée, obscurcissant ainsi l'éclat de la pierre. La flotte des Rois de la Mer se prépare pour l'attaque. Je veux que l'on m'apporte mes anciennes armes afin que j'écrase les ennemis de Sark et de Caer Dhu, qui sont aussi mes ennemis !

Un grand espoir fit briller les yeux de Garach. Il était clair que la peur lui rongeaient les entrailles, la peur de pas mal de choses, pensa Carse, mais, en cet instant, il craignait, par-dessus tout les Rois de la Mer. Il jeta un regard de côté à Hishah et la créature encapuchonnée répondit :

– Seigneur, on a transporté vos armes à Caer Dhu.

Le cœur de l'Homme de la Terre cessa de battre. Puis il se rappela Rold, de Khondor, et il comprit qu'on l'avait sans doute brisé pour obtenir le secret de la tombe. Une rage folle s'empara de lui. Si le sens

des mots était feint, l'accent de fureur de sa voix ne l'était pas.

– Vous avez osé toucher aux puissants appareils de Rhiannon ! dit-il, s'avançant vers le Dhuvien. « Est-ce que l'élève espère maintenant se poser en rival de son maître ? »

– Non, Seigneur ! répondit la tête voilée en s'inclinant. Nous avons seulement mis vos armes en sécurité pour vous.

– Vous avez agi sagement, fit Carse, qui laissa ses traits se détendre un peu. Veillez à ce qu'on me les retourne ici tout de suite !

– Oui Seigneur ! répondit Hishah en se redressant. Je me rends tout de suite à Caer Dhu pour faire exécuter vos ordres.

Le Dhuvien glissa vers une porte intérieure et disparut, laissant Carse qu'un mélange d'appréhension et de soulagement faisait transpirer en secret.



## CHAPITRE XVII

Les heures qui suivirent furent pour Carse une éternité d'insupportable tension. Il demanda un appartement pour lui seul, sous le prétexte que la solitude lui était nécessaire pour dresser ses plans. Là, il arpenta les salles de long en large. La nervosité qu'il ressentait n'avait vraiment rien de divin.

Il avait, semblait-il, réussi. Le Dhuvien l'avait accepté. Peut-être, se disait-il, la race Serpent ne jouissait-elle pas des pouvoirs extra-sensoriels extrêmement développés des Nageurs et des Hommes du Ciel.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à attendre le retour de ce Dhuvien avec les armes, à charger celles-ci à bord de son bateau, puis à prendre le large. Il devait y parvenir facilement. Personne n'oserait critiquer les projets de Rhiannon. Il en aurait aussi le temps. La flotte des Rois de la Mer se tenait au large pour attendre l'arrivée de tous les vaisseaux. Il n'y aurait pas d'attaque avant l'aube et il n'y en aurait même pas du tout, s'il réussissait.

Carse éprouvait pourtant la sensation d'un danger et il était oppressé par une terreur prophétique. Il envoya chercher Boghaz sous le prétexte de lui donner des ordres concernant la galère. Le vrai motif était qu'il ne pouvait supporter de rester seul. Le gras voleur se mit à jubiler lorsque l'Homme de la Terre lui raconta ce qui se passait.

– Vous l'avez emporté, dit-il en se frottant les mains de ravissement. J'ai toujours dit, Carse, qu'avec de l'audace on pouvait arriver à tout. Personnellement, je n'aurais pu mieux faire !

– Je souhaite, dit Carse, obstiné, que vous ayez raison !

– Carse..., commença Boghaz avec un regard de côté.

– Oui ?

– Qu'en pense le Maudit lui-même ?

– Il ne dit rien. Pas un signe. Cela m'inquiète, Boghaz. J'ai l'impression qu'il attend.

– Quand vous aurez les armes entre les mains, dit Boghaz d'un ton significatif, je resterai près de vous avec un cabillot.

Le chambellan vint enfin annoncer que Hishah était revenu de

Caer Dhu et attendait que Carse voulût bien le recevoir.

– C'est bien ! fit Carse puis, avec un geste bref vers Boghaz : Cet homme m'accompagne pour superviser le transport des armes.

Les joues rubicondes du Valkisien perdirent plusieurs couches de couleur, mais il fut obligé de suivre Carse.

Garach et Ywain se trouvaient dans la salle du trône avec la créature encapuchonnée de noir venue de Caer Dhu. Tous s'inclinèrent à l'arrivée de Carse.

– Alors ? demanda celui-ci au Dhuvien. M'avez-vous obéi ?

– Seigneur, répondit Hishah d'une voix douce, j'ai tenu conseil avec les anciens qui m'ont chargé de ce message pour vous : S'ils avaient appris que le Seigneur Rhiannon était revenu, ils ne se seraient pas permis de porter les mains sur les objets qui lui appartiennent. Ils redoutent maintenant d'y toucher encore, de crainte, dans leur ignorance, de les endommager ou de les détruire. C'est pourquoi, Seigneur, ils vous prient de vouloir prendre vous-même les arrangements nécessaires. Ils n'ont pas oublié leur amour pour Rhiannon dont les enseignements les ont tirés de la poussière et ils désirent vous souhaiter la bienvenue dans votre ancien royaume de Caer Dhu. Vos enfants sont restés longtemps dans l'ombre et ils voudraient une fois encore connaître la lumière de la sagesse de Rhiannon, et de sa force. Seigneur, acheva Hishah avec une révérence profonde, daignerez-vous le leur accorder ?

Carse resta un moment silencieux. Il tentait désespérément de dissimuler sa terreur. Il ne pouvait aller à Caer Dhu ! Il ne l'oserait pas ! Combien de temps pourrait-il espérer cacher sa supercherie aux enfants du Serpent, le premier de tous les trompeurs ? À supposer qu'il l'eût déjà cachée ! Les paroles mielleuses de Hishah puaient le traquenard subtil. Il était pris au piège, il le savait. Il n'osait accepter... mais il osait moins encore refuser.

– Je suis heureux, répondit-il, de satisfaire à leur requête.

– Tout est prêt, dit Hishah en saluant pour remercier. Le roi Garach et sa fille vous accompagneront pour que vous ayez une suite digne de vous. Vos enfants se rendent compte de la nécessité de faire vite... L'embarcation vous attend.

– Bien, dit Carse en tournant les talons. Puis, fixant sur Boghaz un regard d'acier : « Vous m'accompagnerez aussi, homme de Valkis. Je pourrais avoir besoin de vous pour le maniement des armes ».

Boghaz comprit ce qu'il voulait dire. Il avait pâli auparavant, mais il devint alors livide, tant il avait peur. Il ne pouvait cependant se

permettre de protester. Comme un homme que l'on mène à l'échafaud, il suivit Carse hors de la salle du trône.

La nuit planait, noire et lourde, lorsqu'ils montèrent, au bas des marches du palais, dans une basse embarcation noire qui ne portait ni voiles, ni rames. Des créatures encapuchonnées et enveloppées comme Hishah enfoncèrent de longues perches dans l'eau et la barque remonta l'estuaire dans l'intérieur des terres.

Garach se tapit dans les coussins de fourrure du divan, adoptant une attitude fort peu royale. Ses mains tremblaient et ses joues étaient couleur d'ivoire. Son regard ne cessait de chercher furtivement la forme emmitouflée de Hishah. Il était clair qu'il ne goûtait nullement cette visite à la cour de ses alliés.

Ywain s'était assise à l'autre bout de l'embarcation. Son regard plongeait dans l'obscurité profonde du rivage marécageux. Elle paraissait plus déprimée qu'elle ne l'avait jamais été, même quand elle s'était trouvée enchaînée et prisonnière.

Carse lui aussi se tenait assis, suprêmement seigneurial et magnifique, mais, en son for intérieur, il était ébranlé jusqu'à l'âme. Boghaz, accroupi tout près de lui, avait des yeux de malade.

Et le Maudit, le vrai Rhiannon, était calme. Trop calme. Dans ce coin enfoui dans l'esprit de Carse, il n'y avait pas un mouvement, pas une étincelle ! Le sombre hors-la-loi des Quiru paraissait être, comme tous les passagers de la barque, rétracté et en attente.

La route parut longue jusqu'au fond de l'estuaire. L'eau qui glissait à côté de la barque chuchotait et sifflait avec gaieté. Les silhouettes vêtues de robes noires se courbaient et se balançaient sur les perches. Parfois un oiseau criait dans le marais. L'atmosphère de la nuit était lourde et menaçante.

Enfin, à la lumière des petites lunes, basses dans le ciel, Carse vit en avant les murs et les remparts déchiquetés d'une cité qui s'élevait du brouillard. Une vieille, très vieille cité, entourée de murs, comme un château. Elle tombait en ruines de tous côtés ; seul le grand donjon central était entier.

Il y avait, autour de la cité, un rayonnement de lumière frémissante. Carse pensa que c'était un effet de son imagination, une illusion visuelle engendrée par le clair de lune, l'eau lumineuse et le brouillard pâle.

L'embarcation accosta près d'un quai en ruine. Lorsqu'elle s'arrêta, Hishah sauta sur la rive, puis il s'inclina pour laisser passer Rhiannon.

Carse remonta le quai avec Garach et Ywain. Boghaz suivait en

tremblant. Hishah se tint avec déférence derrière l'Homme de la Terre.

Une chaussée de pierres noires, défoncée par le poids des années, conduisait à la citadelle. Carse s'y engagea résolument. Maintenant il pouvait voir, il en était certain, un réseau de lumière palpitante autour de Caer Dhu. Etendu sur la cité tout entière, il brillait d'un éclat d'acier, comme la lumière des étoiles par les nuits de gel. L'aspect de ce réseau ne lui disait rien qui vaille. Il traversait la chaussée comme un voile, devant la grande porte. Plus Carse s'en approchait, plus sa répugnance augmentait.

Cependant, personne ne disait mot, personne n'hésitait.

On attendait, semblait-il, qu'il passât le premier et il n'osa laisser voir qu'il ignorait la nature de ce voile lumineux. Il se contraignit donc à poursuivre, d'un pas ferme et assuré.

Il parvint assez près du réseau pour sentir l'étrange picotement d'une force. Un pas de plus et il y pénétrait. Hishah lui dit alors vivement à l'oreille :

– Seigneur ! Avez-vous oublié le voile, dont le contact est mortel ?

Carse recula. Un frisson de terreur le secoua et il se rendit compte en même temps qu'il avait grossièrement gaffé.

– Je n'ai pas oublié ! dit-il.

– Non, Seigneur, murmura Hishah. Comment l'auriez-vous pu, en vérité, alors que c'est vous qui nous avez enseigné le secret du Voile qui déforme l'espace et protège Caer Dhu contre n'importe quelle force ?

Carse comprenait maintenant que ce réseau lumineux était une barrière défensive d'énergie. Une énergie si puissante qu'elle établissait comme une tension de l'espace, que rien ne pouvait pénétrer. Cela paraissait incroyable. Il fallait admettre que la science Quiru avait été grande et que Rhiannon en avait bien enseigné une partie aux ancêtres de ces Dhuvien.

– Comment, vraiment, pourriez-vous, vous ? répéta Hishah.

Il n'y avait dans ces mots aucun soupçon de raillerie. Cependant Carse sentit la présence d'une moquerie. Le Dhuvien fit quelques pas en avant. Il leva ses bras que recouvraient les manches de son vêtement, pour adresser un signal au veilleur qui se trouvait sans doute de l'autre côté de la grille. La luminescence du voile s'éteignit au-dessus de la chaussée, laissant un passage ouvert.

Lorsque Carse se retourna pour continuer, il vit qu'Ywain le regardait avec une expression de surprise étonnée dans laquelle, déjà, un doute commençait à poindre.

La grande grille tourna sur ses gonds et le Seigneur Rhiannon de Quiru fit son entrée dans Caer Dhu.

Les halls anciens étaient éclairés d'une lumière obscure par des lampes qui ressemblaient à des globes dans lesquels le feu était emprisonné. Ces lampes étaient posées sur des trépieds à de longs intervalles et elles répandaient une froide lumière verdâtre. L'air était chaud, alourdi par une odeur de serpent qui faisait se contracter de répugnance et de haine la gorge de Carse.

Hishah les précédait maintenant et ce fait en lui-même était un signe de danger, puisque Rhiannon aurait dû connaître le chemin. Mais Hishah prétendit qu'il désirait avoir l'honneur d'annoncer son Seigneur. Carse ne pouvait rien faire d'autre que réprimer sa terreur croissante et suivre.

Ils parvinrent à une vaste place centrale encadrée de hauts murs de pierre noire qui soutenaient une voûte élevée perdue dans l'obscurité au-dessus de leurs têtes. Un seul globe puissant éclairait, en dessous, les ombres lourdes.

Faible lumière pour des yeux humains ! Mais c'était encore trop ! Car, sur cette place, les enfants du Serpent s'étaient rassemblés pour accueillir leur Seigneur. Et là, chez eux, ils n'étaient pas voilés par les robes à capuchon qu'ils portaient quand ils se rendaient chez les hommes !

Les Nageurs appartenaient à la mer. Le Peuple du ciel venait des hautes couches de l'atmosphère et ils étaient parfaits et beaux, conformément aux éléments dont ils étaient issus. Carse voyait maintenant la troisième race pseudo-humaine des Hybrides : les enfants des recoins cachés, les rejetons parfaits, terriblement parfaits, d'une autre grande classe d'êtres vivants.

Dans ce premier choc écrasant de répulsion, Carse entendit à peine la voix de Hishah qui prononçait le nom de Rhiannon et les doux sifflements aigus d'acclamations qui suivirent lui parurent être l'expression d'un cauchemar.

Autour du vaste parquet, dans les galeries ouvertes, au-dessus, les Dhuviens le saluaient de leurs étroites têtes ophidiennes inclinées en hommage, tandis que leurs yeux insondables luisaient.

Des corps sinueux qui se déplaçaient avec une aisance facile et paraissaient plutôt couler que marcher ; des mains aux doigts souples, sans jointures ; des pieds qui ne faisaient aucun bruit ; des bouches sans lèvres, toujours ouvertes, semblait-il, en un rire silencieux, infiniment cruel ! Et, par tout le vaste espace sec et dur, un bruissement chuchoteur, léger crissement de la peau qui a perdu ses

écaillés primitives, mais non sa dureté serpentine !

Carse leva l'épée de Rhiannon pour répondre aux acclamations et il s'efforça de parler.

– Rhiannon est heureux, dit-il, de l'accueil de ses enfants.

Il lui sembla qu'un léger murmure sifflant de gaieté parcourait le vaste hall. Mais il n'en était pas certain et Hishah lui dit :

– Seigneur, voilà vos anciennes armes.

Elles étaient au centre de l'espace libre. Tous les mécanismes occultes qu'il avait vus dans la tombe se trouvaient là : la grande roue plate de cristal, les grosses tiges de métal en forme de boucle, et tout le reste, étincelant dans la lumière obscure.

L'Homme de la Terre sentit bondir son cœur qui se mit à battre sourdement.

– Bien ! dit-il. Nous avons peu de temps. Apportez-les tout de suite à bord de la barque pour que je puisse retourner sans tarder à Sark.

– Certainement, répondit Hishah. Mais ne voulez-vous pas les examiner d'abord, pour vous assurer que tout est en bon état ? Nos manipulations ignorantes...

Carse s'approcha des appareils et fit semblant de les examiner. Puis il eut un geste de satisfaction.

– Il n'y a aucune avarie, dit-il. Et maintenant...

Hishah intervint, avec une onctueuse courtoisie.

– Avant de vous en aller, ne voulez-vous pas nous expliquer le fonctionnement de ces appareils ? Vos enfants sont toujours avides de connaissances.

– Je n'en ai pas le temps ! répondit Carse avec colère. En outre, vous êtes, comme vous le dites, des enfants. Vous ne pourriez pas comprendre !

– Se pourrait-il, Seigneur, demanda Hishah d'une voix suave, que vous-même ne compreniez pas ?

Un silence complet régna un moment. La certitude glacée du sort qui l'attendait étreignit Carse. Il voyait maintenant que les rangs des Dhuvien s'étaient refermés en arrière, lui ôtant tout espoir d'évasion.

Garach, Ywain et Boghaz se trouvaient avec lui à l'intérieur du cercle. Le visage du roi exprimait un bouleversement étonné et le Valkisien fléchissait sous le poids d'une horreur qui n'était pas pour lui une surprise. Seule, Ywain n'était ni étonnée ni horrifiée. Elle regardait Carse avec des yeux de femme effrayée, mais d'une autre

façon. Carse eut l'impression qu'elle avait peur pour lui, qu'elle ne désirait pas le voir mourir. Dans une dernière tentative pour s'en tirer, Carse s'écria, furieux :

– Que signifie cette insolence ? Voulez-vous que je prenne mes armes et les dirige contre vous ?

– Faites-le, si vous le pouvez, dit Hishah, d'une voix douce. Faites-le, faux Rhiannon ! Car, sûrement, vous n'aurez aucun autre moyen de quitter Caer Dhu !

## CHAPITRE XVIII

Carse resta debout où il se trouvait, entouré par les appareils de cristal et de métal qui n'avaient pour lui aucune signification, et il comprenait qu'il était battu, que tout était fini. Un rire sifflant éclatait maintenant de tous côtés, infiniment cruel et humiliant. Garach tendit vers Hishah une main tremblante.

– Alors, bredouilla-t-il, ce n'est pas Rhiannon ?

– Votre esprit, bien qu'humain, peut maintenant vous le faire comprendre, répondit Hishah, méprisante.

Il avait rejeté en arrière son capuchon et il s'avancait vers Carse, ses yeux ophidiens pleins de raillerie.

– Il me suffisait, dit-il, du toucher de l'esprit, pour savoir que vous étiez un faux Rhiannon, mais ce n'était même pas nécessaire. Vous, Rhiannon ! Rhiannon de Quiru qui viendrait, fraternel et paisible, saluer ses enfants à Caer Dhu !

Le rire diabolique furtif siffla de toutes les bouches dhuviennes et Hishah rejeta la tête en arrière. La peau de sa gorge battait sous les pulsations de sa gaieté.

– Regardez-le, mes frères ! Saluez Rhiannon qui ne connaît pas le Voile et ne sait pas pourquoi celui-ci entoure Caer Dhu !

Tous l'acclamèrent en s'inclinant très bas. Carse ne bougeait pas. Il avait oublié, pour l'instant, même sa peur.

– Sot que vous êtes ! continua Hishah. Rhiannon nous haïssait à la fin. Car il avait compris sa folie, il avait compris que les enfants à qui il avait donné des miettes de savoir étaient devenus trop habiles ! Avec ce voile, dont il nous avait enseigné le secret, notre cité était devenue imprenable, même par ses armes puissantes ! Aussi, lorsque, finalement, il s'est retourné contre nous, il était trop tard.

– Pourquoi s'est-il retourné contre vous ? demanda lentement Carse.

– Il avait vu à quoi nous servait la science qu'il nous avait enseignée, répondit Hishah en riant.

– À quoi vous servait-elle ? demanda Ywain en faisant un pas en avant.



– Vous le savez déjà, je pense, répondit Hishah. Nous vous avons appelés ici, Garach et vous, non seulement pour que vous voyiez cet imposteur démasqué, mais pour que vous appreniez, une fois pour toutes, quelle place vous occupez dans notre monde.

Sa voix douce avait maintenant les accents mordants du conquérant.

– Depuis que Rhiannon a été enfermé dans sa tombe, continua-t-il, nous avons gagné une subtile prédominance sur tous les rivages de la Mer Blanche. Nous sommes peu nombreux et nous répugnons aux guerres ouvertes. C'est pourquoi nous avons travaillé par l'entremise des royaumes humains, en nous servant comme instrument de votre peuple avide.

« Maintenant, nous avons les armes de Rhiannon. Nous nous familiariserons bientôt avec leur maniement et nous n'aurons plus besoin d'outils humains. Les Enfants du Serpent régiront tous les palais et nous exigerons de nos sujets l'obéissance et le respect.

« Qu'en pensez-vous, Ywain à la tête altière, qui nous avez toujours méprisés et détestés ?

– Je pense, répondit Ywain, que je me jetterai auparavant sur ma propre épée !

– Jetez-vous donc ! fit Hishah en haussant les épaules. Puis, se tournant vers Garach : Et vous ?

Mais Garach était déjà replié sur les pierres, évanoui. Hishah revint à Carse.

– Maintenant, dit-il, vous allez voir comment nous accueillons notre Seigneur !

Boghaz gémit et se couvrit le visage de ses mains. Carse saisit son épée inutile et demanda d'une voix basse, étrange :

– Et personne n'a jamais su que Rhiannon, finalement, s'était retourné contre vous, les Dhuviens ?

– Les Quiru le savaient, répondit Hishah d'une voix douce. Néanmoins, ils condamnèrent Rhiannon parce que son repentir se manifestait trop tard. En dehors d'eux, nous seuls savions. Et pourquoi l'aurions-nous dit au monde ? Il nous plaisait de voir Rhiannon, qui nous haïssait, maudit par le monde qui le croyait notre ami !

Carse ferma les yeux. Le sol vacillait sous ses pieds, un grondement retentissait à ses oreilles. La révélation éclatait en lui. Rhiannon avait dit la vérité dans la grotte des Sages ! Il avait dit la vérité lorsqu'il avait exprimé la haine que lui inspiraient les Dhuviens !

Le hall s'emplissait d'un bruit de feuilles sèches. Les rangs des Dhuviens se rapprochaient lentement de Carse.

Dans un effort de volonté extraordinaire, Carse essaya désespérément, en cette dernière minute, d'atteindre en lui le recoin caché, étrangement silencieux. Il cria tout haut : *Rhiannon !*

Le cri rauque arrêta les Dhuviens. Non qu'ils eussent peur, mais ils se tordaient de rire. Cet appel, vraiment, était le point culminant de la plaisanterie.

– Oui ! s'écria Hishah, appelez Rhiannon ! Peut-être sortira-t-il de sa tombe pour vous aider !

Et de leurs yeux railleurs insondables, ils regardèrent Carse qui, immobile, semblait attendre quelque chose.

Ywain savait. Rapide, elle se plaça à côté de Carse et dégaina pour le protéger aussi longtemps qu'elle le pourrait.

– Une paire bien assortie ! dit Hishah, éclatant de rire. La princesse sans empire et le faux dieu !

Carse répéta, d'une voix entrecoupée et chuchotante : *Rhiannon !*

Et Rhiannon répondit !

Des profondeurs de l'esprit de Carse où il était resté caché, le Maudit surgit en une vague d'une terrible force qui emplit toutes les cellules et tous les atomes du cerveau de l'Homme de la Terre. Il en prit complètement possession, maintenant que Carse avait ouvert la voie.

Comme lorsqu'il s'était trouvé chez les Sages, la conscience de Matthew Carse s'écarta dans son propre corps, pour écouter et guetter. Il entendit la voix de Rhiannon – la voix réelle qu'il avait seulement imitée – résonner sur ses propres lèvres en une fureur qui dépassait toute conception humaine.

– *Regardez votre Seigneur, oh ! vous, progéniture rampante du Serpent ! Regardez – avant de mourir !*

Le rire moqueur s'éteignit dans le silence. Hishah recula et son regard exprima un commencement de frayeur. La voix de Rhiannon, dans un roulement de tonnerre, faisait vibrer les murs. La force et la fureur de Rhiannon flamboyaient sur le visage de l'Homme de la Terre, et son corps semblait maintenant dominer les Dhuviens. Entre ses mains, l'épée jetait des éclairs.

– *Qu'est-ce que ce toucher par l'esprit, Hishah ? Cherchez au fond, plus au fond que vous ne l'avez fait quand vos faibles pouvoirs ne pouvaient briser la barrière mentale que j'avais élevée contre vous !*

Hishah poussa un cri sifflant aigu. Il recula, plein d'horreur, et le cercle des Dhuvien se brisa. Ceux-ci se retournaient pour chercher leurs armes, leurs bouches sans lèvres grandes ouvertes de frayeur. Rhiannon se mit à rire, du rire terrible d'un être qui a attendu des millénaires pour sa vengeance et qui, enfin, la tient.

*– Courez ! Courez et luttiez... car, dans votre grande sagesse, vous avez laissé Rhiannon traverser votre Voile de défense ! La mort est sur Caer Dhu !*

Les Dhuvien se mirent à courir, à se tordre dans l'ombre, pour chercher les armes dont ils avaient cru n'avoir pas besoin. La verte lumière faisait étinceler les tubes et les prismes brillants.

La main de Carse, guidée maintenant par la science précise de Rhiannon, s'était jetée sur la plus volumineuse des armes anciennes, au bord de la grande roue plate de cristal. Il la fit tourner.

Il y avait sans doute une gâchette compliquée qui commandait l'arrivée de la puissance dans le globe métallique, un bouton de contrôle caché que ses doigts avaient touché. Carse ne le sut jamais. Il vit seulement qu'un étrange halo sombre apparaissait dans l'air obscur, l'enfermant avec Ywain, Boghaz frissonnant, ainsi que Garach qui se traînait sur les mains et les genoux comme un chien, avec des yeux d'où la raison avait disparu. Les armes anciennes étaient aussi enfermées dans cet anneau de force sombre et un faible chant s'éleva des baguettes de cristal.

L'anneau s'élargit comme une onde circulaire qui s'étend à l'extérieur. Les armes des Dhuvien luttèrent contre lui. Des éclairs de flamme froide d'un éclat aveuglant jaillirent, le frappèrent, mais se fendirent et s'éteignirent – puissantes décharges électriques qui se brisaient sur l'invisible diélectrique qui défendait le cercle de Rhiannon.

Cet anneau de force s'étendait, impitoyable et, lorsqu'il touchait les Dhuvien, les corps ophidiens froids se tordaient, se recroquevillaient et tombaient sur les pierres comme des peaux rejetées.

Rhiannon ne parlait plus. Carse sentait dans sa main la pulsation mortelle de la puissance engendrée par la roue brillante qui tournait de plus en plus vite sur son support. Son esprit s'écartait en frissonnant de ce qu'il pouvait percevoir dans celui de Rhiannon.

Car il pouvait comprendre obscurément de quelle nature était l'arme terrible du Maudit. Elle était parente de la mortelle radiation ultra-violette du soleil, radiation qui aurait détruit toute vie si l'ozone de l'atmosphère ne lui avait opposé un écran.

Cependant, les radiations ultra-violettes que connaissait la science terrestre de Carse étaient facilement absorbées, tandis que celles de l'ancienne science étrangère de Rhiannon se trouvaient sur des octaves non enregistrés, au-dessous de la limite de quatre cents angströms. Elles pouvaient être émises en un halo expansif qu'aucune matière n'absorbait et, lorsqu'elles touchaient un tissu vivant, elles le tuaient.

Carse détestait les Dhuvien, mais il ne pouvait y avoir dans aucun cœur humain de haine comparable à celle qu'il sentait maintenant en Rhiannon.

Garach se mit à pousser des plaintes. Gémissant, il reculait devant les yeux flamboyants de l'homme qui le dominait. Moitié rampant, moitié courant, il fila avec un bruit de gorge qui était comme un rire. Il se jeta tout droit dans l'anneau sombre où la mort le reçut et, en silence, le dessécha.

La force silencieuse étendait son battement plus loin, encore plus loin. Elle traversait le métal, la chair, la pierre, elle desséchait, tuait, pourchassait les derniers enfants du Serpent qui s'enfuyaient dans les couloirs sombres de Caer Dhu. Aucune arme ne s'enflammait plus contre elle. Les bras souples ne se levaient plus pour la repousser. Elle atteignit enfin le Voile qui entourait la ville. Carse sentit le choc subtil contre l'obstacle et Rhiannon arrêta la roue.

Un silence complet régna un instant. Les trois seuls êtres restés vivants dans la cité étaient debout, immobiles, trop stupéfaits même pour respirer. Enfin la voix de Rhiannon s'éleva :

– Le Serpent est mort. Que sa ville, et mes armes, qui ont causé dans le monde tant de maux, disparaissent avec les Dhuvien !

Il s'éloigna de la roue de cristal pour prendre un autre appareil, l'une des baguettes de métal plates, en boucle. Il souleva le petit objet noir et appuya sur un ressort caché. Du tube de plomb qui formait son embouchure jaillit une petite étincelle si brillante que les yeux ne pouvaient en supporter l'éclat.

Ce n'était qu'une minuscule parcelle de lumière qui tomba sur les pierres. Mais elle se mit à grossir. Les atomes de la roche semblaient l'alimenter comme le bois nourrit le feu. Elle se propagea sur les dalles comme un incendie. Elle atteignit la roue de cristal et l'appareil qui avait détruit le Serpent fut lui-même consumé.

Une réaction en chaîne, telle qu'aucun savant nucléaire de la Terre n'aurait pu l'imaginer, commençait, une réaction qui pouvait rendre les atomes des métaux, des cristaux et de la pierre, aussi instables que les éléments radioactifs les plus hauts placés sur la liste établie par les savants de la Terre.

– Venez ! dit Rhiannon.

Ils traversèrent en silence les couloirs vides et, derrière eux, l'étrange feu d'enfer s'alimentait et grossissait. Le vaste hall central fut bientôt enveloppé et rapidement détruit.

Le savoir de Rhiannon guida Carse vers le centre nerveux du Voile, une pièce à côté de la grande grille. Là, il manœuvra les commandes pour faire disparaître à jamais le réseau lumineux.

Ils sortirent de la citadelle et revinrent, par la chaussée défoncée, jusqu'au quai où flottait la barque. Puis ils se retournèrent pour regarder la destruction de la cité.

Ils durent abriter leurs yeux, car l'étrange et terrible flamboiement avait l'intensité de l'éclat du soleil. Il avait tout dévoré des ruines croulantes et le donjon central était une torche qui illuminait tout le ciel, effaçait les étoiles, faisait pâlir les lunes basses.

La chaussée se mit aussi à brûler. Une langue de flamme s'allongea entre les roseaux du marais. Rhiannon éleva de nouveau le tube plat recourbé. Un petit globule de lumière pâle, qui n'était pas une étincelle, en jaillit et s'envola vers l'incendie proche. La flamme alors hésita, vacilla, commença à s'assombrir et à s'éteindre.

L'incendie infernal provoqué par l'étrange réaction atomique que Rhiannon avait déclenchée était maintenant maîtrisé, éteint, par un contrefacteur limitatif dont Carse ignorait tout.

Ils poussèrent la barque sur l'eau, tandis que le rayonnement palpitant semblait derrière eux et mourait. L'obscurité de la nuit retomba sur Caer Dhu dont on ne vit plus que la fumée. La voix de Rhiannon s'éleva une fois encore :

– Voilà qui est fait, dit-il, j'ai racheté ma faute ! L'Homme de la Terre perçut l'énorme fatigue de l'être qui était en lui lorsque celui-ci se retira de son cerveau et de son corps.

Et il ne fut plus que Matthew Carse.

## CHAPITRE XIX

À l'aube, lorsque la barque, arrivée à Sark, accosta, le monde entier paraissait calme et silencieux. Aucun des passagers ne parlait et aucun ne regardait en arrière le panache de fumée blanche qui continuait à s'élever majestueusement dans le ciel.

Carse se sentait engourdi, incapable de penser. Il avait permis à la colère de Rhiannon de se servir de lui et il ne pouvait encore se sentir tout à fait lui-même. Il savait que son visage portait des traces de cette colère car les deux autres n'osaient soutenir son regard ni rompre le silence.

L'énorme foule rassemblée sur le quai de Sark était silencieuse elle aussi. Elle était debout là, semblait-il, depuis longtemps, tournée vers Caer Dhu et, même en cet instant, bien que l'éclat de la destruction eut disparu du ciel, les visages étaient blêmes et effrayés.

Carse regarda les vaisseaux khondoriens dont les voiles pendaient aux vergues et il comprit que ce terrible incendie avait terrifié les Rois de la Mer qui avaient préféré attendre.

La barque noire glissa vers l'escalier du palais. La foule poussa ses vagues en avant lorsque Ywain descendit et les voix s'élevèrent en une étrange acclamation. Ywain leur adressa la parole :

– Caer Dhu et le Serpent n'existent plus. Le Seigneur Rhiannon les a détruits.

Elle se retourna instinctivement vers Carse. Et les yeux de tous se posèrent sur lui, tandis que la nouvelle se propageait, éclatait enfin en un cri puissant de reconnaissance :

« Rhiannon ! Rhiannon le Sauveur ! »

Pour ceux-là du moins, il n'était plus le maudit. Pour la première fois, Carse se rendit compte de la répugnance que leur inspiraient les alliés que Garach leur avait imposés.

Il se dirigea vers le palais avec Ywain et Boghaz et comprit, avec un sentiment d'épouvante, ce que l'on pouvait éprouver lorsqu'on était un dieu. Ils entrèrent dans les halls frais et obscurs ; déjà il leur semblait qu'une ombre s'était détachée d'eux. Ywain s'arrêta devant les portes de la salle du trône. Elle se rappelait brusquement qu'elle était maintenant le chef au palais de Garach. Elle se tourna vers Carse

et dit :

– Si les Rois de la Mer attaquent quand même...

– Ils n'attaqueront pas. Ils attendront de savoir ce qui s'est passé. Il faut maintenant que nous trouvions Rold, s'il vit encore.

– Il vit, répondit Ywain. Lorsque les Dhuvien eurent tiré de lui tout ce qu'il savait, mon père l'a gardé comme otage pour acheter ma liberté.

Ils finirent par trouver le Seigneur de Khondor enchaîné dans un cachot profond des donjons, sous les murs du palais. Il était usé et décharné par la souffrance, mais il eut encore assez de force pour relever sa tête aux cheveux roux et injurier Carse et Ywain.

– Démon ! dit-il. Traître ! Venez-vous enfin, vous et votre sorcière, pour me tuer ?

Carse lui relata l'histoire de Caer Dhu et de Rhiannon et il vit l'expression de Rold passer lentement du désespoir sauvage à l'ébahissement, à la stupéfaction, et enfin à la joie.

– Votre flotte est au large de Sark sous les ordres de Barbedefer, acheva Carse. Voulez-vous rapporter ces faits aux Rois de la Mer et les amener ici pour une conférence ?

– Oui, dit Rold. Par le ciel, oui ! Il regardait Carse en hochant la tête. Ces derniers jours ont été un étrange rêve de folie ! Et maintenant... Quand je pense que je vous aurais tué avec joie de mes propres mains, lorsque nous étions chez les Sages !

Ceci se passait après l'aube. Vers midi, le conseil des Rois de la Mer siégeait dans la salle du trône, présidé par Rold et par Emer qui avait refusé de rester en arrière à Khondor.

Ils s'assirent autour d'une longue table. Ywain occupait le trône et Carse se tenait à l'écart. Sur son visage, sévère et fatigué, passaient encore des expressions étranges. Il dit, d'un ton décisif :

– Il est inutile, maintenant, de vous battre. Le Serpent n'est plus et Sark, privée de sa puissance, ne pourra plus opprimer ses voisins. Les villes sujettes, comme Jekkara et Valkis, seront libres. Il n'y a plus d'empire Sark.

Barbedefer, se redressant d'un bond, cria, féroce :

– C'est le moment ou jamais de détruire Sark pour toujours !

D'autres Rois de la Mer, Epine-de-Tarak en particulier, se levèrent pour crier leur accord et la main d'Ywain se serra sur son épée. Carse s'avança, les yeux flamboyants.

– Je dis que ce sera la paix ! Dois-je appeler Rhiannon pour vous le

faire admettre ?

Ils se calmèrent, épouvantés par la menace, et Rold leur ordonna de s'asseoir et de se taire.

– Il y a eu suffisamment de combats et de sang versé, leur dit-il, sévère. À l'avenir, nous pourrions rencontrer Sark sur un pied d'égalité. Je suis Seigneur de Khondor et j'affirme que Khondor va faire la paix !

Pris entre la menace de Carse et la décision de Rold, les Rois de la Mer donnèrent l'un après l'autre leur accord. Puis Emer éleva la voix :

– Nous demandons la libération des esclaves, qu'ils soient humains ou Hybrides !

– Ce sera fait, répondit Carse.

– Il y a encore une autre condition, ajouta Rold qui affronta Carse avec une volonté inébranlable. J'ai dit que nous ferions la paix avec Sark, mais ce ne sera pas avec une ville gouvernée par Ywain, fussiez-vous amener contre nous une cinquantaine de Rhiannons !

– Oui ! hurlèrent les Rois de la Mer en regardant Ywain avec des yeux de loups. Nous sommes d'accord avec Rold !

Un silence suivit ; Ywain lentement quitta le trône, le visage fier et sombre.

– J'accepte cette condition, dit-elle. Je n'ai aucun désir de gouverner une ville domestiquée et dépouillée de son empire. Je haïssais le Serpent tout comme vous, mais il est trop tard maintenant pour que je m'habitue à n'être la reine que d'un insignifiant village de pêcheurs. Le peuple choisira un autre chef.

Elle descendit de l'estrade et s'éloigna jusqu'à l'extrémité de la salle où elle se plaça devant une fenêtre pour regarder le port au dehors. Carse se tourna vers les Rois de la Mer :

– Etes-vous maintenant d'accord ?

– Sur tous les points, répondirent-ils.

Emer, dont le regard de fée n'avait pas laissé Carse depuis le début de la conférence, s'approcha de lui et posa sa main sur la sienne.

– Et, dans tout ceci, où est votre place ? demanda-t-elle d'une voix douce.

– Je n'ai pas eu le temps d'y penser, répondit Carse, assez décontenancé.

Il convenait d'y réfléchir. Et Carse ne savait pas. Tant qu'il porterait en lui l'ombre de Rhiannon, ce monde ne l'accepterait pas comme il acceptait les autres. Peut-être lui accorderait-on des



honneurs, mais jamais rien d'autre ; la peur secrète que suscitait le Maudit demeurerait. Trop de siècles de haine s'étaient accumulés autour de ce nom.

Rhiannon avait racheté son forfait mais, tant que Mars existerait, il serait toujours le Maudit dans la mémoire des hommes.

Pour la première fois depuis Caer Dhu, l'envahisseur sombre se manifesta et sa voix-pensée chuchota dans l'esprit de Carse :

*– Retournez à la tombe et je vous quitterai, car je veux suivre mes frères. Ensuite, vous serez libre. Je pourrai vous guider au long du passage vers votre temps originel si vous le désirez. Autrement, vous pourrez demeurer ici.*

Mais Carse ne savait toujours pas. Il aimait cette planète verte et souriante. Cependant, lorsqu'il regarda les Rois de la Mer, qui attendaient sa réponse et, plus loin, par les fenêtres, la Mer Blanche et les marais, il comprit que ce monde n'était pas le sien, qu'il n'en ferait jamais partie réellement. Il répondit enfin et il vit se tourner vers lui dans l'ombre le visage d'Ywain.

– Emer le sait, et les Hybrides aussi. Je ne suis pas de votre monde. Je suis venu de l'espace et du temps, au long d'une voie cachée dans la tombe de Rhiannon.

Il s'arrêta pour leur permettre de réaliser le fait, ce qui d'ailleurs ne parut pas tellement les étonner. Après ce qui s'était passé, ils étaient prêts à tout croire de lui, même ce qui dépassait leur compréhension.

– Tout homme naît dans un monde, continua Carse avec tristesse, et c'est à ce monde qu'il appartient. Je vais retourner dans mon pays.

Il put voir que, malgré leurs courtoises protestations, les Rois de la Mer paraissaient soulagés.

– Que les bénédictions des dieux vous suivent, étranger, chuchota Emer en l'embrassant.

Elle se retira ensuite et les Rois de la Mer, satisfaits, partirent avec elle. Boghaz avait disparu en silence. Carse et Ywain restèrent seuls dans la grande salle vide..

Il s'approcha d'elle et la regarda dans les yeux, ces yeux qui n'avaient pas perdu, même dans les circonstances actuelles, leur ancienne flamme.

– Où irez-vous maintenant ? demanda-t-il.

– Si vous voulez me le permettre, répondit-elle, calme, je pars avec vous.

– Non, dit-il, hochant la tête. Vous ne pourriez vivre dans ce monde qui est le mien, Ywain. C'est un lieu cruel et amer, très vieux et proche de la mort.

– Peu importe ! Mon propre monde est mort, lui aussi !

Il posa les mains sur les épaules qu'il sentait fortes sous la cotte de mailles.

– Vous ne comprenez pas. Je suis venu de très loin dans le temps... d'un million d'années... Il s'interrompt, ne sachant pas exactement comment lui expliquer. « Regardez au dehors, dit-il. Pensez à ce que sera ce paysage lorsque la Mer Blanche ne sera plus qu'un désert de poussière, que le vent des collines ne soufflera plus, que les cités blanches seront en ruines et les lits des fleuves desséchés !

Ywain comprit et soupira :

– La vieillesse et la mort sont, en fin de compte, le sort de tout ce qui existe. Et la mort m'atteindra bien rapidement si je reste ici ! Je suis hors la loi et mon nom est détesté autant que celui de Rhiannon lui-même !

Il savait qu'elle ne craignait pas la mort et se servait de ce prétexte pour l'influencer. Cependant, l'argument était fondé sur un fait exact.

– Pourriez-vous être heureuse, demanda-t-il, si le souvenir de votre pays vous hantait à chaque pas ?

– Je n'y ai jamais été heureuse, répondit-elle. Il ne me manquera donc pas. Elle ajouta en le regardant avec franchise : Je veux en courir le risque. Voulez-vous ?

– Oui, dit-il, la voix rauque, en serrant les doigts. Oui, je veux.

Il la prit dans ses bras pour l'embrasser et, quand elle se dégagea, elle chuchota, avec une timidité tout à fait nouvelle chez elle :

– Le Seigneur Rhiannon disait la vérité quand il me raillait au sujet du barbare. Elle resta un moment silencieuse, puis elle ajouta : « Peu importe, je crois, le monde dans lequel nous vivons, pourvu que nous y soyons ensemble ! »

Plusieurs jours plus tard, la galère noire entra dans le port de Jekkara. Elle terminait son dernier voyage sous l'enseigne d'Ywain de Sark qui n'était plus une souveraine. La foule se tint à distance respectueuse pour crier sa joie de la destruction de Caer Dhu et de la mort du Serpent. Mais elle n'eut pas un mot d'accueil pour Ywain.

Un seul homme se trouvait sur le quai pour les recevoir. C'était Boghaz. Boghaz splendide dans une robe de velours, constellé de bijoux, un cercle d'or sur la tête. Il avait disparu de Sark le jour de la

conférence, parti pour une mission personnelle, et il semblait avoir réussi. Il salua Carse et Ywain avec une politesse grandiloquente.

– Je suis allé à Valkis, dit-il. C'est de nouveau une cité libre et, en raison de l'héroïsme sans égal dont j'ai fait preuve en aidant à la destruction de Caer Dhu, j'ai été choisi pour roi. Son visage rayonna et il ajouta, avec un sourire confidentiel : « J'avais toujours rêvé d'un trésor royal à piller ! »

– Voyons ! lui rappela Carse. C'est *votre* trésor, maintenant !

– Par le ciel, c'est vrai ! dit Boghaz, sursautant, qui se redressa et prit soudain une mine sévère : « Je vois qu'il me faudra punir les voleurs à Valkis avec la plus grande rigueur. Il y aura des sanctions très dures pour tout crime contre la propriété... spécialement contre la propriété royale ! »

– Heureusement, dit gravement Carse, vous êtes habitué à tous les tours de coquins des voleurs !

– C'est vrai ! répliqua Boghaz, sentencieux. J'ai toujours dit que l'instruction est un bien précieux ! Voyez combien mes études purement académiques des éléments hors la loi vont m'aider maintenant à défendre la sécurité de mon peuple !

Il les accompagna à travers Jekkara jusqu'à la sortie de la ville. Puis il leur dit adieu et prit à son doigt une bague qu'il passa au doigt de Carse. Des larmes coulaient sur ses joues grasses.

– Portez ceci, vieil ami, en souvenir de Boghaz qui a guidé vos pas avec sagesse dans un monde étranger.

Il se retourna et partit, le pas mal assuré. Carse regarda son énorme silhouette disparaître dans les rues de la ville où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Restés seuls, Carse et Ywain traversèrent les collines qui dominaient Jekkara et arrivèrent enfin à la tombe. Ils s'arrêtèrent sur la corniche rocheuse pour regarder les montagnes boisées, la mer étincelante et les tours lointaines de la blanche cité sous le soleil.

– Etes-vous toujours sûre, demanda Carse, que vous désirez quitter tout cela ?

– Je n'ai aucune place ici, répondit-elle, triste. Je veux me détacher de ce monde comme il s'est détaché de moi.

Elle se détourna pour entrer sans hésitation dans le tunnel sombre. Elle restait la fière Ywain que les dieux mêmes ne pouvaient briser. Carse la suivit, une torche allumée à la main.

Ils traversèrent le caveau sonore et passèrent la porte au-dessus de

laquelle était inscrite la malédiction jetée à Rhiannon. Ils entrèrent dans la pièce intérieure où la lumière de la torche se brisa contre l'obscurité – l'obscurité totale de cette étrange ouverture dans le continuum espace-temps de l'univers.

À cet instant suprême, le visage d'Ywain exprima de la crainte et elle saisit la main de l'Homme de la Terre. Les minuscules étincelles fourmillaient et palpaient devant eux dans l'obscurité du Temps. Carse entendit la voix de Rhiannon et il fit un pas dans l'obscurité en serrant étroitement la main d'Ywain.

Cette fois, il n'y eut pas pour commencer de plongée tête la première dans le néant. La sagesse de Rhiannon les guidait et les affermissait. La torche s'éteignit et Carse la laissa tomber. Son cœur battait. Il était aveugle et sourd dans le tourbillon de force silencieuse. Mais Rhiannon se fit entendre de nouveau :

*– Regardez maintenant avec mon esprit ce que vos yeux humains ne pouvaient voir auparavant.*

L'obscurité palpitante s'éclaircit d'une manière étrange qui n'avait rien à voir avec la lumière ou la vue. Carse vit Rhiannon.

Le corps de celui-ci se trouvait dans un cercueil de cristal noir dont les facettes intérieures brillaient sous l'effet de la force subtile qui l'emprisonnait à jamais, comme s'il était gelé au cœur d'un joyau.

À travers la substance translucide, Carse distingua vaguement une forme nue dont la force et la beauté étaient plus qu'humaines et qui avait tant d'éclat et de vie qu'il semblait terrible de l'emprisonner dans cet espace étroit. Le visage aussi était superbe, sombre, impérieux et orageux, même en cet instant où les yeux étaient fermés, à croire qu'il était mort.

Mais il ne pouvait y avoir de mort en cet endroit. Il était au-delà du temps et, sans le temps, il n'y a pas de délabrement. Rhiannon avait toute l'éternité pour rester étendu là et se remémorer son péché.

Carse se rendit compte, tandis qu'il regardait, que l'être étranger se retirait de lui doucement et avec tant de prudence qu'il n'y eut pas de choc. Son esprit était toujours en contact avec celui de Rhiannon, mais l'étrange dualisme avait cessé. Le Maudit l'avait libéré.

Cependant, par la sympathie qui existait encore entre leurs deux esprits qui avaient si longtemps été unis, Carse entendit l'appel passionné de Rhiannon, un cri mental qui vibra très loin au long du passage, à travers l'espace et le temps.

*– Mes frères de Quiru, écoutez-moi ! J'ai réparé ma faute ancienne !*

Il appela une fois encore avec toute la force ardente de sa volonté.

Une période de silence, de néant, suivit, puis, graduellement, Carse sentit l'approche d'autres esprits, graves, puissants et sévères.

Jamais il ne saurait de quel monde lointain ils arrivaient. Il y avait longtemps que les Quiru étaient partis par cette route qui menait au-delà de l'univers, aux régions cosmiques à jamais extérieures à nos facultés de connaissance.

Pourtant, ils revenaient tout de suite pour répondre à l'appel de Rhiannon.

Carse vit des ombres divines, obscures et fantomales, prendre lentement forme, ténues comme une fumée brillante dans l'obscurité.

– Laissez-moi partir avec vous, mes frères ! J'ai détruit le Serpent et ma faute est rachetée !

Les Quiru parurent méditer et chercher la vérité dans le cœur de Rhiannon. Enfin, l'un d'eux s'avança et posa la main sur le cercueil. Le feu subtil intérieur s'éteignit.

– Notre jugement est que Rhiannon soit maintenant libre !

Carse fut pris d'un étourdissement. Il vit Rhiannon se lever pour aller rejoindre ses frères Quiru et son corps, lorsqu'il passa devant lui, prit aussi l'aspect d'un fantôme.

Il se retourna une fois pour regarder Carse et ses yeux, maintenant ouverts, étaient pleins d'une joie qui dépassait toute imagination humaine :

– *Gardez mon épée, Homme de la Terre. Portez-la fièrement car, sans vous, je n'aurais jamais pu détruire Caer Dhu !*

Etourdi, à moitié évanoui, Carse reçut le dernier ordre mental. Lorsqu'il avança en titubant avec Ywain dans le tourbillon sombre et qu'il tomba à une vitesse de cauchemar dans l'obscurité surnaturelle, il entendit le dernier écho retentissant de l'adieu de Rhiannon.

## CHAPITRE XX

Ils trouvèrent enfin sous leurs pieds du roc solide et rampèrent en tremblant hors du tourbillon, le visage blême, ébranlés, silencieux, avec un seul désir, celui de sortir de cette sombre sépulture.

Carse trouva le tunnel. Mais, arrivé au bout, la terreur l'oppressait qu'il se fût encore égaré dans le temps, et il n'osait regarder au dehors.

Il n'y avait pas lieu de craindre. Rhiannon les avait guidés d'une main sûre. Carse se retrouva au milieu des montagnes dénudées de son Mars habituel. Le soleil se couchait et les vastes étendues de la mer morte étaient inondées d'une lumière rouge éclatante. Le vent souffla du désert, froid et sec, en soulevant la poussière, et il vit au loin Jekkara – son Jekkara des Bas Canaux.

Il se retourna pour voir le visage d'Ywain qui, pour la première fois, posait son regard sur ce monde. Les lèvres de la jeune femme se serrèrent, comme pour réprimer une peine profonde. Puis elle rejeta les épaules en arrière, sourit et arrangea dans son fourreau la poignée de son épée.

– Partons ! dit-elle, en mettant de nouveau sa main dans celle de Carse.

Ils parcoururent le long chemin fatigant, à travers le pays désolé où les fantômes du passé les entouraient tous. Maintenant, sur l'ossature de Mars, Carse voyait la chair vivante qui avait autrefois revêtu la planète de splendeur, les arbres puissants et la terre riche qu'il ne pourrait jamais oublier.

Il regarda au loin le fond de mer morte et il comprit que, tout au long de sa vie, il entendrait le grondement du ressac sur les rives d'un océan spectral.

L'obscurité tomba. Les petites lunes basses se levèrent dans un ciel sans nuages. La main d'Ywain était ferme et forte dans la sienne. Carse prit conscience d'un grand bonheur qui montait en lui. Ses pas se firent plus rapides.

Ils entrèrent dans les rues de Jekkara, les rues défoncées, près du Bas Canal. Le vent sec agitait les torches et le son des harpes était exactement tel qu'il était resté dans son souvenir. Les petites femmes brunes, en marchant, faisaient un bruit de clochettes. Ywain sourit.

– C'est encore Mars, dit-elle.

Ensemble, ils longèrent les chemins sinueux : l'homme dont le visage portait encore l'empreinte sombre d'un dieu, la femme qui avait été une reine. Les gens s'écartaient pour les laisser passer et se retournaient pour les regarder. L'épée de Rhiannon était comme un sceptre dans la main de Carse.

FIN